

STENDHAL

LUCIEN LEUWEN

OU

L'AMARANTE ET LE NOIR

TOME PREMIER



Avec des bois gravés de Maximilien VOX

A PARIS

“LE LIVRE”

9, RUE COETLOGON

1923

STENDHAL

LUCIEN
LEUWEN

OU

L'AMARANTE ET LE NOIR

TOME PREMIER



Avec des bois gravés de Maximilien VOX

A PARIS

“LE LIVRE”

9, RUE COETLOGON

—

1923

The Project Gutenberg eBook of Lucien Leuwen; ou, l'Amarante et le Noir. Tome Premier

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Lucien Leuwen; ou, l'Amarante et le Noir. Tome Premier

Author: Stendhal

Editor: Jean de Mitty

Illustrator: Maximilien Vox

Release date: August 1, 2019 [eBook #60030]

Most recently updated: October 17, 2024

Language: French

Other information and formats: www.gutenberg.org/ebooks/60030

Credits: Produced by Laura Natal Rodrigues in memoriam of of Marc D'Hooghe (Images generously made available by Internet Archive.)

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LUCIEN
LEUWEN; OU, L'AMARANTE ET LE NOIR. TOME PREMIER *****

"Mes Livres"

STENDHAL

LUCIEN LEUWEN

OU

L'AMARANTE ET LE NOIR

Oeuvre posthume reconstituée par

Jean de Mitty

Ornée de bois dessinés et gravés par

Maximilien Vox

TOME PREMIER

À PARIS

"*LE LIVRE*"

9, RUE COETLOGON

1923





Rien à faire! inscrivit Mérimée en tête du premier feuillet, lorsque Colomb lui porta les volumes manuscrits de Lucien Leuwen. Et Colomb les envoya chez Crozet à Grenoble, où celui-ci les déposa à la bibliothèque de la ville. Ils y étaient depuis cinquante ans (1812-1892), lorsque les récentes exhumations de M. Casimir Striyenski—qu'il faut louer hautement pour ses nobles et littéraires efforts—comme aussi—pourquoi ne pas l'avouer?—l'idée d'apporter à M. Maurice Barrés quelques éléments nouveaux d'une sensibilité qu'il a si merveilleusement définie—et qu'il est le seul, du reste, à avoir définie—nous amenèrent à tenter cette entreprise dont Mérimée et Colomb avaient reconnu l'impossibilité. C'était assurément téméraire. Mais il est certain que si, dès les premières pages, nous avions pu prévoir les difficultés sans nombre survenues au cours du travail de restitution, nous eussions peut-être, malgré notre piété stendhalienne, volontiers laissé à d'autres, plus dévoués, le soin de déchiffrer les cinq gros volumes manuscrits dont se compose Lucien Leuwen. Non seulement à cette époque de sa vie—1834—l'écriture de Beyle devient matériellement illisible, mais

encore, à la difficulté de lire le texte, s'ajoutent les ratures, les surcharges—survenant à chaque ligne—les renvois, les annotations jetées en travers des pages; les phrases disposées les unes sur les autres; les réflexions étrangères à l'objet du livre: notes sur l'état de sa santé, sur le prix des médicaments, sur les résultats de telles liaisons contractées la veille, etc.; les dates interverties à plaisir, les noms propres défigurés; le numérotage défectueux des feuillets, éparpillés à l'aventure des cahiers, et dû, sans doute, à l'ignorance du relieur chargé de les réunir, etc. Et à tout cela, à toutes ces entraves nécessitant déjà une patience et un effort incessants, venait s'ajouter une nouvelle difficulté, plus grande encore et d'un genre différent, il est vrai, mais aussi caractéristique du labeur auquel Stendhal voulait condamner son exécuteur testamentaire. La majeure partie du roman est consignée dans un vocabulaire secret, dans une sorte d'alphabet conventionnel, dont il serait peut-être curieux de donner le détail, si Beyle—alors diplomate—n'avait pris le soin d'en changer souvent la clef, c'est-à-dire la manière de disposer les lettres, les phrases, les dates, de désigner les localités et les personnages.

Nous avons insisté à dessein sur cette obscurité matérielle du texte manuscrit: elle explique pourquoi l'œuvre que nous présentons aujourd'hui au public est restée si longtemps ignorée, et pourquoi les différents bibliographes de Stendhal—en exceptant M. Striyenski qui, lui, a fait besogne utile—se sont bornés à citer l'appréciation de Mérimée.

«Lucien Leuwen» fut commencé en 1831 à Civita-Vecchia, et terminé à Rome, en 1836. Il prend date entre: Le Rouge et le Noir (1831) et La Chartreuse de Parme (1839). Le premier des testaments de Beyle—publié plus loin—et une note inscrite en marge du dernier volume, indiquent qu'une troisième partie, dont l'action eût été placée en Espagne ou en Italie, devait terminer le roman. Si cette partie a existé et si elle n'a pas été perdue, comme ce fameux Journal de la Campagne de Russie, il faut espérer que le hasard nous la rendra un jour. L'auteur y avait ajouté, ou devait y ajouter, certaines observations dont il parle souvent, et qui portaient sur le Vatican, sur les dessous de la vie pontificale et les intrigues du monde diplomatique à Rome. Mais fort probablement ne s'agit-il là que d'un projet, comme Stendhal en avait tant formulé dans sa vie.

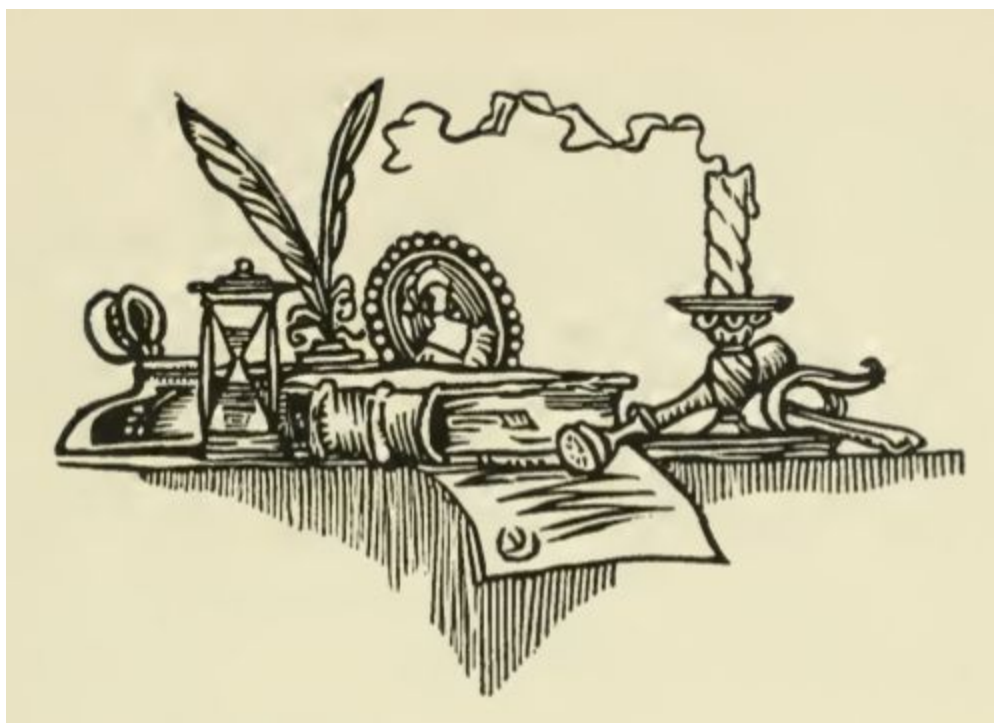
Primitivement, «Lucien Leuwen» s'appelait: L'Orange de Malte; ensuite: L'Amarante et le Noir, Les Bois de Prémol, Le Chasseur Vert, Leuwen et

Cie, Van Peters et Cie et finalement Lucien Leuwen, le titre définitif, indiqué dans les testaments de 1835, et en tête du premier chapitre du roman. Par un scrupule de conscience littéraire, facile à comprendre, nous avons religieusement respecté le texte original et reproduit jusqu'aux phrases et aux passages que l'auteur, en marge, qualifie de longueurs et que, certainement, il eût supprimées lors d'un travail de révision. Il ne nous appartenait pas de modifier, en quoi que ce soit, les moindres détails d'une pensée qui, dans ce livre, justement et à cause même des quelques légers défauts de réalisation matérielle—compréhensibles en des pages consignées d'un seul jet—apparaît comme une des plus puissantes et des plus pénétrantes de ce siècle.

Ceux-là—très rares—que sollicitent les manifestations intimes et familières du génie de Stendhal, nous comprendront, et nous excuseront d'avoir passé outre à la lettre du testament, en publiant l'œuvre entière, complète, compacte, telle qu'elle figure dans les cartons dont nous l'avons extraite.

Jean de Mitty.





TESTAMENTS

Si la mort, ou la paresse, me surprennent avant la fin de ce roman qui s'appelle l'Orange de Malte et doit avoir trois volumes: *Nancy, Paris et Madrid (Omar)*^[1], je le lègue à M^{me} Pauline Périer Lagrange, ma sœur. Si M^{me} Périer n'en fait pas commencer l'impression dans les six mois qui suivront mon trépas, je lègue ce manuscrit à M. R. Colomb (rue Godot-de-Mauroy n° 35, Paris). Si, dans les 400 jours qui suivront mon décès, M. R. Colomb n'a pas fait commencer l'impression de ce roman, je le lègue à M. A. Levasseur, libraire, place Vendôme, 16, qui a imprimé *Le Rouge et le Noir*.

J'ai suivi l'usage des peintres que je trouve amusant, et travaillé d'après les modèles.

Il faudra ôter soigneusement toute allusion trop claire qui ferait de la satire. Le vinaigre est bon, mais mêlé à une crème, il fait un plat détestable.

Je voudrais que ce livre fût écrit comme le Code civil. C'est dans ce sens qu'il faut arranger les phrases obscures ou incorrectes.

Civita Vecchia, le 25 décembre 1834.

Henri Beyle.

[1]Rome.

Rome, le 17 février 1835

Je lègue ce roman en cinq volumes reliés, intitulé Lucien Leuwen, à M^{me} Pauline Périer Lagrange (chez M. R. Colomb, rue Godot-de-Mauroy, 35), avec prière de le faire imprimer par quelque homme raisonnable. Si M^{me} P. P. Lagrange est devenue dévote, je la prie de remettre ces volumes reliés à M. Levasseur, libraire, place Vendôme, ou à la Bibliothèque de la Chambre des députés, si toutefois cette Bibliothèque veut recevoir une telle infamie.

Si elle n'en veut pas, à la Bibliothèque de Grenoble.

Henri Beyle.

Rome, le 8 mars 1835.

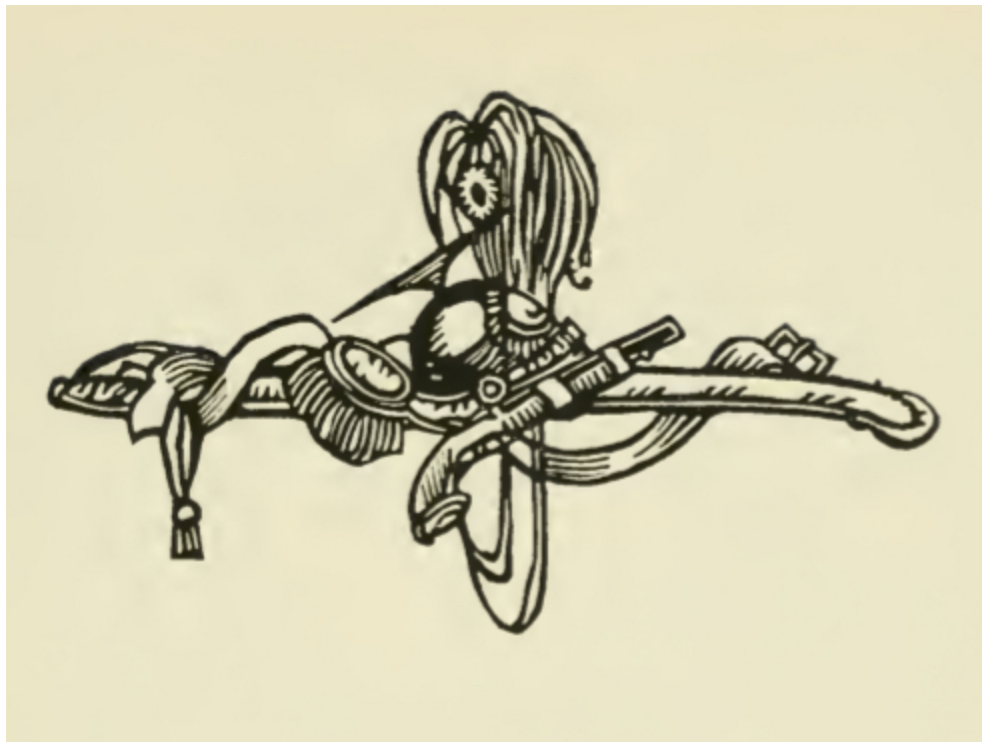
Je donne et lègue les volumes reliés, et intitulés Leuwen à M^{me} Pauline Beyle, veuve Périer Lagrange, et si je lui survis, à M. R. Colomb, rue Godot-de-Mauroy, à Paris.

H. Beyle.

Rome, le 12 avril 1835.

Je donne les volumes intitulés Leuwen, à M^{me} Pauline Périer Lagrange, et après elle, à M. R. Colomb mon cousin.

H. Beyle.



AU LECTEUR

Lecteur bienveillant!

Écoutez le titre que je vous donne.

En vérité, si vous n'étiez pas bienveillant et disposé à prendre en bonne part les paroles, ainsi que les actions des graves personnages que je vais vous présenter; si vous ne vouliez pas pardonner à l'auteur le manque

d'emphase, le manque de but moral, etc., etc., je ne vous conseillerais pas d'aller plus loin.

Ce conte fut écrit en songeant à un petit nombre de lecteurs, que je n'ai jamais vus, et que je ne verrai point, ce dont bien me fâche.

J'eusse trouvé tant de plaisir à passer les soirées avec eux!

Dans l'espoir d'être entendu par ces lecteurs, je ne me suis pas astreint, je l'avoue, à garder les avenues contre une critique de mauvaise foi, ni même contre une critique de mauvaise humeur.

Pour être élégant, académique, disert, il fallait un talent qui manque, et ensuite ajouter à ceci 150 pages de périphrases: et encore, ces 150 pages n'auraient plu qu'aux gens graves, prédestinés à haïr les écrivains tels que celui qui se présente à vous en toute humilité.

Ces respectables personnages ont assez pesé sur mon sort, dans la vie réelle, pour qu'ils viennent encore gâter mon plaisir, quand j'écris pour la bibliothèque bleue.

Songez, ami lecteur, à ne pas passer votre vie à haïr et à avoir peur.

H. Beyle.



NANCY

Lucien Leuwen avait été chassé de l'École polytechnique pour s'être allé promener mal à propos, un jour qu'il était consigné, ainsi que tous ses camarades.

C'était à l'époque d'une des célèbres journées de juin, avril ou février 1832 ou 34. Quelques jeunes gens, assez fous, mais doués d'un grand courage, prétendaient détrôner le roi, et l'École polytechnique, pépinière de mauvaises têtes, avait été sévèrement consignée dans ses quartiers.

Le lendemain de sa promenade, Lucien fut renvoyé comme républicain.

Tout affligé d'abord, depuis deux ans il se consolait du malheur de ne plus avoir à travailler douze heures par jour. Il passait très bien son temps chez

son père, homme de plaisir et riche banquier, lequel avait à Paris une maison fort agréable.

M. Leuwen père, l'un des associés de la célèbre maison Van Peters, Leuwen et C^{ie}, ne redoutait au monde que deux choses: les ennuyeux et l'air humide. Il n'avait jamais d'humeur, et ne prenait jamais le ton sérieux avec son fils. Il lui avait proposé, à sa sortie de l'École, de travailler au comptoir, un seul jour de la semaine, le jeudi, jour du grand courrier de Hollande. Pour chaque jeudi de travail, le caissier comptait à Lucien deux cents francs, et, de temps à autre, payait aussi quelques petites dettes. Sur quoi, M. Leuwen disait: «Un fils est un créancier donné par la nature.» Quelquefois il plaisantait ce créancier.

«—Savez-vous, lui disait-il un jour, ce qu'on mettrait sur votre tombe, au Père-Lachaise, si nous avions le malheur de vous perdre:

Siste viator!
Ici repose Lucien Leuwen
Républicain
Qui pendant deux années
Fit une guerre acharnée
Aux cigares
Et aux bottes neuves.

Au moment où nous le prenons, cet ennemi des cigares ne pensait guère plus à la République, qui tardait trop à venir.

«—Et d'ailleurs, se disait-il, si les Français ont du plaisir à être menés monarchiquement et tambour battant, pourquoi les déranger?

La majorité aime apparemment cet ensemble doux et d'hypocrisie et de mensonges qu'on appelle le gouvernement représentatif.»

Comme ses parents ne cherchaient point à le trop diriger, Lucien passait sa vie dans le salon de sa mère.

Encore jeune et assez jolie, M^{me} Leuwen jouissait de la plus haute considération. La société lui accordait infiniment d'esprit, et pourtant un juge sévère aurait pu lui reprocher une délicatesse excessive et un mépris trop absolu pour le parler haut et l'impudence de nos jeunes hommes à succès.

Cet esprit fier et singulier ne daignait pas même exprimer son mépris, et, à la moindre apparence de vulgarité ou d'affectation, tombait dans un silence invincible.

M^{me} Leuwen était sujette à prendre en grippe des choses fort innocentes, uniquement parce qu'elle les avait rencontrées pour la première fois chez des êtres faisant trop de bruit.

Les dîners que donnait M. Leuwen étaient célèbres dans tout Paris; souvent ils étaient parfaits. Il y avait les jours où il recevait les gens à argent ou à ambition, mais ces messieurs ne faisaient point partie de la société de madame, et ainsi cette société n'était point gâtée par le métier de M. Leuwen; l'argent n'y était pas le mérite unique, et même, chose incroyable, il n'y passait pas pour le plus grand des avantages.

Dans les salons de M^{me} Leuwen, l'un des plus enviés de Paris, on trouvait que Lucien avait une tournure élégante, de la simplicité, et quelque chose de fort distingué dans les manières. Mais là se bornaient les louanges; il ne passait pas pour homme d'esprit. Sa passion pour le travail, l'éducation presque militaire et le franc parler de l'École polytechnique, lui avaient valu une absence totale d'affectation, ce qui lui donnait de l'originalité, mais le privait d'esprit et de brillant aux yeux du monde. Il regrettait l'épée de l'École, parce que M^{me} Grandet, une femme fort jolie et qui avait des succès à la nouvelle cour, lui avait dit qu'il la portait bien. Il était assez grand et montait parfaitement bien à cheval.

De charmants cheveux d'un blond foncé prévenaient en faveur de sa figure; il avait de grands traits assez irréguliers qui exprimaient la franchise et la vivacité, et rien de plus.

M^{me} Grandet lui disait qu'il dansait comme un géomètre, et ce reproche ne le rendait point sémillant.

Les amis de sa mère ne lui trouvaient pas la physionomie à la mode, la mine sombre et poétique, qu'il fallait avoir, surtout parmi les républicains. Enfin, chose impardonnable, dans ce siècle empesé et hypocrite, et pour un jeune homme riche, il avait plutôt l'air innocent et étourdi.

«—Comme tu gaspilles une admirable position! lui disait un jour Ernest Déverloy, son cousin, jeune savant qui brillait déjà dans la *Revue de X...*,—

et avait eu trois voix pour l'Académie des *sciences morales*,—comme tu gaspilles une belle position!»

Ernest parlait ainsi dans le cabriolet de Lucien, en se faisant mène la soirée de M. N..., ce libéral si célèbre avant 1830 et qui maintenant réunit pour quarante mille francs de places, et appelle les républicains «l'opprobre de l'espèce humaine.»

«—Si tu avais un peu de sérieux, si tu ne riais pas de la moindre sottise, tu pourrais être dans le salon de ton père, et ailleurs, un des meilleurs élèves de l'École polytechnique exclu pour opinion.

Vois ton camarade d'École, M. Cotty, chassé comme toi, pauvre comme Job, admis par grâce, d'abord, dans le salon de ta mère, et cependant de quelle considération ne jouit-il pas parmi ces millionnaires et ces pairs de France!

Son succès est bien simple, tout le monde peut le lui prendre: il a la mine grave et ne dit mot. Donne-toi donc quelquefois l'air un peu sombre; tous les hommes de ton âge cherchent l'importance. Tu y étais en vingt-quatre heures, sans qu'il y eût de ta faute, pauvre garçon! et tu la répudies de gaieté de cœur.

À te voir, on dirait un enfant, et, qui pis est, un enfant content. On commence à te prendre au mot, je t'en avertis, et, malgré les millions de ton père, tu ne comptes dans rien, tu n'as pas de consistance, tu n'es qu'un écolier gentil. À vingt-trois ans, cela est presque ridicule.

Et pour t'achever, tu passes des heures entières à ta toilette, et on le sait.

«—Pour te plaire, il faudrait jouer, n'est-ce pas, un rôle... et celui d'un homme triste? Et qu'est-ce que la société me donnera pour ma peine? Il faudrait écouter, sans sourciller, les longues *tartines* de M. le marquis D..., sur l'économie politique et le partage entre frères, prescrit par le code civil? Je craindrais qu'en moins de huit jours le *rôle triste* ne devienne une réalité!

Pour moi, qu'ai-je à faire des suffrages du monde? Je ne lui demande rien. Je ne donnerais pas trois louis pour être de ton Académie; ne venons-nous pas de voir comment M. B... a été élu?

«—Mais le monde te demandera compte, tôt ou tard, de la place qu'il t'accorde sur parole, à cause des millions de ton père. Si tu lui donnes de l'humeur, il saura bien trouver quelque prétexte, un beau jour, pour le percer

le cœur et te jeter au dernier rang. Alors tu sentiras la nécessité d'appartenir à un corps qui te soutienne au besoin, et tu deviendras amateur de courses de chevaux, Moi je trouve moins bête d'être académicien.»

Ernest descendit à la porte du renégat aux vingt places, et le sermon finit.

«—Il est drôle, mon cousin, pensa Lucien; c'est absolument comme M^{me} Grandet qui prétend qu'il est important pour moi d'aller à la cour. Cela est indispensable quand on est destiné à avoir cent cinquante mille livres de rente et qu'on ne porte pas un beau nom!

Parbleu! je serais bien fou de faire des choses ennuyeuses! Qui prend garde à moi dans Paris?»

Notre héros était un jeune homme extrêmement neuf, comme on voit, et singulier en ceci, qu'il ne cherchait point à paraître homme d'esprit, on a joué avec grâce le rôle de jeune fou. En choses permises, il faisait à chaque moment ce qui lui causait le plus de plaisir à ce moment même. Souvent, il était occupé huit jours de suite à lire un beau mémoire d'Euler ou de Lagrange, et alors il oubliait tout, jusqu'à son cheval même.

Une seule chose peut-être annonçait chez Lucien un esprit distingué: il avait horreur du vulgaire, et pour lui ce mot s'étendait loin.

«—Les propos de ces gens-là, disait-il à sa mère, me dessèchent l'âme pour toute une journée.»

Peu de semaines après le sermon d'Ernest Déverloy, Lucien se promenait dans sa chambre; il suivait avec une attention scrupuleuse les compartiments d'un riche tapis de Turquie que M^{me} Leuwen avait fait poser dans sa chambre, un jour qu'il était enrhumé. À la même occasion, Lucien avait été revêtu d'une magnifique robe de chambre et d'un pantalon bien chaud de cachemire. Dans ce costume, il avait l'air heureux, les traits souriants.

À chaque tour, il détournait un peu les yeux, sans s'arrêter pourtant, et regardait une ottomane; sur cette ottomane était jeté un habit vert avec passepoils amarante et des épaulettes de sous-lieutenant.

C'était là le bonheur.

* * *

Comme M. Leuwen, le banquier célèbre, donnait des dîners de la plus haute distinction, et cependant n'était ni moral, ni ennuyeux, ni ambitieux, mais seulement fantasque et singulier, il avait beaucoup d'amis.

Toutefois, par une grave erreur, ces amis n'étaient pas choisis de façon à augmenter la considération dont il jouissait et son ampleur dans le monde.

C'étaient, avant tout, de ces hommes d'esprit et de plaisir qui peut-être le matin s'occupent sérieusement de leur fortune, mais le soir se moquent de tout au monde, vont à l'Opéra, et surtout ne chicanent pas le pouvoir sur son origine, car pour cela il faudrait se fâcher, blâmer, être triste. Ces amis avaient dit au ministre que Lucien n'était point un *Hampden*, un fanatique de liberté américaine, capable de refuser l'impôt s'il n'y avait pas de budget, mais tout simplement un jeune homme de vingt-trois ans pensant comme tout le monde. En conséquence, depuis trente-six heures, Lucien était sous-lieutenant au 27^e régiment de lanciers, lequel a des passepoils amarante.

«—Dois-je regretter le 9^e où il y avait aussi une place vacante? se disait Lucien en allumant gravement un petit cigare qu'il venait de construire avec du papier de réglisse venant de Barcelone.

Le 9^e a des passepoils jaune jonquille, cela est plus gai! Oui, mais c'est moins noble, moins sévère, moins militaire. Bah! militaire! jamais on ne se battra avec ces régiments, payés par une Chambre des communes.

L'essentiel pour un uniforme, c'est d'être joli au bal, et le jaune jonquille est plus gai.

Quelle différence! Autrefois, lorsque je pris mon premier uniforme en entrant à l'École, peu m'importait sa couleur. Je pensais à de belles batteries rapidement élevées sous le feu tonnant de l'artillerie prussienne. Qui sait? Peut-être mon 27^e de lanciers chargera-t-il un jour ces beaux hussards de la Mort, dont Napoléon dit du bien dans le bulletin d'Iéna.»

Loin de songer à la République et aux moyens philosophiques de faire brouter paisiblement, à côté les uns des autres, des hommes hargneux, ennuyés et presque méchants, tels que les ont faits les médiocres plus ou moins habiles qui occupent les Tuileries depuis quarante ans, Leuwen rêvait à de brillantes charges à la tête de son peloton de lanciers.

«—Mais pour se battre avec plaisir, se dit-il tout pensif, il faudrait que la patrie fût réellement intéressée au combat, car s'il s'agit seulement de plaire à ce juste-milieu, à cette halte dans la boue qui a fait les généraux si insolents, ma foi! ce n'est pas la peine.»

Et tout le plaisir de se battre en héros fut flétri à ses yeux; pendant quelques minutes, il essaya de songer aux avantages du métier.

«—Avoir de l'avancement... du moins de l'argent... Allons, tout de suite pourquoi pas piller l'Allemand ou l'Espagnol, comme N... ou S... N...!»

Sa lèvre, en exprimant un dégoût profond, laissa tomber le petit cigare de papier de réglisse sur le beau tapis turc donné par sa mère; il le releva précipitamment. C'était déjà un autre homme; le dégoût pour la guerre avait disparu.

«—Bah! se dit-il, jamais la Russie ni les autres despotismes ne pardonneront aux Trois Journées. Alors, il sera bon de se battre!»

Une fois rassuré, ses regards reprirent avec un nouveau plaisir la direction de l'ottomane où le tailleur militaire le plus renommé venait d'exposer l'uniforme de sous-lieutenant.

Il se figurait la guerre d'après ses exercices de canon au bois de Vincennes.

«—Peut-être une blessure!»

Mais ici apparaît l'enfant préservé par l'amour de l'étude de la corruption du boulevard. Peut-être une blessure!... et il se voyait dans une chaumière de Souabe ou d'Italie. Une jeune fille charmante dont il n'entendait pas la langue, lui donnait des soins d'abord par humanité, et ensuite...

Quand Lucien était las des soins d'une naïve et fraîche paysanne, c'était une jeune femme de la cour, exilée par un mari bourru dans un château voisin.

D'abord elle envoyait un valet de chambre qui apportait de la charpie au jeune blessé, et, quelques jours après, elle paraissait elle-même, donnant le bras à un respectable curé.

«—Mais non, reprenait Lucien en fronçant le sourcil et songeant aux plaisanteries dont son père l'accablait depuis son grade, je ne ferai la guerre qu'aux cigares. Je deviendrai un pilier de quelque sale café, dans la triste garnison d'une petite ville mal pavée. J'aurai, pour mes plaisirs du soir, des

parties de billard et des bouteilles de bière, et quelquefois, le matin, la guerre aux trognons de choux contre de pauvres ouvriers mourant de faim.

«—Nos gouvernants sont trop mal en selle pour hasarder la guerre véritable; un caporal comme Hoche sortirait des rangs un beau matin, et dirait aux soldats:

«Mes amis, marchons sur Paris et faisons un premier consul qui ne se laisse pas bafouer par Nicolas.»

Mais je veux que le caporal réussisse, continua-t-il philosophiquement, en rallumant son cigare; une fois la nation en colère et amoureuse de la gloire, adieu la liberté! Le journaliste qui élèvera des doutes sur le bulletin de la dernière bataille, sera traité comme un traître; on crierà à l'allié de l'ennemi; il sera massacré, comme l'ont les républicains d'Amérique.

Encore une fois, nous serons distraits de la liberté, par l'amour de la gloire. Cercle vicieux..., et ainsi à l'infini.»

On voit que notre héros n'était pas tout à fait exempt de cette maladie de *trop raisonner* qui coupe bras et jambes à la jeunesse de Paris et lui donne le caractère d'une vieille femme.

«—Quoi qu'il en soit, se dit-il tout à coup, ils prétendent tous qu'il faut être quelque chose. Eh bien! je serai lancier.

Quand je saurai le métier, j'aurai rempli mon but, et alors comme alors...»

Le soir, revêtu d'épaulettes pour la première fois de sa vie, les sentinelles des Tuileries lui présentèrent les armes: il fut ivre de joie.

Ernest Déverloy, véritable intrigant et qui connaissait tout le monde, le menait chez le lieutenant-colonel du 27^e de lanciers, M. Filloteau, qui se trouvait à Paris.

Lucien vit un homme à la taille épaisse et à l'œil cauteleux, qui portait de longs favoris blonds peignés et appliqués contre la joue; en un mot, une tournure de procureur de basse Normandie.

À chaque mot de la conversation, ce héros trouvait l'art de placer: *ma fidélité au roi, ou la nécessité de réprimer les factieux*.

Après dix minutes qui lui parurent un siècle, Lucien prit la fuite; il courait de telle sorte dans la rue que Déverloy avait peine à le suivre.

«—Grand Dieu! Est-ce là un héros? s'écria-t-il enfin en s'arrêtant. C'est un officier de maréchaussée, c'est le satellite d'un tyran, payé pour tuer ses concitoyens, et qui s'en fait gloire.»

Le futur académicien prenait les choses de moins haut.

«—Que veut dire cette mine de dégoût, comme si on t'avait servi du pâté de Strasbourg trop avancé? Veux-tu ou ne veux-tu pas être quelque chose dans le monde?

«—Grand Dieu! quelle canaille!

«—Ce lieutenant-colonel vaut cent fois mieux que toi. C'est un paysan qui à force de sabrer pour qui le paye, a accroché les épaulettes à graines d'épinards.

«—Mais si grossier, si dégoûtant!

«—Il n'en a que plus de mérite; c'est en donnant des nausées à ses chefs, s'ils valaient mieux que lui, qu'il lésa forcés à demander cet avancement dont il jouit aujourd'hui.

Et toi, monsieur le républicain, qu'as-tu gagné en ta vie? Tu as pris la peine de naître, exactement comme le fils d'un prince. Ton père fournit à ta dépense, te donne de quoi vivre. Sans cela, où en serais-tu?

N'as-tu pas de vergogne, à ton âge, de n'être pas en état de gagner la valeur d'un cigare?

«—Mais un être si vil...

«—Vil ou non, il t'est mille fois supérieur. Ne le méprise qu'après l'avoir égalé. Il est fort, et il compte dans la vie. Toi, tu n'es qu'un enfant qui ne compte pour rien; tu as lu de belles phrases et les répètes avec agrément, comme un bon acteur pénétré de son rôle. Mais pour de l'action, néant! Avant de mépriser un Auvergnat grossier qui, en dépit d'une physionomie repoussante, n'est plus commissionnaire au coin de la rue, mais reçoit la visite de respect de M. Lucien Leuwen, beau jeune homme de Paris et fils d'un millionnaire, songe un peu à la différence de valeur entre toi et lui.

Peut-être M. Filloteau fait vivre son père, un vieux paysan, et toi, ton père te fait vivre.

«—Ah! tu seras bientôt, au premier jour, membre de l'Institut, s'écria Lucien avec l'accent de l'angoisse. Pour moi, je ne suis qu'un sot; tu as mille fois raison, je le vois; mais je suis bien à plaindre. J'ai horreur de la porte par laquelle il faut passer; il y a, sous cette porte, trop de fumier. Adieu!»

Et Lucien prit la fuite. Il vit avec plaisir qu'Ernest ne le suivait point, il monta chez lui en courant et jeta l'habit avec fureur sur le tapis.

Quelques minutes après il descendit chez son père qu'il embrassa les larmes aux yeux.

«—Ah! je vois ce que c'est, dit M. Leuwen tout étonné. Tu as perdu au jeu cent louis, je vais t'en donner deux cents. Mais je n'aime pas cette façon de demander. J'aimerais mieux surtout ne pas voir de larmes dans les yeux d'un fier sous-lieutenant. Est-ce qu'avant tout un brave militaire ne doit pas songer à l'effet que sa mine produit sur les voisins?

«—Notre habile cousin Déverloy m'a fait de la morale. Il vient de me prouver que je n'ai d'autre mérite au monde que d'avoir pris la peine de naître fils d'un homme d'esprit. Je n'ai jamais gagné par mon savoir-faire le prix d'un cigare. Sans vous je serais à l'hôpital.

«—Ainsi tu ne veux pas deux cents louis? dit M. Leuwen.

«—Je tiens déjà de vos bontés bien plus qu'il ne me faut. Que serais-je sans vous?

«—Eh bien, le diable t'emporte. Est-ce que tu deviendrais saint-simonien, par hasard? Comme tu vas être ennuyeux!»

L'émotion de Lucien, qui ne pouvait se taire, finit par amuser son père.

«—J'exige, dit-il en l'interrompant tout à coup, comme neuf heures sonnaient, que tu ailles sur le champ, de ce pas, occuper ma loge à l'Opéra.

Tu y trouveras des demoiselles qui valent trois ou quatre cents fois mieux que toi, car d'abord elles ne se sont pas donné la peine de naître, et les jours où elles dansent elles gagnent quinze ou vingt francs.

J'exige que tu leur donnes à souper en mon nom, comme mon député, entends-tu?

Tu les conduiras au *Rocher de Cancale*, où tu dépenseras au moins deux cents francs, sinon, je te répudie, je te déclare un saint-simonien perfide, et

je te défends de me voir pendant six mois.»

Quel supplice pour un fils aussi tendre! Lucien avait eu simplement un accès de tendresse pour son père.

«—Est-ce que je passe pour un ennuyeux parmi vos amis? répondit-il avec assez de bon sens. Je vous jure de dépenser fort bien vos deux cents francs.

«—Dieu soit loué! Et rappelle-toi qu'il n'y a rien d'impoli comme de venir de but en blanc parler de choses sérieuses à un pauvre homme de soixante-cinq ans, qui n'a que faire d'émotions, et qui ne t'a donné aucun prétexte pour l'aimer ainsi avec fureur.

Tu ne seras jamais qu'un plat républicain. Je suis étonné de ne pas te voir les cheveux gras et une barbe sale.»

Lucien, piqué, fut aimable avec les daines qu'il trouva dans la loge de son père. Il leur servit du vin de Champagne avec grâce, parla beaucoup et, après les avoir reconduites chez elles, il s'étonnait, en revenant seul dans un fiacre, à une heure après minuit, de l'accès de sensibilité où il était tombé au milieu de la soirée.

«—Il faut me méfier de mes premiers mouvements, car je ne suis sur de rien sur mon compte. Ma tendresse a choqué mon père. Je ne.....^[1] fils dévoué, j'ai besoin d'agir beaucoup.»

Le lendemain, dès sept heures du matin, il alla faire tout seul, et en uniforme, une visite au colonel Filloteau. Pendant deux heures il lui fit la cour, et chercha à s'habituer aux façons d'agir militaires.

Le colonel Filloteau, le plus brave des hommes, avait eu sa première épaulette en Égypte, mais son caractère, brisé par quinze ans de servitude, ne se révoltait plus en voyant un muscadin de Paris arriver d'emblée sous-lieutenant au régiment. Et comme à mesure que l'héroïsme s'en allait, la spéculation était entrée dans cette tête, il songeait au parti qu'il pourrait tirer de ce jeune homme. Le colonel ne voulut point accepter l'invitation à dîner de M^{me} Leuwen dont Lucien était porteur; les dames le gênaient; mais dès le lendemain il accepta fort bien une pipe superbe en écume et en argent ciselé. Filloteau la prit comme une dette, sans remercier.

«—Cela veut dire, pensa-t-il en refermant la porte de sa chambre sur Lucien, que Monsieur, une fois au régiment, demandera souvent des

permissions pour aller fricasser de l'argent dans la ville voisine;» et, en soupesant dans sa main l'argent qui formait le fourneau de la pipe:

«—Vous les obtiendrez, ces permissions, Monsieur Leuwen, et vous les obtiendrez par mon canal.

Je ne céderai pas une telle clientèle.

Ça a peut-être cinq cents francs par mois à dépenser: le père sera quelque ancien commissaire des guerres ou quelque fournisseur.

Cet argent-là a été volé au pauvre soldat. Confisqué!» dit-il en prenant la clef du tiroir de sa commode et en cachant la pipe dans ses chemises.

[1] Illisible dans le manuscrit.

* * *

Housard en 1794, à dix-huit ans, Tonnère Filloteau avait fait toutes les campagnes de la Révolution.

Pendant les dix premières années, il s'était battu avec enthousiasme et en chantant la Marseillaise; aussi il était resté longtemps simple brigadier. Mais Bonaparte devint consul, et bientôt l'esprit retors du futur colonel s'aperçut qu'il était maladroit de tant chanter la Marseillaise.

Aussi fut-il le premier lieutenant du régiment qui obtint la croix.

Sous les Bourbons, il fit sa première communion, et fut fait officier de la Légion d'honneur.

Maintenant il était venu passer trois jours à Paris, se rappeler au souvenir de quelques amis, commissaires de la guerre, pendant que le 27^e de lanciers était en marche pour se rendre en Lorraine, des environs de Nantes où il avait sabré les chouans avec un peu trop de zèle, peut-être.

Pour bien commencer le métier et faire pénitence de sa vie jusqu'ici peu productive, Lucien lui demanda la permission de voyager en sa compagnie.

Il fit décharger sa voiture et porter toutes ses malles à la diligence.

Dès la première dinée, le colonel le réprimanda sèchement en lui voyant prendre un journal.

«—Au 27^e, il y a un ordre du jour qui défend à MM. les officiers de lire les journaux dans les lieux publics; il n'y a d'exception que pour le *Journal ministériel*.

«—Au diable le journal, s'écria Lucien gaîment, et jouons aux dominos le punch de ce soir, si toutefois les chevaux ne sont pas encore à la diligence.»

Quelque jeune que fût Lucien, il eut pourtant l'esprit de perdre six parties de suite.

En remontant en voiture, le bon Filloteau était tout à fait gagné.

Il trouvait que ce muscadin avait du bon et se mit à lui expliquer la façon de se comporter au régiment, pour ne pas avoir l'air d'un blanc-bec.

Cette façon était à peu près le contraire de la politesse exquise à laquelle Lucien était accoutumé. Pendant que notre héros écoutait avec tristesse et grande attention, Filloteau s'endormit profondément, et Lucien put rêver à son aise. Au total, il était heureux d'agir et de voir du nouveau.

Le surlendemain, vers les six heures du matin, ces messieurs trouvèrent le régiment en marche à trois lieues en deçà de Nancy; ils firent arrêter, et la diligence les déposa sur la grande route, avec leurs effets. Lucien, qui était tout yeux, fut frappé de l'air d'importance morose et grossière qui s'établissait sur le gros visage du lieutenant-colonel au moment où son lancier ouvrit un portemanteau et lui présenta son habit garni de grosses épaulettes. M. Filloteau fit donner un cheval à Lucien, et ces messieurs rejoignirent le régiment qui, pendant leur toilette, avait filé. Sept à huit officiers s'étaient placés tout à fait à l'arrière-garde pour faire honneur au lieutenant-colonel; c'est à ceux-là d'abord que Lucien fut présenté. Il les trouva très froids. Rien n'était moins encourageant que ces physionomies.

«—Voilà donc les gens avec lesquels il faudra vivre, se dit-il, le cœur serré comme un enfant. Cela est un peu différent, quant à la forme, de ces figures douces et gaies qui remplissaient le salon de ma mère.»

Depuis une heure, il marchait, sans mot dire, à la gauche du capitaine commandant l'escadron auquel il devait appartenir. Sa mine était froide, du moins il l'espérait, mais son cœur était vivement ému. Il regardait les lanciers tout transporté de joie et d'étonnement.

«—Voilà les compagnons de Napoléon. Voilà le soldat français!»

Il considérait les moindres détails avec un intérêt ridicule et passionné.

Revenu un peu de ses premiers transports, il songea à sa position.

«—Me voici enfin pourvu d'un état, celui de tous qui passe pour le plus noble et le plus amusant. L'École polytechnique m'eût mis à cheval avec des artilleurs, m'y voici avec des lanciers; la seule différence, ajouta-t-il en souriant, c'est qu'au lieu de savoir le métier supérieurement bien, je l'ignore tout à fait.»

Le capitaine, son voisin, qui vit ce sourire, plus tendre que moqueur, en fut piqué.

«Bah! continua Lucien, c'est ainsi que Desaix et Saint-Cyr ont commencé; ces héros n'ont pas été salis par le Duché^[1].»

Les propos des lanciers entre eux vinrent distraire Lucien. Ces propos étaient communs au fond, et relatifs aux besoins les plus simples de gens fort pauvres: la qualité du pain de troupe, le prix du vin, etc.; mais la franchise du ton de voix, le caractère ferme et vrai des interlocuteurs, perçaient à chaque mot, et retrempaient son âme comme l'air des hautes montagnes.

Il y avait là quelque chose de simple et de bien différent de l'atmosphère de serre chaude, où il avait vécu jusqu'alors.

Au lieu d'une civilité fort agréable, mais fort prudente et méticuleuse au fond, le ton de chacun de ces propos disait avec gaîté: «Je me moque de tout le monde, et je compte sur moi.»

«—Voici les plus francs et les plus sincères des hommes, et peut-être les plus heureux? Et pourquoi un de leurs chefs ne serait-il point comme eux? Comme eux je suis sincère, je n'ai point d'arrière-pensée; je n'aurai d'autres idées que de contribuer à leur bien-être.

Au fond, je me moque de tout, excepté de ma propre estime. Quant à ces personnages importants, de ton dur et suffisant, qui s'intitulent mes camarades, je n'ai de commun avec eux que l'épaulette.»

Il regardait du coin de l'œil le capitaine qui était à sa droite.

«—Ils passent leur vie à jouer la comédie; ils redoutent tout peut-être, excepté la mort. Ce sont des gens comme mon cousin Déverloy.»

Lucien se remit à écouter les lanciers, et bientôt, avec délices, son âme fut dans les pays imaginaires: il jouissait vivement de sa liberté et de sa générosité; il ne voyait que de grandes choses à faire et de *beaux faits*. Les propos plus que simples de ces soldats faisaient sur lui reflet, d'une excellente musique. La vie se peignait en couleur de rose.

Tout à coup, au milieu de ces deux lignes de lanciers, marchant négligemment et au pas, arriva au grand trot, par le milieu de la route qui était restée libre, l'adjudant sous-officier.

Il adressait certains mots à demi-voix aux officiers, et Lucien vit les hommes se redresser sur leurs chevaux.

«—Ce mouvement leur donne tout à fait bonne mine,» se dit-il.

Sa figure jeune et naïve ne put résister à cette tentation vive; elle peignait le contentement et la bonté, et peut-être un peu de curiosité. Ce fut un tort. Il eut dû rester impassible, ou mieux encore, donner à ses traits une expression contraire à celle qu'on s'attendait à y lire.

Le capitaine se dit aussitôt: «Ce beau jeune homme va me faire une question, et je vais le remettre à sa place pour une réponse bien ficelée.»

Mais Lucien, pour tout au monde, n'eût pas fait une question à un de ses camarades, si peu camarades; il chercha à deviner par lui-même le mot qui tout à coup donnait l'air si alerte à tous les lanciers, et remplaçait le laisser aller d'une longue route par toutes les grâces militaires.

Le capitaine attendait une question; à la fin il ne put supporter le silence continu du jeune Parisien.

«—C'est l'inspecteur général que nous attendons: le général comte N..., pair de France,» dit-il enfin d'un air sec et hautain, et sans avoir l'air d'adresser précisément la parole à Lucien.

Celui-ci regarda le capitaine froidement et comme simplement excité par le bruit; la bouche de ce héros faisait une moue effroyable, son front était plissé avec une haute importance. Il ajouta après une minute de silence, en fronçant de plus en plus le sourcil:

«—C'est le fameux comte N... qui fit cette belle charge à Austerlitz. Sa voiture va passer. Le colonel, qui n'est pas gauche, a laissé le mot aux postillons de la dernière poste. L'un d'eux vient d'arriver au galop prévenir.

Les lanciers ne doivent pas fermer les rangs; ça aurait l'air d'être prévenu. Mais voyez comme ils sont bien à cheval, et la bonne idée que le vieux N... va prendre de l'instruction du régiment. Voilà des hommes qui semblent nés à cheval, quoi!»

Lucien eut honte de la façon dont marchait la rosse qu'on lui avait donnée; il lui fit sentir l'éperon; elle fit un écart, et fut sur le point de tomber. Cinq minutes après on entendit le bruit d'une voiture. C'était le fameux comte N..., chargé cette année de l'inspection de la 25^e division militaire, qui passait au milieu de la route entre les deux files de lanciers.

Au moment où sa voiture passait sur le pont-levis de Nancy, chef-lieu de cette division, sept coups de canon annoncèrent au public ce grand événement.

Les coups de canon remontèrent dans les cieux l'âme de Lucien.

Deux sentinelles furent placées à la porte de l'inspecteur, et le lieutenant général Thérance, commandant la division, lui fit demander s'il voulait le recevoir sur-le-champ ou le lendemain.

«—Sur-le-champ, parbleu; est-ce qu'il croit que je couillonne?» dit le vieux général.

Le comte N... avait encore, pour les petites choses, les habitudes de l'armée de Sambre-et-Meuse, où jadis il avait commencé sa réputation. Ces habitudes étaient d'autant plus vivement présentes en ce moment que, plus d'une fois, pendant les cinq ou six dernières postes, il avait reconnu les positions occupées jadis par cette armée, d'une gloire si pure. Quoique ce ne fut rien moins qu'un homme à imagination et à illusions, il se surprenait avec des souvenirs très vifs de 1794.

«—Quelle différence de 94 à 183...! Grand Dieu! comme alors nous jurions haine à la royauté! Et de quel cœur! Les jeunes sous-officiers que S...^[2] m'a tant recommandé de surveiller, c'était alors nous-mêmes! On se battait tous les jours, le métier était agréable.»

Le général comte N... était assez bel homme. De soixante-cinq à soixante-six ans, élancé, maigre, droit, de fort bonne tenue.

Il avait encore une très belle taille et quelques boucles bien soignées; des cheveux entre le blond et le gris donnaient de la grâce à une tête presque

entièrement chauve.

La physionomie annonçait un courage ferme et une grande résolution à obéir, mais la pensée était étrangère à ses traits.

Cette tête plaisait moins au second regard, et semblait presque commune au troisième; on y entrevoyait comme un nuage de fausseté et, en cherchant bien, on discernait que l'Empire et sa servilité avaient passé par là.

Heureux les héros morts avant 1804!

Ces vieilles figures de l'armée de Sambre-et-Meuse s'étaient assouplies dans les antichambres des Tuileries et aux cérémonies de l'église Notre-Dame.

Le comte X... avait vu le général Delmas exilé après ce dialogue célèbre:

«—La belle cérémonie, Delmas! C'est vraiment superbe, dit l'Empereur, revenant de Notre-Dame.

«—Oui, sire! il n'y manque que les deux millions d'hommes qui se sont fait tuer pour renverser ce que vous relevez.»

Le lendemain, Delmas lui exilé, avec l'ordre de ne jamais approcher de Paris à moins de quarante lieues.

Lorsque le valet de chambre annonça le baron Thérance, le général N..., qui avait mis son grand uniforme, se promenait dans sa chambre.

En faveur du lecteur, comme disent les gens qui crient les discours du roi à l'ouverture de la session, nous allons donner quelques passages du dialogue des deux vieux généraux.

Le baron Thérance entra en saluant gauchement. Il avait près de six pieds, et la tournure d'un paysan franc-comtois.

De plus, à la bataille de Hanau, où Napoléon dut percer les rangs de ses fidèles amis les Bavares, pour rentrer en France, le colonel Thérance, qui couvrait avec son bataillon la célèbre batterie du général Drouot, reçut un coup de sabre qui lui partagea les deux joues et coupa une petite partie du nez.

Tout cela avait été réparé tant bien que mal, mais il y paraissait beaucoup.

Cette cicatrice énorme, sur une figure à l'état de mécontentement habituel, donnait au général une apparence fort militaire.

À la guerre il avait été d'une bravoure admirable, mais avec le règne de Napoléon, son assurance avait pris fin.

Sur le pavé de Nancy, il avait peur de tout, et des journaux plus que de toute autre chose; aussi parlait-il souvent de faire fusiller des avocats.

Son cauchemar continuel était l'idée d'être exposé à la risée publique. Une plaisanterie plate dans un journal obscur qui comptait cent lecteurs, mettait hors de lui ce militaire si brave.

Il avait un autre chagrin. À Nancy, personne ne faisait attention à ses épaulettes, si ce n'est les jeunes gens, pour les siffler.

Il avait frotté ferme la jeunesse du pays lors de l'émeute de 183... et se voyait abhorré.

Cet homme, autrefois si heureux, déploya sur une table les états de situation des troupes et des hôpitaux de sa division.

Une bonne heure se passa en détails militaires. Le général interrogea le baron sur l'opinion des troupes, sur les sous-officiers. De là, à l'esprit public, il n'y avait qu'un pas. Mais il faut l'avouer, les réponses du digne commandant de la 25^e division paraîtraient longues, si nous leur laissions toutes les grâces du style militaire. Nous nous contenterons de placer ici les conclusions que le comte, pair de France, tirait des propos pleins d'humeur du général de province.

«—Voilà un homme qui est l'honneur même, se disait-il; il ne craint pas la mort, il se plaint même, et de tout son cœur, de l'absence du danger. Mais il est démoralisé, et, s'il avait à se battre contre une émeute, la peur des journaux du lendemain le rendrait fou.

«—On me fait avaler des couleuvres toute la journée, répétait le baron.

«—Ne dites pas cela trop haut, mon cher général; vingt officiers généraux, vos anciens, sollicitent votre place, et le maréchal veut qu'on soit content. Je vous rapporterai franchement, en bon camarade, un mot trop vif peut-être. Il y a huit jours, quand j'ai pris congé du ministre: *il n'y a qu'un nigaud, m'a-t-il dit, qui ne sache pas faire son nid dans un pays.*

«—Je voudrais y voir M. le maréchal, reprit le baron avec impatience, entre une noblesse riche, bien unie, qui nous méprise ouvertement et se moque de

nous toute la journée, et des bourgeois menés par des prêtres, fins comme l'ambre, qui dirigent toutes les femmes un peu riches.

De l'autre côté, tous les jeunes gens, non nobles, républicains enragés. Si mes yeux s'arrêtent par hasard sur l'un d'eux, il me présente une poire ou quelque autre emblème séditionnel; jusqu'aux gamins même du collège.

Si les jeunes gens m'aperçoivent à deux cents pas de mes sentinelles, ils me sifflent à outrance et puis ensuite, par lettre anonyme, ils m'offrent satisfaction avec des injures infamantes, si je n'accepte pas.

Et la lettre anonyme contient un petit chiffon de papier avec le nom et l'adresse de celui qui écrit. Avez-vous ces choses-là à Paris? Pas plus tard qu'avant-hier, M. Ludovic Roller, un ex-officier très brave, dont le domestique a été tué par hasard lors des affaires du 3 avril, m'a offert de venir tirer le pistolet hors des limites de la division. Eh bien, cette insolence était hier l'entretien de toute la ville.

«—On transmet la lettre au procureur du roi. Votre procureur du roi n'est-il pas énergique?

«—Il a le diable au corps. C'est un parent du ministre, sûr de son avancement.

J'ai eu la gaucherie d'aller lui montrer une lettre anonyme atroce que j'ai reçue il y a trois mois. Que voulez-vous que je fasse de ça? me dit-il avec insolence. C'est moi qui demanderais protection à mon général, si j'étais insulté ainsi, ou bien je me ferais justice.

Quelquefois je suis tenté d'appliquer un coup de sabre à quelqu'un de ces pékins insolents.

«—Adieu la place!

«—Ah! si je pouvais les mitrailler! dit le général avec un gros soupir et en levant les yeux au ciel.

«—Pour cela, à la bonne heure, répliqua le pair de France. Et votre préfet, M. Féron, ne fait-il pas connaître l'esprit public au ministre de l'Intérieur?

«—Il écrit toute la journée, mais il crève de vanité et il est peureux comme une femme. J'ai beau lui dire: renvoyez la rivalité de préfet à général à des temps plus heureux; vous et moi sommes vilipendés toute la

journée et par tout le monde. L'évêque se garde bien de vous rendre vos visites, la noblesse ne vient jamais à vos bals et ne vous engage pas aux siens. Si, d'après nos instructions, nous profitons de quelques relations d'affaires pour saluer un noble, il ne nous rend le salut que la première fois, jamais la seconde. La jeunesse républicaine nous siffle. Là-dessus, il me dit tout piqué: «Parlez pour vous, jamais on ne m'a «sifflé,» et il ne se passe pas de semaine où, s'il ose paraître dans la rue, à la nuit tombante, on ne le siffle à trois pas de distance.

«—Mais êtes-vous sûr de cela, mon cher général? Le ministre, M. le comte de Vaize, m'a fait lire des lettres du préfet dans lesquelles il se présente comme à la veille d'être tout à fait réconcilié avec la noblesse. M. G..., le préfet de X..., chez lequel j'ai dîné avant-hier, l'est passablement avec la sienne.

«—Parbleu, je le crois bien. G... est prêtre. C'est un homme adroit, habile, un excellent préfet qui vole 30 ou 40.000 francs par an, et cela le fait estimer dans son département.

Quant à notre ministre, permettez que je fasse appeler le capitaine Blessin, vous savez?

«—C'est, si je ne me trompe, l'observateur envoyé dans le 107^e pour rendre raison de l'esprit la garnison.

«—Précisément, pour ne pas le brûler dans son régiment, je ne le reçois jamais.»

Le capitaine Blessin fut appelé. En le voyant entrer, aussitôt le baron Thérance passa dans une autre pièce.

Le capitaine confirma par vingt faits particuliers les doléances du pauvre baron.

«—Dans cette maudite ville, dévots comme jeunesse, tout le monde enfin, se moque du préfet et du général. Si l'on écrit là-dessus un peu nettement au maréchal, il répond qu'on manque de zèle. Les prêtres mènent la noblesse comme les servantes, comme tout ce qui n'est pas républicain.

Il y a le café Mouton, où se rassemblent les jeunes gens; c'est un véritable club.

Si quatre ou cinq soldats passent devant, on crie: «Vive la ligne!» si un sous-officier paraît, on le salue, on lui parle, on veut le régaler.

Si c'est, au contraire, un officier attaché au gouvernement, moi, par exemple, il n'y a pas d'insultes indirectes qu'il ne faille subir.

Et dire que c'est un officier blessé à Brienne et à Waterloo qui est obligé d'éviter les pékins.

«—Depuis les Glorieuses, il n'y a plus de pékins, dit le comte V... avec amertume. Faisons trêve à tout ce qui est personnel.»

Il rappela le baron Thérance et ordonna au capitaine Blessin de rester.

«Quels sont les meneurs ici?» demanda-t-il.

Le général répondit:

«—MM. de Pointcarré et de Puy-Laurens sont les chefs apparents, et une espèce d'intrigant qu'on appelle le docteur Dupoirier; c'est le premier médecin de la ville. Le prêtre Olive mène toutes les femmes pieuses, depuis la plus jolie jusqu'à la plus laide. Cela est réglé comme un papier de musique. Voyez si, au dîner que le préfet nous donnera, il y aura un seul invité hors des administrateurs payés. Informez-vous si un seul de ceux qui ne sont pas nobles est admis chez M^{me} d'Hocquincourt ou chez M^{me} de Puy-Laurens.

«—Quelles sont ces dames?

«—C'est de la noblesse riche. M^{me} d'Hocquincourt est la plus jolie femme de la ville. Il y a aussi les maisons de Puy-Laurens, de Marcilly, où M. l'évêque est reçu comme un général en chef; et du diable si jamais un seul d'entre nous y met le nez.

Savez-vous où M. le Préfet passe ses soirées? Chez une épicière, M^{me} Berchu; le salon est dans l'arrière-boutique. Ah! voilà ce qu'il n'écrit pas au ministre.

Enfin, il n'est pas jusqu'à M^{me} Grandet...

«—Quelle M^{me} Grandet?

«—La receveuse générale. Une femme riche et fort jolie.

«—Comment? Serait-ce M^{me} Grandet, de Paris. M^{me} Grandet de la place de la Madeleine?

«—Précisément. Elle passe ici plusieurs mois et mène le plus grand train. Elle nous reçoit bien le dimanche, mais en nous invitant chaque fois.»

La physionomie du général N... avait changé depuis qu'il était question de M^{me} Grandet.

«—Et quel est l'amant de M^{me} Grandet? dit-il.

«—Aucun, mon général, aucun. Pas le plus petit soupçon sur sa vertu. Elle aussi se confesse au grand vicaire Olive. Cent vingt mille livres de rente et pas encore vingt-six ans!»

Le comte N... eut beaucoup de peine à renvoyer le baron Thérance qui trouvait du soulagement à ouvrir son cœur. Il se promit bien de ne lui jamais parler que de choses militaires.

[1]C'est un républicain qui parle. (Note de Beyle).

[2]Soult, le maréchal. Le nom est biffé dans le texte.

* * *

Ce fut sur les huit heures et demie du matin, le 24 de mars 183..., et par un temps sombre et froid, que le 27^e régiment de lanciers fit son entrée à Nancy. Il était précédé par un corps de musique magnifique et qui eut le plus grand succès auprès des bourgeois et des grisettes de l'endroit. Trente-deux trompettes, vêtus de rouge et montés sur des chevaux blancs, sonnaient à tout rompre. Bien plus, les six trompettes formant le premier rang, étaient des nègres, et le trompette-major avait près de sept pieds. Nancy parut atroce à Lucien. La saleté, la pauvreté, la mesquinerie semblaient y avoir élu domicile. Les rues étroites, mal pavées, formées d'angles et de recoins, n'avaient de remarquable qu'un sale ruisseau, où coulait avec peine une eau boueuse qui semblait une décoction d'ordures. Le cheval du lancier qui marchait à la droite de Lucien fit un écart qui couvrit de cette eau noire et puante la rosse que le lieutenant-colonel lui avait fait donner. Notre héros remarqua que ce petit accident était un grand sujet de joie pour ceux de ses nouveaux camarades qui avaient été à portée de le voir.

La vue de ces sourires qui voulaient être malins, coupa les ailes à l'imagination de Lucien.

«—Il faudra avoir un duel et il vaut mieux l'engager tout de suite pour avoir plus vite la paix. Où trouver un témoin?»

En levant les yeux, il vit une vaste maison moins disgracieuse que celles devant lesquelles le régiment avait passé jusque-là. Au milieu d'un grand mur blanc, il y avait une persienne peinte en vert perroquet.

«—Quel choix de couleurs voyantes ont ces marauds de provinciaux!»

Il se confirmait dans cette idée, lorsque la persienne vert perroquet s'entr'ouvrit, et une jeune femme blonde, à l'air simple et un peu dédaigneux, parut. Elle venait voir passer le régiment.

L'arrivée d'un régiment est un grand événement en province.

Les maisons de Nancy, la boue noire, les duels, le lieutenant-colonel, le mauvais pavé qui faisait glisser la rosse qu'on lui avait donnée, peut-être exprès, tout disparut.

Lucien, cherchant à deviner quelque chose sur cette jeune femme qui regardait, à demi cachée par le rideau, ne put arriver à une autre conclusion, sinon qu'elle avait vingt-quatre à vingt-cinq ans, et des yeux trop grands.

Du reste, était-ce de l'ironie, ou une certaine disposition à ne rien voir avec sang-froid, qui donnait à ces yeux une physionomie si particulière? Le second escadron se remit en mouvement tout à coup; Lucien, tout en regardant la dame, donna un coup d'éperon à son cheval qui glissa et le jeta par terre. Il se releva, donna un grand coup du fourreau de son sabre à la rosse, et sauta en selle. L'éclat de rire fut général. La dame aux cheveux cendrés souriait encore quand déjà il était remonté.

«—Quoique ça, c'est un bon lapin,» dit un vieux maréchal des logis à moustache blanche.

«—Jamais cette rosse n'a été mieux montée,» dit un lancier.

Lucien était rouge et affectait une mine simple.

À peine le régiment fut-il à la caserne, et le service réglé, que Lucien courut à la poste aux chevaux au grand trot.

«—Monsieur, dit-il au maître de poste, je suis officier, comme vous voyez, et je n'ai pas de cheval; cette rosse qu'on m'a prêtée au régiment, peut-être pour se moquer de moi, m'a déjà jeté par terre, comme vous voyez encore, ajouta-t-il en soupirant et regardant des vestiges de boue qui, ayant séché, blanchissaient son uniforme au-dessus du bras gauche. En un mot, monsieur, avez-vous un cheval passable, ou connaissez-vous un cheval passable à vendre dans la ville? Il me le faut à l'instant.

«—Parbleu, monsieur, voilà une belle occasion pour vous mettre dedans. C'est pourtant ce que je ne ferai pas» dit M. Bouchard, le maître de poste: et il regardait ce jeune monsieur élégant pourvoir de combien de louis il pourrait surcharger le prix du cheval à vendre.

«—Vous êtes officier, monsieur; je me permettrai de vous demander si vous avez fait la guerre?»

À cette question qui pouvait être une plaisanterie, la physionomie ouverte de Lucien changea rapidement.

«—Il ne s'agit pas de savoir si j'ai fait la guerre, monsieur le maître de poste, mais si vous avez un cheval à vendre.» Cela fut dit d'un ton ferme et hautain.

«—Monsieur, reprit Bouchard d'un ton mielleux et comme si rien ne s'était passé entre eux, j'ai été plusieurs années brigadier et ensuite maréchal des logis aux cuirassiers, blessé à Waterloo dans l'exercice de ces fonctions; c'est pourquoi je parlais guerre.

Quant aux chevaux, les miens sont des bidets de dix ou douze louis, peu dignes d'un officier bien mis et requinqué comme vous; bons tout au plus à faire une course. De vrais bidets, quoi!

Mais si vous savez manier un cheval, notre jeune préfet, M. Féron, a votre affaire. Cheval anglais, vendu par un vieillard qui habile le pays et bien connu des amateurs; jarret superbe, épaules admirables, valeur trois mille francs, lequel n'a jeté par terre M. Féron que quatre fois, par la grande raison que ledit préfet n'a osé le monter que quatre fois. La dernière chute eut lieu en passant la revue de la garde nationale, composée en partie de vieux troupiers; moi, par exemple, maréchal des logis.....

«—Marchons, monsieur, reprit Lucien avec humeur. Je l'achète à l'instant.»

Le ton décidé de Lucien sur le prix de trois mille francs et sa fermeté à lui couper la parole, enlevèrent l'ancien sous-officier.

«—Marchons, mon lieutenant,» dit-il avec tout le respect désirable, et il se mit à suivre à pied la rosse dont Lucien n'était pas descendu.

Il faillit aller chercher la préfecture. Elle était dans un coin reculé de la ville, vers le magasin à poudre, à cinq minutes de la partie habitée.

C'était un ancien couvent, fort bien arrangé par un des derniers préfets de l'Empire.

Le pavillon habité par le préfet était entouré d'un jardin anglais.

Ces messieurs arrivèrent à une porte en fer.

Des entresols où étaient les bureaux, on les renvoya à une autre porte à colonnes et conduisant à un premier étage magnifique où logeait M. Féron.

M. Bouchard sonna; on fut longtemps sans répondre.

À la fin, un valet de chambre fort affairé et très élégant parut et les fit entrer dans un salon mal en ordre; il est vrai qu'il n'était qu'une heure.

Le valet de chambre répétait les phrases habituelles, d'une insolence administrative, sur les difficultés de voir M. le préfet, et Lucien allait se fâcher, lorsque M. Bouchard en vint aux mots sacramentels:

«—Nous venons pour une *affaire d'argent* qui intéresse M. le préfet.»

L'importance du valet parut se scandaliser, mais il ne remuait pas.

«—Hé, pardieu, c'est pour vous faire vendre votre *Lara* qui jette si bien par terre votre M. le préfet,» ajouta l'ancien maréchal des logis.

À ce mot, le valet de chambre prit la fuite, en priant ces messieurs d'attendre.

Après dix minutes, Lucien vit s'avancer gravement un jeune homme de quatre pieds et demi de haut, l'air à la fois timide et pédant. Il semblait porter avec respect une belle chevelure tellement blonde, qu'elle en était sans couleur.

Ces cheveux, d'une finesse extrême et tenus beaucoup trop longs, étaient partagés au sommet du front par une raie parfaitement tracée et qui divisait

la tête en deux parties égales, à l'allemande.

À l'aspect de cette figure qui prétendait à la fois à la grâce et à la majesté, la colère de Lucien disparut, une envie de rire folle la remplaça et sa grande affaire fut de ne pas éclater.

Il y eut un silence.

M. Féron, flatté de l'effet produit, et sur un militaire encore, demanda à Lucien ce qu'il y avait pour son service; mais ce mot fut lancé en grasseyant et d'un ton à se faire répondre une impertinence.

«—Monsieur, dit-il en regardant la robe de chambre unique dans laquelle le jeune préfet se drapait, on dit que vous avez un cheval à vendre; je désire le voir, je l'essaie un quart d'heure et je le paye comptant.

«—Les affaires urgentes et graves dont je suis accablé, répondit le préfet, comme récitant une leçon apprise par cœur, m'ont, je le crains bien, rendu coupable d'impolitesse. J'ai lieu de craindre que vous n'ayez attendu. Ce serait bien coupable à moi,—et il se confondit en excuses.

«—Je respecte, comme je le dois, les occupations nombreuses de Monsieur le préfet. Je désire voir seulement le cheval et l'essayer en présence du «groom» de Monsieur le préfet.»

La supposition polie qui lui donnait un groom, fit beaucoup de plaisir au jeune magistrat.

«—La bête est anglaise, lion demi-sang bien prouvé, mais je dois avouer qu'elle n'est soignée dans ce moment que par un domestique français.»

Les ordres donnés, le jeune magistrat salua Lucien en grasseyant, et rentra dans ses appartements.

«—Et dire qu'un gringalet de ce calibre-là nous passera en revue dimanche, s'écria Bouchard comme se parlant à lui-même. Cela ne fait-il pas suer?»

À peine le cheval anglais fut-il hors de l'écurie, d'où la pauvre bête ne sortait que trop rarement à son gré, qu'il se mit à galoper, à faire les sauts les plus singuliers, s'élançant de terre les quatre pieds à la fois, la tête en l'air, comme pour grimper sur les platanes qui entouraient la cour de la préfecture.

«—La bête n'est pas mal, dit Bouchard en se rapprochant d'un air sournois, mais depuis huit jours M. le préfet ni son valet de chambre ne l'ont fait sortir, et peut-être il ne serait pas prudent...»

Lucien fut frappé de la joie contenue qui brillait dans le regard du maître de poste. Il eut toutes les peines du monde à monter à cheval, puis à le maîtriser.

Il partit au galop, mais sut bientôt le radoucir au trot. Emporté par la beauté et la vigueur de ses allures, il ne se fit pas scrupule de faire attendre le maître de poste goguenard. Il ne revint qu'une demi-heure après et trouva le domestique tout effrayé de ce retard. Quant à M. Bouchard, il s'attendait bien avoir revenir le cheval tout seul; il examina de près l'uniforme de Lucien, mais ne put y découvrir aucun mauvais symptôme de chute. Le marché fut bientôt conclu.

«—Vous voyez que je ne me laisse jeter par terre qu'une fois par jour, dit Lucien; ce qui me désole, c'est que ma première chute a eu lieu précisément sous ces fenêtres aux persiennes vertes que vous voyez là-bas... à cette espèce d'hôtel.

«—Ah! dans la rue de la Pompe, répondit Bouchard. Il y avait une jolie dame à l'une de ces fenêtres.

«—Oui, monsieur, elle a ri de mon malheur. Il est fort désagréable de débiter ainsi dans une garnison, et dans une première garnison, encore. Vous qui avez été militaire, vous comprenez cela. Connaissez-vous cette dame?

«—C'est M^{me} de Chasteller, une veuve qui a des millions; la fille de M. le marquis de Pointcarré, un de nos *ultra*. Ils sont venus boudier ici depuis les journées de Juillet, et, ajouta Bouchard en baissant la voix, il est en grande correspondance avec Charles X. Le fameux docteur Dupoirier, le médecin du pays, est son bras droit, ou plutôt, M. Dupoirier, qui est une fine mouche, mène en laisse tant M. de Pointcarré que M. de Puy-Laurens, l'autre commissaire, au nom de Prague... Car l'on conspire ici, et ouvertement encore. Il y a aussi l'abbé Olive, qui est un espion.

«—Mais, mon cher monsieur, dit Lucien en riant, je ne m'oppose pas à ce que M. l'abbé Olive soit un espion; tant d'autres le sont bien. Dites-moi un peu ce que c'est que cette jolie femme, M^{me} de Chasteller?

«—Ah! cette jolie femme qui a ri quand vous êtes tombé de cheval? Elle en a vu bien d'autres monter et tomber de cheval! Elle est veuve d'un des généraux de brigade, attachés à la personne de Charles X. Il était grand chambellan ou aide de camp, un grand seigneur enfin, qui, après les Journées, est venu mourir ici de peur. Il croyait toujours que le peuple était dans les rues. Mais bon enfant, quoique ça, point insolent, au contraire. Quand il arrivait de certains courriers de Paris, il voulait qu'il y eut toujours des chevaux réservés pour lui à la poste, et il payait bien. Il faut que vous sachiez qu'il n'y a que dix-neuf lieues d'ici au Rhin. Il avait de fières peurs...

«—Et sa veuve? dit Lucien.

«—Elle avait un hôtel dans le faubourg Saint-Germain, dans une rue qui s'appelle de Babylone. Quel nom! Vous devez connaître ça, vous, monsieur. Elle a quatre-vingt mille livres de rentes en 3 p. 100. C'est la plus jolie de ces dames du haut ton, c'est-à-dire avec M^{me} d'Hocquincourt, qui est aussi jolie qu'elle. M^{me} de Chasteller est toujours triste, elle se meurt d'ennui...

M^{me} d'Hocquincourt est bien plus gaie et a beaucoup plus d'esprit. Elle mène son mari par le bout du nez, et change d'amants sans se gêner.

Maintenant, c'est M. d'Antin qui se ruine avec elle; sans cesse je lui fournis des chevaux pour des parties de plaisir dans les bois de Bureviller que vous voyez là-bas, au bout de la plaine. Un joli endroit. Là se trouve le café du *Chasseur vert*. C'est le Tivoli de l'endroit.»

Lucien fit faire un mouvement à son cheval qui alarma le bavard. Il lui sembla voir échapper sa victime, et quelle victime encore, un beau jeune homme de Paris, riche et généreux!

«—Chaque semaine, cette jolie femme aux cheveux blonds, qui a ri un peu en vous voyant tomber de cheval, on plutôt quand votre cheval est tombé, ce qui est bien différent, cette dame, chaque semaine, pour ainsi dire, refuse une proposition de mariage.

M. de Blancet, son cousin, le comte Ludwig Roller, M. de Goëlle, s'y sont cassé le nez. Pas si bête de se marier en province.

Pour se désennuyer, elle a pris bravement M. Thomas de Busant de Sicile, le lieutenant-colonel du 20^e régiment de hussards que vous venez remplacer

dans notre garnison. Celui-là lui faisait une cour serrée. Il ne bougeait pas de chez elle; il est vrai qu'il était de fort bonne maison.

Car les dames de notre ville n'aiment pas déroger; elles sont sévères en diable sur ce point, et, il faut que je vous le dise, mon cher monsieur, avec tout le respect que je vous dois, moi qui n'ai été que sous-officier de cuirassiers, quoique, à la vérité, j'aie fait dix campagnes en dix ans, je doute que cette veuve de M. de Chasteller, un général de brigade, et qui vient d'avoir pour amant un lieutenant-colonel, voulût agréer les hommages d'un simple sous-lieutenant—si aimable qu'il fût. Le mérite n'est pas grand'chose dans ce pays-ci; c'est le rang qu'on a et la noblesse, qui font tout.

«—En ce cas, je suis *frais*, pensa Lucien. Adieu, monsieur, dit-il à Bouchard en mettant son cheval au trot. J'enverrai un lancier prendre la rosse dans votre écurie.»

* * *

Lucien alla voir le colonel Filloteau et s'informa des petits devoirs de convenance que devait remplir, un premier jour, un sous-lieutenant arrivant au régiment. Il alla faire deux ou trois visites, et ce signe d'une éducation parfaite eut tout le succès désirable.

À peine libre, il revint passer sous les fenêtres de M^{me} de Chasteller, dans la rue de la Pompe. Quelques appels de bride invisibles donnèrent au cheval du préfet, étonné de l'insolence de son cavalier, des petits mouvements d'impatience charmants pour les connaisseurs. Mais en vain Lucien se tenait immobile en selle, et même un peu raide, les persiennes restèrent fermées. Il reconnut parfaitement la fenêtre d'où l'on avait ri en le voyant tomber. Elle était assez petite et appartenait au premier étage d'une assez grande maison qui avait une porte avec grille de fer donnant sur une rue voisine nommée des Vieux-Jésuites.

Au-dessus de la porte de cette sorte d'hôtel il lut en lettres d'or, sur un marbre noirâtre:

Hôtel de Pointcarré

«—Au diable la provinciale! se dit Lucien. Où est la promenade de cette sottie ville?»

En moins de trois quarts d'heure, grâce au trot de son cheval, il fit le tour de Nancy et de ses chefs-d'œuvre.

Il n'aperçut d'autre promenade qu'une longue place traversée aux deux bouts de fossés puants, charriant les immondices de la ville, et où végétait mal une centaine de petits tilleuls rabougris et soigneusement taillés en éventail.

«—Peut-on se figurer rien au monde de plus maussade!», pensait Lucien, le cœur serré par tant de laideur.

Il y avait pourtant de l'ingratitude dans ce sentiment de dégoût profond; car pendant sa promenade il avait été remarqué par M^{mes} d'Hocquincourt, de Puy-Laurens, et même M^{lle} Berchu, la reine des beautés bourgeoises.

«—Maman, maman, s'était-elle écriée en apercevant le cheval du préfet, célèbre dans toute la ville, c'est *Lara*, à M. le préfet. Mais cette fois le cavalier n'a pas peur.

«—Il faut que ce soit un jeune homme bien riche,» avait dit M^{me} Berchu, et cette idée avait bientôt absorbé l'attention de la mère et de la fille.

Ce même jour, toute la société noble de Nancy se trouvait à dîner chez M^{me} d'Hocquincourt: on célébrait la fête d'une des princesses exilées.

À côté d'une dizaine d'imbéciles, amoureux du passé et craignant l'avenir, il y avait sept ou huit anciens officiers de la garde de Charles X, licenciés après les journées de Juillet.

Ces jeunes gens, pleins de feu, aimant la guerre par-dessus tout, se croyaient obligés de boudier et ne s'amusaient guère. Ce genre de vie ne les rendait pas bien indulgents pour les jeunes officiers de l'armée, et cette envie se trahissait par un mépris affecté.

Sans s'en douter, Lucien, passant deux fois devant l'hôtel d'Hocquincourt, fut examiné et jugé de pied en cap par tout ce qu'il y avait de plus pur à Nancy, soit du côté de la naissance, soit par les bons principes.

«—Le cheval de ce pauvre petit préfet doit être bien étonné de se voir monter avec hardiesse, dit M. d'Antin, l'ami de M^{me} d'Hocquincourt.

«—Ce petit jeune homme n'est pas... élégant à cheval, mais il monte bien, dit M. de Wassignies.

«—C'est apparemment un de ces garçons tapissiers ou fabricants de chandelles, qui s'appellent des héros de Juillet, dit M. de Goëlle, un grand jeune homme blond, mais sec et pincé, et déjà couvert de rides.

«—Que vous êtes arriéré, mon pauvre Goëlle, dit M^{me} de Puy-Laurens, l'esprit du pays. Les pauvres Juillet ne sont plus à la mode depuis longtemps; ce sera le fils de quelque député ventru et vendu.

«—D'un de ces éloquents personnages qui, placés en droite ligne derrière le dos du ministre, crient chut! ou éclatent de rire à propos d'un amendement sur les vivres des forçats, au signal que leur donne le dos du ministre.»

C'était l'élégant M. de Lanfort, l'ami de M^{me} de Puy-Laurens, qui, par cette belle phrase, développait la pensée de son amie.

«—Il aura loué pour quinze jours le cheval du préfet, avec la haute paye que le papa reçoit du château, dit M. de Sanréal.

«—Il est raide et affecté. Que son cheval fasse une pointe un peu sèche, et il est par terre, observa quelqu'un.

«—Et ce serait pour la seconde fois de la journée, cria M. de Sanréal, de l'air triomphant d'un sot peu accoutumé à être écouté et qui a un fait curieux à dire.»

C'était le gentilhomme le plus riche et le plus épais du pays. Il eut le plaisir rare pour lui de voir tous les yeux se tourner vers les siens, et ne manqua pas de se faire longtemps prier avant de raconter l'histoire de la chute de Lucien.

«—Vous aurez beau dire, s'écria M^{me} d'Hocquincourt, comme Lucien passait une troisième fois sous ses fenêtres, c'est un homme charmant, et, si je n'étais pas en puissance de mari, je l'enverrais inviter prendre du café chez moi.»

M. d'Hocquincourt crut cette idée sérieuse, et sa figure douce et pieuse en pâlit d'effroi.

«—Mais, ma chère, un homme sans naissance! dit-il à sa belle moitié.

«—Allons, je vous en fais le sacrifice, répondit-elle en se moquant et lui serrant la main tendrement. Et vous, homme puissant et savant,—en se tournant vers Sanréal,—de qui tenez-vous cette histoire de chute?

«—Rien que du docteur Dupoirier, dit Sanréal, piqué de cette plaisanterie sur l'épaisseur de sa taille; rien que du docteur Dupoirier qui se trouvait chez M^{me} de Chasteller, précisément à l'instant où ce héros de votre imagination a pris par terre la mesure d'un pot.

«—Vous n'êtes pas envieux du tout. Est-ce sa faute s'il n'est pas fait sur le modèle de Bacchus revenant des Indes? Attendez qu'il ait vingt ans de plus, et vous pourrez lutter de grâces avec lui.»

Le lendemain, le régiment fut réuni et le colonel Malher fit reconnaître Leuwen et sa qualité de sous-lieutenant.

À la fin de la parade, à peine rentré chez lui, les trente-six trompettes vinrent sous ses fenêtres lui donner une aubade. Lucien se tira fort bien de toutes ces cérémonies, plus nécessaires qu'amusantes. Par exemple, le colonel Malher, en lui donnant l'accolade devant le front du régiment, avança mal son cheval qui, au moment de l'embrassade, s'éloigna un peu de celui de Leuwen.

Lucien montait le fameux cheval anglais et, par un mouvement léger de la bride et des jambes, fit suivre à sa monture le même mouvement.

«—Et ils disent que ces anglais n'ont point de bouche, dit le maréchal des logis La Rose; ce blanc-bec sait au moins se tenir; on voit qu'il s'est préparé à entrer au régiment.»

Mais, en manœuvrant pour suivre le cheval du colonel, la lèvre de Lucien trahit à son insu un peu d'ironie.

«—*Fichu républicain de malheur, je te revaudrai cela!*» pensa le colonel. Et, sans s'en douter, Leuwen eut un ennemi placé de façon à lui faire beaucoup de mal.

* * *

Le lendemain matin, Lucien prit un appartement sur la Grande Place, chez M. Bonnard, le marchand de blé, et, le soir, il sut par celui-ci, qui le tenait de la cantinière elle-même, laquelle fournissait l'eau-de-vie de la table des sous-officiers, que le colonel Filloteau s'était déclaré son protecteur, et l'avait défendu contre certaines insinuations peu bienveillantes du colonel Mailler de Saint-Mégrin.

L'âme de Lucien était aigrie; tout y contribuait.

La laideur de la ville, l'aspect des cafés sales et remplis d'officiers portant le même uniforme que lui, et, parmi tant de figures, pas une seule qui montrât, non pas de la bienveillance, mais tout simplement celle urbanité que l'on voit à Paris, chez tout le monde.

Il alla voir le colonel Filloteau, mais ce n'était plus l'homme avec lequel il avait voyagé; Filloteau l'avait défendu, et pour le lui faire sentir, prit avec lui un ton d'importance et de protection grossière qui mit le comble à la mauvaise humeur de notre héros.

«—Quoi! se disait-il, être protégé par cet homme dont je ne voudrais pas pour domestique!»

Le logement qu'il avait choisi avait été occupé, avant lui, par M. Thomas de Busant de Sicile, lieutenant-colonel du régiment de hussards qui venait de quitter Nancy. Sans s'en douter, Lucien commit en cela une inconvenance grave qui choqua beaucoup de ses nouveaux camarades: un sous-lieutenant prendre ainsi d'emblée l'appartement d'un colonel!

M. Bonnard lui conseilla d'aller faire sa provision de liqueurs chez M^{me} Berchu; sans le digne marchand de blé, jamais il n'eût eu cette idée si simple, qu'un sous-lieutenant qui passe pour être riche et qui débute au régiment, doit briller par sa provision de liqueurs.

«—C'est M^{me} Berchu, monsieur, qui a une si jolie fille, M^{lle} Sylviane; c'est chez elle que le colonel de Busant se fournissait.

C'est cette belle boutique que vous voyez là-bas, auprès des cafés. Cherchez un prétexte, en marchandant, pour parler à M^{lle} Sylviane.

C'est notre beauté, à nous autres, ajouta-t-il d'un ton sérieux qui allait bien mal à sa grosse figure.

À l'honnêteté près qu'elle possède, et que les autres n'ont pas, elle peut fort bien soutenir la comparaison avec M^{me} d'Hocquincourt, de Chasteller, de Puy-Laurens.»

M. Bonnard était l'oncle de M. Gauthier, chef des républicains du pays, sans quoi il n'eût pas donné dans ces réflexions méchantes.

Les jeunes rédacteurs de *l'Aurore*, le journal républicain de la Lorraine, venaient bavarder chez lui autour d'un bol de punch.

Éclairé par M. Bonnard, Lucien reprit son sabre et son colback, et alla chez M^{me} Berchu où il acheta une caisse de kirschwasser, puis une caisse d'eau-de-vie de Cognac, puis une caisse de rhum portant la date de 1810.

Tout cela avec un air de nonchalance et d'indifférence pour les prix, destiné à frapper M^{lle} Sylviane.

Il vit avec plaisir que ces grâces, dignes d'un colonel du Gymnase, ne manquaient pas absolument leur effet.

La vertueuse Sylviane Berchu était accourue; elle avait vu par le vasistas pratiqué au plancher de sa chambre, située au-dessus de la boutique, que cet acheteur qui faisait remuer tout le magasin, n'était autre que le jeune officier qui, la veille, s'était montré sur Lara, à M. le Préfet.

Cette reine des beautés bourgeoises daigna écouter quelques mots polis que lui adressa Lucien.

«—Elle est belle, à la vérité, mais pas pour moi, se dit-il. C'est une statue de Junon, copiée d'après l'antique, par un artiste moderne; les finesses et la simplicité y manquent, les formes sont massives, mais il y a de la fraîcheur allemande.

De grosses mains, de gros pieds, des traits réguliers, et force minauderie; tout cela cache mal une fierté trop visible. Et ces gens-là sont outrés de la fierté des dames de bonne compagnie!»

Tel fut le genre d'admiration que lui inspira M^{lle} Sylviane, la beauté de Nancy, et, en sortant de chez elle, la petite ville lui sembla encore plus maussade.

Il suivait tout pensif ces trois caisses de *spiritueux*, comme disait M^{lle} Berchu, et cherchait un prétexte honnête pour en faire porter une ou deux chez le colonel Filloteau.

La soirée fut terrible; le temps était couvert, et il faisait un petit vent du nord froid et perçant.

Lucien était en uniforme, car il avait appris, parmi tant de devoirs à remplir, qu'il ne fallait pas se permettre une redingote bourgeoise sans une permission spéciale du colonel.

Sa ressource fut d'aller se promener à pied dans les rues sales de cette ville, et de s'entendre crier. «Qui vive!» avec insolence à tous les cent pas. Il chercha une boutique de librairie, mais ne put en trouver.

Il n'aperçut des livres que dans un seul magasin, et se hâta d'y entrer; c'était la *Journée du chrétien* exposée en vente chez un marchand de fromages, vers une des portes de la ville. Il regardait les cafés à travers les vitres ternies par la vapeur des respirations, mais il ne put prendre sur lui d'y entrer; il se figurait une odeur intolérable.

Il entendait rire, et pour la première fois de sa vie, il fut envieux.

Il lit, durant cette soirée, de profondes réflexions sur les formes de gouvernement, sur les avantages qui étaient à désirer dans la vie.

«—Si au moins il y avait un spectacle, je ferais la cour à une chanteuse, de la trouverais peut-être d'une amabilité moins lourde que M^{lle} Sylviane, et au moins elle ne chercherait pas à m'épouser.»

Jamais il ne s'était autant ennuyé et n'avait vu l'avenir sous d'aussi noirs aspects.

Le lendemain matin, le colonel Filloteau passa devant son logement et vit, à la porte, Nicolas, le lancier qu'il lui avait donné pour soigner son cheval.

«—Eh bien! qu'est-ce que tu dis du lieutenant? lui demanda-t-il.

«—Bon garçon, colonel, mais pas gai.»

Filloteau monta.

«—Je viens pour l'inspection de votre quartier, mon cher camarade, car je vous sers d'oncle, comme on disait dans Berchiny, quand j'y étais brigadier, avant l'Egypte, ma foi, car je fus maréchal des logis à Aboukir, sous Murat, et sous-lieutenant quinze jours après.»

Au mot d'oncle, Lucien avait tressailli; il se remit bientôt.

«—Eh bien, mon cher oncle, reprit-il avec gaîté, trop honoré du titre. J'ai ici en visite trois respectables parentes que je veux avoir l'honneur de vous présenter. Ce sont ces trois caisses, la veuve kirschwasser, de la Forêt-Noire...

«—Je la retiens pour moi, dit le Filloteau avec un gros rire, et, s'approchant de la caisse ouverte, il y prit un cruchon.

«—Je n'ai pas eu de peine à amener le prétexte, pensa Lucien. Mais, colonel, cette respectable parente a juré de ne se séparer jamais de sa sœur, M^{lle} Cognac, de 1810, entendez-vous?

«—Parbleu, vous êtes un bon garçon, s'écria Filloteau, comme attendri, et je dois remercier mon ami Déverloy de m'avoir fait faire votre connaissance.

Mais parlons d'affaires; je suis venu ici pour ça, ajouta-t-il avec une sorte de mystère et en se jetant pesamment sur un canapé qui gémit. Vous faites de la dépense. Trois chevaux en trois jours! Je ne critique pas cela. Bien, très bien. Mais que vont dire ceux de vos camarades qui n'en ont qu'un, de cheval, et encore celui-là sur trois jambes!

Savez-vous ce qu'ils diront?

Ils vous appelleront républicain, et c'est par là, fit-il finement, que le bât vous blesse!

Voulez-vous la réponse? Un beau portrait de Louis-Philippe, à cheval, dans un beau cadre d'or, que vous placerez là, au-dessus de la commode, à la place d'honneur.

Sur quoi, bien du plaisir, honneur.»

Il se leva avec peine du canapé.

«—À bon entendeur, un mot suffit, et vous ne m'avez pas l'air gauche. Nicolas! Nicolas! appelle un de ces pékins qui sont là, dans la rue, à ne rien faire, et fais escorter jusque chez moi, tu sais, rue de Metz, numéro 4, ces deux caisses de liqueur. Et f..., ne va pas me conter qu'un des cruchons s'est cassé en route; pas de ça, camarade!

«—Mais, j'y pense, dit Filloteau à Leuwen, ceci est du bon bien de Dieu; le cruchon cassé serait toujours cassé. Je vais suivre les caisses à vingt pas, sans faire semblant de rien. Adieu, mon cher camarade,» et, montrant, avec son poing ganté, la place au-dessus de la commode: «Vous m'entendez, un beau Louis-Philippe, là-dessus!»

Lucien croyait être débarrassé du personnage; Filloteau reparut à la porte.

«—Ah ça, pas de ces bougres de livres dans vos malles, pas de mauvais journaux, pas de brochures surtout; rien de la *mauvaise presse*, comme dit Blessin.—À ce mot, Filloteau fit quatre pas dans la chambre et ajouta à mi-voix:—Ce grand lieutenant grêlé qui nous est arrivé de la Garde municipale de Paris,—et plaçant sa main, les doigts serrés en mur sur le coin de la bouche,—il fait peur au colonel lui-même. Enfin suffit! Tout le monde n'a pas des oreilles pour des prunes, n'est-ce pas?»

«—Il est bon homme au fond, pensa Lucien. Ma caisse de kirsch m'a bien servi.»

Et il sortit pour acheter le plus grand portrait possible de Sa Majesté le roi Louis-Philippe.

Un quart d'heure après, il rentrait suivi d'un ouvrier chargé d'un énorme portrait qu'il avait trouvé tout encadré et préparé pour un commissaire de police, récemment nommé par le crédit de M. Féron père, député.

Il regardait tout pensif placer le clou et attacher le tableau.

«—Mon père me l'a souvent dit, et je comprends maintenant son mot si sage: «On dirait que tu n'es pas né gamin de Paris, parmi ce peuple bien appris, dont l'esprit fin se trouve toujours au niveau de toutes les inventions utiles. Toi, tu crois les affaires plus grandes qu'elles ne le sont; *tu tends tes filets trop haut*. Le public de Paris, en entendant parler d'une bassesse ou d'une trahison adroite, s'écrie toujours: «Bon, voilà un bon tour à la Talleyrand.»! Et il admire.»

Et moi qui songeais à des actions plus ou moins délicates, à des actions difficiles pour écarter ce vernis de républicanisme et ce mot fatal d'élève chassé de l'École polytechnique! Cinquante francs de cadre, et cinq francs de lithographie ont fait l'affaire! Voilà ce qu'il faut pour ces gens-ci. Filloteau en sait plus que moi. C'est là la vraie supériorité du génie sur le vulgaire: au lieu d'une foule de petites démarches, une seule action, claire, simple, frappante, et qui réponde à tout.

Et j'ai grand'peur d'arriver bien tard lieutenant-colonel!» ajouta-t-il avec un soupir.

Le soir, en rentrant, la servante de M. Bonnard lui remit deux lettres. L'une était écrite sur du gros papier d'écolier et fort mal cachetée. Il l'ouvrit et lut:

*Nancy. Département de.....
le..... Mars, 183.....*

«Monsieur le sous-lieutenant blanc-bec,

«De braves lanciers, connus dans vingt batailles, ne sont pas faits pour être commandés par un petit muscadin de Paris. Attends-toi à des malheurs; tu trouveras partout Martin-Bâton. Plie bagage au plus vite et décampe. Nous te le conseillons pour ton avantage. Tremble!

«FOUS-MOI-LE-CAMP. CHASSE-BAUDET. DURELAME».

Lucien était rouge comme un coq et tremblait de colère.

«—L'autre est une lettre de femme,» paraît-il.

Elle était écrite sur le plus beau papier et d'un caractère fort soigné.

«Monsieur,

«Plaiguez d'honnêtes gens qui rougissent du moyen auquel ils sont obligés d'avoir recours.

«Le régiment est pavé de dénonciateurs et d'espions. Le noble métier de la guerre réduit à être une école d'espionnage! tant il est vrai qu'un grand parjure amène forcément après lui mille mauvaises actions de détail. Nous vous engageons, monsieur, à vérifier par vos propres observations le fait suivant: Cinq lieutenants ou sous-lieutenants: MM. D..., R..., B. L..., V... et B. I..., fort élégants et appartenant aux classes distinguées de la société, ce qui nous fait craindre leurs séductions pour vous, ne sont-ils pas des espions à la recherche des idées républicaines? Nous les professons au fond du cœur, ces opinions; nous leur donnerons un jour notre sang, et nous osons croire que vous êtes prêt à leur faire, en temps et lieu, le même sacrifice.

«Quand le jour du réveil arrivera, comptez, monsieur, sur des amis qui ne sont vos égaux que par leurs sentiments de tendre pitié pour la malheureuse France.

«Martius-Publius-Julius-Marcus-Vindex, qui tuera Blessin,—pour tous ces Messieurs.»

Cette lettre effaça presque tout à fait la sensation d'ignoble et de laideur, si vivement provoquée par la première.

«—Cette lettre sur mauvais papier, se dit-il, c'est la lettre anonyme de 1780; les soldats étaient des mauvais sujets et des laquais chassés et recrutés sur les quais de Paris; celle-ci est la lettre anonyme de 183...

Publius! Vindex! Pauvres amis. Vous auriez raison si vous étiez cent mille; mais vous êtes deux mille, tout au plus, répandus dans toute la France, et les Filloteau, les Malher, les Déverloy même, vous feront fusiller légalement et seront approuvés par l'immense majorité.

Il vaut mieux s'embarquer tous ensemble pour l'Amérique... M'embarquerai-je avec eux?»

Sur cette question, Lucien se promena longtemps d'un air agité.

«—Non, se dit-il enfin, à quoi bon se flatter? Cela est d'un sot. Je n'ai pas assez de vertu farouche pour penser comme Vindex. Je m'ennuierai en Amérique, au milieu d'hommes parfaitement justes et raisonnables, mais grossiers, et ne songeant qu'à leurs dollars. J'ai horreur du bon sens bête d'un Américain. Je respecte Washington, mais il m'ennuie; tandis que le jeune général Bonaparte, vainqueur au Pont d'Arcole, me transporte bien autrement que les plus belles pages d'Homère et du Tasse.

Je ne suis pas républicain, mais je méprise les bassesses des Malher, des Blessin. One suis-je donc? Peu de chose! Déverloy saurait bien me crier: «Tu es un homme fort heureux que ton père t'ait donné une lettre de crédit sur le receveur général de la Meurthe.»

Il est de fait que sous le rapport économique, je suis au-dessus de mes domestiques.

Je souffre horriblement depuis que je gagne quatre-vingt-dix-neuf francs par mois.

Mais qu'est-ce qu'on estime dans le monde que j'ai entrevu? L'homme qui a réuni quelques millions, ou qui achète un journal et se fait prôner pendant huit ou dix ans de suite. N'est-ce pas là le mérite de M. de Chateaubriand?

Le bonheur suprême quand on a de la fortune comme moi, n'est-il pas de passer pour homme d'esprit auprès des femmes?

M. de Talleyrand n'a-t-il pas commencé sa carrière en sachant tenir tête par un mot heureux à l'orgueil outrecuidant de M^{me} la duchesse de Gramont?

Excepté mes pauvres républicains, je ne vois rien d'estimable dans le monde.

Mon mérite dépendra donc du jugement d'une femme ou de cent femmes du bon ton! Quoi de plus ridicule? Que de mépris n'ai-je pas pour un homme amoureux, pour Edgar, mon cousin, qui fait dépendre son bonheur et, bien plus, son estime pour lui-même, des opinions d'une jeune femme qui a passé la matinée à discuter chez Victorine le mérite d'une robe, ou à se moquer d'un homme comme Monge parce qu'il a l'air commun.

Mais d'un autre côté, faire la cour aux hommes du peuple comme il est de nécessité en Amérique, est au-dessus de mes forces. Il me faut les mœurs élégantes, fruits du gouvernement corrompu de Louis XV; et cependant..., quel est l'homme marquant, dans un tel état de la société? Un duc de Richelieu, un Lauzun, dont les mémoires peignent la vie.»

Ces réflexions plongèrent Lucien dans une agitation extrême. Il s'agissait de sa religion: la vertu et l'honneur, et suivant cette religion, sans vertu point de bonheur!

«—Sous le rapport de la valeur réelle de l'homme, quelle est ma place? Suis-je au milieu de la liste, ou tout à fait le dernier? Qui pourrais-je consulter?»

Peu de jours après les lettres anonymes, comme Lucien passait dans une rue déserte, il rencontra deux sous-officiers à la taille svelte et bien prise. Ils étaient vêtus avec un soin remarquable et le saluèrent d'une façon singulière. Il les regarda de loin et les vit revenir sur leurs pas, avec une sorte d'affectation.

«—Ou je me trompe, se dit-il, ou ces messieurs pourraient bien être *Vindex* et *Julius*; ils se seront placés là par honneur, comme pour signer leur lettre anonyme.

C'est moi qui ai honte aujourd'hui, je voudrais les détromper. J'ai de l'estime pour leurs opinions, leur ambition est honnête, mais je ne puis préférer l'Amérique à la France. L'argent n'est pas tout pour moi, et la démocratie est trop âpre pour ma façon de sentir.»

* * *

Ces réflexions sur la république empoisonnèrent plusieurs semaines de la vie intime de Lucien.

Sa vanité, fruit amer de l'éducation de la meilleure compagnie, était son bourreau.

Jeune, riche, heureux en apparence, il ne se livrait pas au plaisir avec feu; on eût dit un jeune protestant. L'abandon était rare chez lui, il se croyait obligé à beaucoup de prudence.

«—Si tu te jettes à la tête d'une femme, jamais elle n'aura de considération pour toi,» lui avait dit son père.

En un mot, la société lui faisait peur à chaque instant, et, comme chez la plupart de ses contemporains du balcon des Bouffes, une vanité puérile, une crainte extrême et continue de manquer aux mille petites règles établies par notre civilisation, occupaient la place de tous les goûts impétueux qui distinguaient les Français sous Charles IX.

Lucien était né à Paris, et devait à l'influence du climat une vanité excessive. Mais il faut avouer aussi que cette vanité était réveillée à chaque instant, au milieu d'hommes qui en savaient plus que lui sur la chose unique dont il se permettait de parler avec eux.

Ses camarades lui faisaient sentir à chaque instant leur supériorité, avec l'aigreur polie de l'amour-propre qui se venge.

Ces gens-là croyaient deviner que Lucien les prenait pour des sots; aussi fallait-il voir leurs airs quand il se trompait sur la durée que doit avoir, selon les ordonnances, le porte-carabine ou le sous-pied d'un soldat de cavalerie légère.

Il restait immobile et froid au milieu de ces gestes affectés et de tous ces faux sourires.

«—Ces gens ne peuvent avoir prise sur moi, se disait-il, qu'autant que je parlerai ou agirai trop. *M'abstenir* est le mot d'ordre; agir le moins possible, le plan de campagne.»

Lucien riait et faisait usage avec emphase de ces termes de son nouveau métier.

Pendant les huit ou dix heures qu'occupait chaque jour sa vie d'homme public, impossible pour lui de parler d'autre chose que de manœuvres, de comptabilité de régiment, du prix des chevaux, de la grande question de savoir s'il valait mieux que les corps les achetassent directement des éleveurs, ou s'il était plus avantageux que le gouvernement leur donnât la première éducation dans les dépôts de remonte.

Le colonel Filloteau lui avait donné un vieux lieutenant pour lui apprendre la grande guerre. Mais ce brave homme se crut obligé de faire des phrases, et Lucien, pour le remercier, se mit à lire avec lui la rapsodie intitulée *Victoires et Conquêtes des Français*, et les excellents mémoires de Gouvion Saint-Cyr. Il choisissait les récits des combats auxquels le vieux lieutenant avait assisté, et celui-ci, enchanté, les reprenait et les racontait à sa manière.

Ces leçons furent trouvées ridicules par les camarades de Lucien: «Un homme de vingt-trois ans, se mettre à étudier comme un enfant!»

Mais sa réserve et son sérieux glacial éloignèrent de lui toute expression directe de cette opinion générale.

Il s'attendait à cet accueil ennemi; il eut repoussé comme un leurre tout témoignage de bienveillance; mais néanmoins, cette haine contenue mais unanime, qu'il voyait dans tous les yeux, lui serrait le cœur.

Quatre ou cinq jeunes officiers aux manières polies, et dont les noms ne se trouvaient pas sur la liste des espions, fournie par les jeunes républicains, avaient plus de politesse, mais peut-être un éloignement plus profond, ou du moins témoigné d'une façon plus piquante.

Lucien ne retrouvait de sympathie que chez quelques sous-officiers, qui le saluaient avec empressement et comme avec des manières particulières, surtout lorsqu'ils le rencontraient dans une rue écartée.

Outre le vieux lieutenant, le colonel Filloteau lui avait encore procuré un maréchal des logis pour lui apprendre les manœuvres.

«—Vous ne pouvez pas offrir à ce vieux brave moins de quarante francs par mois,» et Lucien, dont le cœur flétri se serait résigné à l'amitié de Filloteau, qui, après tout, avait vu Desaix et Kléber, s'aperçut bientôt que ce brave s'appropriait la moitié de la paye de quarante francs indiquée pour le maréchal des logis.

Son seul plaisir consistait en un jeu d'enfant: il avait fait faire une immense table de sapin, et sur cette table des petits morceaux de bois de noyer, gros comme deux dés à jouer, représentant les cavaliers d'un régiment, et placés l'un à côté de l'autre.

C'étaient là ses soldats, qu'il faisait manœuvrer deux heures par jour: un de ses meilleurs moments!

Il avait refusé longtemps d'aller dîner le dimanche à la campagne avec son hôte, M. Bonnard, le marchand de blé.

Un jour enfin il accepta, et il revint en ville en compagnie de M. Gauthier, le chef des républicains, et le principal rédacteur du journal l'*Aurore*. Ce M. Gauthier était un gros jeune homme, taillé en hercule; il avait de beaux cheveux blonds qu'il portait trop longs, mais c'était là sa seule affectation.

Des gestes simples, une énergie extrême qu'il mettait en tout, une bonne foi évidente, le sauvaient de l'air vulgaire.

C'était un fanatique de bonne foi, mais à travers sa passion pour le gouvernement de la France *par elle-même*, on apercevait une belle âme. Lucien se fit un plaisir, pendant la route, de comparer cet être à M. Féron; Gauthier, le chef du parti contraire, loin de voler, vivait tout juste de son métier d'arpenteur attaché au cadastre. Quant à son journal, l'*Aurore*, il lui coûtait cinq à six mille francs par an, outre les mois de prison.

Au bout de quelques jours, cet homme fit exception à tout ce que Lucien voyait à Nancy.

«—Pourquoi ne vous appelez-vous pas Ludovic? Ce serait plus distingué.

«—Nous ne sommes pas à Paris, ici tout le monde se connaît. C'est comme si, au-dessus de ma porte, sur l'écriteau: Gauthier, arpenteur breveté, je mettais Gauthier, professeur d'analyse sublime.»

Il se trouva qu'en effet il était parfaitement en état de discourir sur les découvertes les plus récentes en analyser et cette découverte fut un trésor pour Lucien, qui aimait cette science avec passion.

Il passait des heures entières à discuter avec Gauthier les idées de Fourier sur la chaleur de la terre.

«—Prenez garde. Je ne suis pas seulement géomètre, lui disait l'arpenteur, je suis de plus républicain, et l'un des rédacteurs de l'*Aurore*. Si le général Thérance ou votre colonel Malher découvrent nos conversations, ils ne me feront rien de neuf, car ils m'ont déjà fait tout le mal qu'ils pouvaient, mais ils vous destitueront, ou vous enverront à Alger.

«—En vérité, ce serait peut-être un bonheur pour moi, ou, pour parler avec l'exactitude mathématique que nous aimons, rien ne peut aggraver mon malheur; je crois, sans vanité, être parvenu au comble de l'ennui.»

La malveillance du colonel Malher pour Lucien n'était plus un secret dans le régiment; peut-être ce brave homme désirait-il qu'un duel le débarrassât de ce jeune républicain, trop protégé pour le *vexer en grand*.

Un matin le colonel le fit appeler, et Lucien ne fut introduit devant ce dignitaire qu'après avoir attendu trois grands quarts d'heure dans une antichambre malpropre, au milieu de la poussière des bottes que ciraient trois lanciers.

«—Ceci est fait exprès, se dit-il, et je ne puis déjouer cette mauvaise volonté qu'en ne m'apercevant de rien.

«—On m'a fait rapport, monsieur, dit le colonel en serrant les lèvres et d'un ton de pédanterie marqué, on m'a fait rapport que vous mangiez avec luxe chez vous. C'est ce que je ne puis souffrir. Riche ou non riche, vous devez manger à la pension de cinquante-deux francs avec MM. les lieutenants vos camarades. Adieu, monsieur, n'ayant autre chose à vous dire.»

Le cœur de Lucien bondissait de rage; il n'était pas habitué à ce ton.

«—Me voilà donc obligé de dîner avec des lieutenants qui me font la mine! Ma foi, je pourrai dire comme Beaumarchais: «Ma vie est un combat.» Eh bien, je supporterai cela en riant. Déverloy n'aura pas la satisfaction de pouvoir répéter que je me suis donné la peine de naître; je lui répondrai que je me donne aussi la peine de vivre.»

Le surlendemain du jour où le colonel Malher lui avait donné l'ordre relatif au dîner, il vit arriver chez lui l'adjudant sous-officier du régiment, qui passait pour le confident et l'âme damnée du colonel.

La seule distraction de notre héros était de faire de grandes promenades sur le cheval vendu par le préfet. Lara avait un trot magnifique et faisait trois

lieues à l'heure.

«—Monsieur, j'ai l'honneur de vous faire savoir, dit l'adjudant, que la promenade de MM. les sous-lieutenants et lieutenants a été fixée à un rayon de deux lieues.»

Il prit un ton rogue et offrit de laisser par écrit la note des accidents de terrain qui, sur les différentes routes marquaient le rayon de deux lieues. La plaine stérile, exécration et sèche où le génie de Vauban a placé Nancy ne se change en collines un peu passables qu'à trois lieues de distance.

Lucien eût tout donné au monde en ce moment pour pouvoir jeter l'adjudant par la fenêtre.

«—Monsieur, lui dit-il d'un air doux, les lieutenants et sous-lieutenants, quand ils montent à cheval dans le rayon voulu par la loi, peuvent-ils aller au trot ou seulement au pas?

«—Monsieur, je rendrai compte de votre question au colonel.»

Un quart d'heure après, une ordonnance au galop lui apporta une lettre:

«Le sous-lieutenant Leuwen gardera les arrêts vingt-quatre heures pour avoir déversé le ridicule sur un ordre du colonel Malher.»

Pendant que Lucien conjugait tous les temps du verbe *je m'ennuie*, les officiers supérieurs du régiment eurent la naïveté d'essayer une visite à M^{mes} d'Hocquincourt, de Puy-Laurens, de Marcilly, de Commercy, chez lesquelles allaient les officiers du 20^e de hussards.

M^{mes} de Marcilly et de Commercy, qui étaient fort âgées, affectèrent, en voyant les officiers supérieurs du 27^e de lanciers, une terreur, comme si, revenues en 93, elles eussent reçu la visite du savetier du coin, revêtu de l'écharpe d'officier municipal.

Les gens de M^{mes} d'Hocquincourt et de Puy-Laurens avaient ordre apparemment de se moquer de ces messieurs; leur passage dans l'antichambre fut le signal d'éclats de rire scandaleux et excessifs. Elles choisirent leurs propos de façon à pousser l'impertinence jusqu'au point précis où elle devient grossièreté et peut déposer contre le savoir-vivre de la personne qui l'emploie.

«—Eh bien, le colonel avalait tout ça comme de l'eau, disait Filloteau qui racontait l'aventure à Lucien.

N'a-t-il pas voulu nous persuader, en sortant de chez cette M^{me} d'Hocquincourt, qui n'a pas cessé de rire en nous regardant, qu'au fond nous avions été reçus avec bonté et gaîté, sans façons, comme des amis.

Morbleu! Dans le bon temps, quand nous traversions la France, de Mayence à Bayonne, pour entrer en Espagne, comme nous eussions fait voler les vitres d'une pisseuse comme celle-là!

Une damnée vieille, la comtesse de Marcilly, je crois, nous a offert à boire du vin, comme on le ferait à des charretiers.»

Lucien apprit bien d'autres détails quand il put sortir.

M. Bonnard l'avait présenté dans cinq ou six maisons de la bonne bourgeoisie. Il y trouva la même affectation que chez M^{lle} Berchu et les mêmes prétentions à la bonhomie.

Il s'aperçut, à son grand chagrin, que les maris bourgeois font réciproquement la police sur leurs femmes, et sans doute, sans en être convenus, uniquement par envie et méchanceté.

Deux ou trois de leurs dames, pour employer leur langage, avaient de fort beaux yeux, et ces yeux avaient daigné parler à Lucien.

Mais comment arriver à leur parler en tête-à-tête?

Le récit et la colère du bon Filloteau, la déconvenue des officiers supérieurs, avaient réveillé chez lui l'esprit de contradiction.

«—Il y a ici une société qui ne veut pas recevoir les gens portant mon habit; essayons d'y pénétrer. Peut-être au fond sont-ils aussi ennuyeux que les bourgeois, mais enfin il faut voir. Il me restera du moins le plaisir d'avoir triomphé d'une difficulté. Il faudra que je demande des lettres d'introduction à mon père.»

Mais écrire à ce père sur un ton sérieux n'était pas chose facile; hors de son comptoir, M. Leuwen avait l'habitude de ne pas lire jusqu'au bout les lettres qui n'étaient pas amusantes.

«—Plus la chose lui est facile, se disait Lucien, plus facilement l'idée lui viendra de me faire quelque niche. Il fait les affaires de bourse de M.

Bonpain, le notaire du noble faubourg, qui dirige toutes les quêtes faites en province par les fidèles du parti atteints par la vision de Sainte-Pélagie. Ce M. Bonpain peut, sans difficulté, m'assurer une réception brillante dans toutes les maisons de Nancy.»

Il écrivit donc à son père.

Au lieu du paquet énorme qu'il attendait avec impatience, il ne reçut de la sollicitude paternelle qu'une toute petite lettre écrite sur le papier le plus exigü possible.

«Très aimable sous-lieutenant,

«Vous êtes jeune, vous passez pour riche, vous vous croyez beau sans doute, vous avez du moins un beau cheval, puisqu'il coûte deux cent quarante louis, et, dans les pays où vous êtes, le cheval fait plus de la moitié de l'homme. Il faut que vous soyez encore plus piètre qu'un saint-simonien ordinaire, pour ne pas avoir su vous ouvrir les maisons des noblaillons de Nancy.

«Je parie que Melin, votre domestique, est plus avancé que vous, et n'a que l'embarras du choix pour ses soirées.

«Mon cher Lucien, *studiate la mathematica*, et devenez profond. Votre mère se porte bien, ainsi que votre dévoué serviteur.

«FRANÇOIS LEUWEN.»

Lucien se serait donné au diable après une pareille lecture. Pour l'achever, le soir, en rentrant de cette promenade qui ne pouvait se prolonger au delà de deux lieues, il vit son domestique Mélin, assis dans la rue devant une boutique, au milieu d'un cercle de femmes où l'on riait beaucoup.

«—Mon père est un sage, et moi je ne suis qu'un sot,» se dit-il.

Il remarqua presque au moment même, un cabinet littéraire situé dans la rue de la Pompe; il renvoya son cheval et entra dans la boutique pour changer de pensées et essayer de se dépiquer un peu.

Le lendemain, dès sept heures du matin, le colonel le fit appeler.

«—Monsieur, lui dit-il d'un air hautain, mais contraint au fond, il peut y avoir des républicains, c'est un malheur pour la France; mais j'aimerais autant qu'ils ne fussent pas dans le régiment que le roi m'a confié.»

Et comme Lucien le regardait d'un air étonné:

«—Il est inutile de nier, monsieur, vous passez votre vie au cabinet littéraire de Schmidt, rue de la Pompe, vis-à-vis de l'hôtel de Pontlevé. Ce lieu est signalé comme l'ancre de l'anarchie où vont les plus effrontés jacobins de Nancy. Vous n'avez pas eu honte de vous lier avec les va-nu-pieds qui s'y donnent rendez-vous!

Sans cesse on vous voit passer devant cette boutique et vous échangez des signes avec ces gens-là. Je vais jusqu'à croire que c'est vous qui êtes l'anonyme de Nancy, signalé par le ministre à M. le général baron Thérance comme ayant envoyé quatre-vingts francs pour la souscription à l'amende de la *Tribune*...

Ne dites rien, monsieur, s'écria le colonel en colère, comme Lucien semblait vouloir prendre la parole. Si vous aviez le malheur d'avouer une telle sottise, je serais obligé de vous envoyer au quartier général, à Metz, et je ne veux pas perdre un jeune homme qui déjà une fois a manqué son état.»

Lucien était furieux. Pendant que le colonel parlait, il eut deux ou trois fois la tentation de prendre une plume sur une large table de sapin, tachée d'encre, qui le séparait de ce despote de mauvais goût, et d'écrire sa démission.

La perspective des plaisanteries de son père l'arrêta. Quelques minutes plus tard, il trouva plus digne d'un homme de forcer le colonel à reconnaître qu'on l'avait trompé ou qu'il voulait tromper.

«—Colonel, dit-il d'une voix tremblante de colère, mais du reste se contenant assez bien, j'ai été renvoyé de l'École polytechnique, il est vrai; on m'a appelé républicain, je n'étais qu'étourdi. Excepté la chimie et les mathématiques, je ne sais rien; je n'ai point étudié la politique. Si j'entrevois les plus graves objections à toutes les formes de gouvernement, je ne puis avoir d'avis sur celui qui convient à la France.

«—Comment, monsieur, vous osez avouer que vous ne comprenez pas que le seul gouvernement du roi
.»

Nous supprimons trois pages du discours que le brave colonel répétait tout d'entrain d'après le journal de Paris, reçu la veille.

«—Je l'ai pris de trop haut avec ce troupier,» se dit Lucien pendant ce long sermon, et il chercha une phrase qui dit beaucoup en peu de mots.

«—Je suis entré hier pour la première fois dans ce cabinet littéraire. Je donnerai cinquante louis à qui prouvera le contraire.

«—Il ne s'agit pas ici d'argent, répliqua le colonel avec amertume; on sait que vous en avez beaucoup et il paraît que vous le savez mieux que personne. Hier, monsieur, vous avez lu le *National*, et vous n'avez ouvert ni le *Journal de Paris*, ni les *Débats* qui tenaient le milieu de la table.

«—Il y avait là un observateur exact,» pensa Lucien, et il se mit à raconter tout ce qu'il avait l'ait dans ce cabinet.

À force de petits détails terre à terre, il parvint pourtant à convaincre le colonel Malher: 1°, que réellement il avait lu le journal la veille pour la première fois depuis son arrivée au régiment; 2°, qu'il n'avait passé que quarante minutes au cabinet littéraire Schmidt; 3°, qu'il y avait été retenu tout ce temps uniquement par un grand feuilleton de six colonnes sur *Don Juan* de Mozart.

Ce qu'il offrit de prouver en répétant les principales idées (y en avait-il?) du feuilleton.

Après une séance de deux heures et le contre-examen le plus vétilleux de la part du colonel, Lucien sortit, pale de colère. La mauvaise foi de Malher était évidente, mais il avait eu le plaisir de le réduire au silence sur tous les points de l'accusation.

«—J'aimerais mieux vivre avec les laquais de mon père! se dit-il dans la journée; mais toute ma vie je passerais pour un sot aux yeux de nos amis si, à vingt-trois ans et avec un cheval de deux cent quarante louis, je faisais fiasco dans un régiment juste milieu.

Pour qu'au moins, en cas de démission, on ait quelque action de moi à citer à Paris, il faut que je me batte. Cela est d'usage en entrant dans un régiment. Du moins, on le croit dans les salons, et, ma foi! si je perds la vie, je ne perdrai pas grand'chose.»

Deux heures plus tard, après le pansement du soir, dans la cour de la caserne, il dit à quelques officiers qui sortaient en même temps que lui:

«—Des espions m'ont accusé, auprès du colonel, du plus plat de tous les péchés: on veut que je sois républicain et pilier du cabinet littéraire. Je voudrais connaître l'accusateur pour d'abord me justifier à ses yeux, et ensuite lui faire deux ou trois petites caresses avec ma cravache.»

Il y eut un moment de silence complet, et ensuite on parla d'autre chose.

Le soir, le domestique de Lucien lui remit une jolie lettre, fort bien pliée; il n'y vit qu'un seul mot: *Renégat*.

En ce moment, il était l'homme le plus malheureux de tous les régiments de lanciers de l'armée.

«—Voilà comme ils font toutes leurs affaires. Qui avait dit à ces pauvres républicains que je pensais comme eux? Sais-je moi-même ce que je pense?»

Le lendemain, comme il parlait encore de républicanisme à deux ou trois officiers:

«—Mon cher, lui dit l'un d'eux, vous nous ennuyez toujours de la même chanson. Que diable cela nous fait-il, à nous, que vous ayez été à l'École polytechnique, qu'on vous ait calomnié, qu'on vous ait chassé, etc...

«—Je suis déterminé à ne pas me laisser accuser de républicanisme. Je désire marquer ma déclaration par un coup d'épée, et je vous serais fort obligé, monsieur, si vous vouliez bien en donner un à un ennuyeux.»

Ce mot sembla rendre la vie à tous ces pauvres jeunes gens. Lucien vit bientôt vingt officiers autour de lui.

Ce duel fut une bonne fortune pour tout le régiment; il eut lieu le soir même dans un coin de rempart bien triste et bien sale.

On se battit à l'épée, et les deux adversaires furent blessés, mais sans que l'État fût menacé de perdre aucun des deux.

Lucien avait un grand coup d'épée dans le haut du bras droit.

* * *

Le chirurgien-major du régiment, le chevalier Billars, comme il se faisait appeler, sorte de charlatan assez bon homme, natif des Hautes-Alpes, passait chez Lucien des journées entières.

«La bibliothèque du sous-lieutenant, comme disait le chevalier, se trouvant fournie des meilleures éditions, telles que cognac de 1810, kirschwasser de dix ans, vin du Rhin de trente ans, etc.»

Lucien apprit par ce chirurgien qu'il y avait à Nancy un médecin célèbre par son talent, et fort bien venu de tout le monde, à cause de son éloquence et de son ostracisme.

De tout ce que disait le chevalier Billars, Lucien comprit que ce docteur pourrait bien être le *factotum* de la ville, et, dans tous les cas, un intrigant amusant à voir.

«—Il faut absolument, mon cher docteur, que vous m'amenez demain ce M. Dupoirier. Dites-lui que je suis en danger.

«—Mais vous n'êtes pas en danger.

«—Mais n'est-il pas amusant de commencer par un mensonge les relations avec un fameux intrigant? Une fois qu'il sera ici, ne me contredites en rien; laissez-moi dire, nous en entendrons de belles sur Henri V et peut-être nous amuserons-nous un peu.

«—Votre blessure est tout à fait chirurgicale et je ne vois pas ce qu'un docteur en médecine...»

Dès le lendemain, le docteur Dupoirier parut, conduit par le chevalier Billars.

Il ne fut pas deux minutes avec Lucien qu'il se mit à lui frapper familièrement sur le ventre en lui parlant, chose d'autant plus singulière que celui-ci était couché.

Ce docteur Dupoirier était un homme de cinquante ans, énergique, maigre, assez bien fait; une contenance vulgaire, un grand nez, et une bouche qui n'en finissait plus.

Cette physionomie était animée par des petits yeux gris presque cachés par des sourcils épais et grisonnants. Ces petits yeux brillaient d'une vivacité d'hyène ou de bête féroce.

Notre héros s'était figuré assez légèrement qu'il s'amuserait sans peine aux dépens d'une sorte de bel esprit de province, hâbleur de son métier. Il trouva que la logique de la province vaut mieux que ses petits travers.

Loin de mystifier Dupoirier, il eut toutes les peines du monde à ne pas tomber lui-même dans quelque ridicule.

«—Quoi? lui disait le docteur, vous, homme bien né, avec des mœurs élégantes, de la fortune, une jolie position dans le monde, une éducation délicate, vous vous jetez dans l'ignoble juste milieu; non pas dans la guerre véritable dont même les misères ont tant de noblesse et de charme pour les cœurs généreux, mais dans la guerre de maréchaussée, dans la guerre dont l'expédition de la rue Transnonain est la bataille de Marengo!

«—Mon cher chevalier, dit Lucien au docteur Billars, qui se scandalisait et se croyait obligé à une défense du juste milieu, mon cher chevalier, je vais raconter à M. Dupoirier quelques petits écarts de jeunesse que je vous confierai plus tard, mais que je préfère ne confier qu'à une personne à la fois.»

Malgré une déclaration aussi vive, il eut toutes les peines du monde à se défaire de M. Billars qui se sentait l'envie de parler politique.

Dupoirier continua comme s'il avait connu notre héros depuis des mois.

«—Vous allez végéter dans l'ennui et la petitesse d'une garnison. Un tel rôle n'est pas fait pour un homme comme vous. Quittez-le au plus vite.

«Le jour où on tirera le canon, le canon national, celui qui fera palpiter tous les cœurs français—le mien, monsieur, tout comme le vôtre—vous distribuerez quelques centaines de louis dans les bureaux, et vous serez sous-lieutenant, puisque déjà vous l'avez été une fois.

«Qu'importe à quelqu'un de votre trempe de faire la guerre comme sous-lieutenant ou comme capitaine? Laissez la petite vanité de l'épaulette aux demi-sots; la votre est de payer noblement sa dette à la patrie.

«L'essentiel, dans ce siècle douteux, est de l'aire preuve du seul genre de mérite qui ne soit pas susceptible d'hypocrisie.»

Ces choses d'une nature si personnelle et qui pouvaient paraître offensantes, perdent tout à être écrites. Il fallait les entendre raconter par un fanatique plein de fougue comme le docteur. Il savait donner aux choses les plus personnelles, aux conseils intimes les moins demandés, un tour si vif, si amusant, tellement éloigné de l'apparence de vouloir prendre un ton de supériorité, et les manières qui accompagnaient ces étranges paroles étaient

si burlesques, les gestes d'une vulgarité si plaisante, que Lucien manqua tout à fait du courage nécessaire pour remettre le docteur à sa place, et c'est sur quoi le docteur comptait. Délivré tout à coup et d'une façon si imprévue, par un vieux médecin de province, de l'ennui qui l'accablait depuis six semaines:

«Je serais ridicule, se disait-il en pleurant presque à force de rire intérieur et contenu, si je faisais entendre à ce bouffon prêchant la croisade, que ses façons ne sont pas précisément celles qui conviennent à une première visite. Et, d'ailleurs, que gagnerais-je à l'effaroucher et à m'en priver?»

Tout ce qu'il put faire, ce fut de frustrer l'attente de ce fougueux partisan des prêtres et de Henri V, qui voulait le confesser, et qui ne parvint tout au plus qu'à lui adresser, sans en être interrompu, une foule de phrases inconvenantes.

Mais, comme un véritable apôtre, Dupoirier semblait accoutumé à cette absence de réponses, et n'en eut l'air nullement défermé.

Lucien ne put tromper ce savant médecin que sur l'état de sa santé. Il ne voulut pas que le docteur pût deviner qu'il avait été appelé en sa qualité d'homme singulier, et il se prétendit fort tourmenté par la *goutte volante*, maladie qu'avait son père et dont il savait par cœur tous les symptômes.

Le docteur l'interrogea avec attention et ensuite lui donna des avis sérieux. Il restait debout, mais ne s'en allait point, et redoublait de flatteries brusques, incisives, dans le but de faire parler Lucien.

Notre héros se sentit tout à coup le courage de parler sans rire.

«—Je ne prétends pas le nier, monsieur, je ne me regarde pas comme *né sous un chou*; j'entre dans la vie avec certains avantages. Je trouve en France deux ou trois maisons de commerce qui se disputent le monopole des avantages sociaux. Dois-je m'enrôler dans la maison *Henri V et Cie*, ou dans la maison *Carel et Cie*? En attendant que je puisse faire un choix, j'ai accepté un petit intérêt dans la maison *Philippe*, la seule qui soit à même de faire des offres réelles, car moi, je vous l'avoue, je ne crois qu'au positif. J'ai l'avantage d'apprendre mon métier, quelque respectables et considérables que soient le parti de la république et celui de Henri V; ni l'un ni l'autre ne peuvent me donner le moyen d'apprendre à faire agir un escadron dans la plaine. Quand je saurai mon métier, dans le but d'arriver à une belle

position, je m'attacherai définitivement à celle de ces trois maisons de commerce qui me fera les meilleures conditions.»

À cette sortie imprévue et dite d'une voix humble, le docteur eut l'air intimidé.

«—Mais vous respectez, monsieur, tout ce qui est respectable, dit-il avec onction et en changeant le ton satanique qu'il avait eu jusque-là.

«—Je respecte toutou rien, mon cher docteur, répliqua Lucien,—et comme le docteur semblait étonné:

«Je respecte tout ce que respectent mes amis; mais quels seront mes amis?»

Le docteur tomba tout à coup dans le genre plat; il fut réduit à parler devoir, dévouement, idées antérieures à toute expérience dans la conscience, de l'honneur, etc.

«—Tout cela est vrai ou tout cela est faux, peu m'importe, continua Lucien de l'air le plus indifférent; je n'ai pas étudié la théologie, nous ne sommes encore que dans la région des intérêts positifs. Si jamais nous avons du loisir, nous pourrons nous enfoncer ensemble dans les profondeurs de la philosophie allemande. Elle explique fort bien, par un appel à la foi, ce dont elle ne peut rendre compte par le raisonnement. Et comme j'avais l'honneur de vous le dire, monsieur, je n'ai pas encore décidé si, par la suite, je prendrai de l'emploi dans la maison de commerce qui place la foi connue chose nécessaire dans sa mise de fonds.

«—Adieu, monsieur, je vois que vous serez des nôtres, reprit le docteur de l'air le plus satisfait; nous sommes tout à fait d'accord,» ajouta-t-il en tapant sur le ventre de Lucien.

«—Je vais chasser pour quelque temps, j'espère, les attaques de votre goutte volante.»

Le docteur écrivit une ordonnance et disparut.

«—Il est aussi niais, se dit-il, que tous ces petits Parisiens qui passent ici, chaque année, pour aller voir le camp de Lunéville. Il récite avec intelligence une leçon qu'il aura apprise à Paris de quelques-uns de ces athées de l'Institut.

«Tout ce machiavélisme si joli n'est que du bavardage, et l'ironie qui est dans ses discours n'est pas encore dans son âme; mais nous en viendrons à bout.»

* * *

Le lendemain, de fort bonne heure, le docteur Dupoirier frappait à la porte de Lucien.

Il entrait dans ses projets d'éviter la présence du Dr Billars, car il comptait employer des arguments qu'il était bien aise de ne communiquer qu'à une personne à la fois, et il fallait être maître de les nier au besoin. Il voulut étaler devant ce jeune homme de vingt-trois ans, privé de société, les noms des maisons de bonne compagnie et des jolies femmes de Nancy.

«—Ah! infâme coquin, se dit Lucien, je le devine. Ce qui m'intéresse surtout, mon cher docteur, fit-il d'un air froid, c'est ce projet de réforme du Code civil. Le partage peut avoir des conséquences pour mon intérêt, car je ne suis pas sans avoir quelques arpents au soleil...

«—Vous voudriez donc qu'à la mort du père de famille, il n'y eût pas de partage égal entre les frères?

«—Certainement, monsieur, ou alors nous tombons dans les horreurs de la démocratie; nos familles nobles, l'espoir de la France, s'ennuient, elles vivent à la campagne et font beaucoup d'enfants.

Que ferons-nous dans vingt ans, quand il faudra pourvoir tous ces enfants?

Que ferons-nous des fils cadets et comment les placer sous-lieutenants à l'armée, après le vol qu'on a laissé prendre à ces maudits sous-officiers? Mais c'est une question à traiter plus tard, une question secondaire. Je placerai dans l'Église au moins un des fils de tout bon gentilhomme, comme l'Angleterre nous en donne l'exemple.

Je dis que même parmi la canaille, le partage ne doit pas être égal. Si vous n'arrêtez le mal, bientôt tous vos paysans sauront lire. Il faut donc commencer par établir, sous prétexte de convenance de la bonne culture, que jamais la terre ne sera divisée en morceaux de moins d'un arpent... Prenons pour exemple ce que nous connaissons, car c'est là toujours la marche la plus sûre. Voyons de près les intérêts des familles nobles de Nancy....»

Bientôt le docteur en fut à répéter que M^{me} d'Hocquincourt était la femme la plus séduisante de la ville, qu'elle avait plus d'esprit que M^{me} de Puy-Laurens, enfin, que M^{me} de Chasteller était un fort bon parti.

«—Mon cher docteur, répondit Lucien, si j'étais d'humeur à me marier, mon père a mieux que cela pour moi. Il est tel parti, à Paris, qui est aussi riche que toutes ces dames prises ensemble.

«—Mais vous oubliez une petite circonstance, dit le docteur avec emphase, la naissance...

«—Certainement, cela a son poids. Une jeune personne qui porte le nom de Montmorency, de La Trémoille, dans ma position, cela peut bien équivaloir à cent mille francs, même deux cent mille. Mais, mon cher docteur, votre noblesse de province est inconnue à trente lieues.

«—Comment, monsieur, reprit Dupoirier indigné, M^{me} de Commercy, cousine de l'empereur d'Autriche, qui descend des maisons de Lorraine...?

«—Absolument, cher docteur, Paris ne connaît la noblesse de province que par les discours ridicules des trois cents députés de M. de Villèle.

Si je tenais absolument au mariage, mon père me déterrerait quelque banquière (?) hollandaise, enchantée de régner dans le salon de ma mère, et fort empressée d'acheter cet avantage avec un million.»

Au son de ce mot de million, un changement parut sur la physionomie du docteur.

Il crut Lucien absolument sans cœur et commença à estimer notre héros.

«—Si ce garçon-là avait passé quatre ans au régiment et fait deux voyages à Prague, il vaudrait mieux que nos d'Antin et nos Roller. Du moins, quand nous sommes entre nous, il ne fait pas de pathos.»

Après trois semaines de retraite forcée, rendue moins ennuyeuse par la présence presque continue du docteur, Lucien fit sa première sortie, et ce fut pour aller chez la directrice de la poste, la bonne M^{lle} Prichard, dévote célèbre. Là, il s'assit sous prétexte de fatigue, il entra en conversation d'un air sage et discret, et enfin s'abonna à la *Quotidienne*, à la *Mode*, et au *Journal de Paris*, alors le plus éhonté des ministériels.

La maîtresse de poste regardait avec vénération ce jeune homme en uniforme et fort élégant, qui prenait un si grand nombre d'abonnements et à de tels journaux.

Lucien avait compris que, dans un régiment juste milieu, tous les rôles valaient mieux que celui de républicain, c'est-à-dire d'homme qui se bat pour un gouvernement qui n'a point d'argent à donner. Plusieurs honorables députés ne comprennent pas *à la lettre* un tel degré d'absurdité, et trouvent cela *immoral*^[1].

«—Il est évident que si je reste homme raisonnable, je ne trouverai pas ici un pauvre petit salon où passer la soirée avec deux femmes. Ces gens-ci m'ont l'air à la fois trop fiers et trop bêtes pour comprendre la raison.

Républicain, je viens de me battre pour prouver que je ne le suis pas; il ne me reste d'autre mascarade dans cette triste garnison que celle d'ami des privilèges et de la religion qui les soutient.

On m'objectera la simplicité de mon nom bourgeois; je répondrai en montrant que j'ai de l'argent; le colonel Malher me pourchasse, parbleu! je vais essayer de le battre à coups de bonne compagnie. Ce docteur Dupoirier me sera fort utile; il m'a tout l'air de ces gens qui s'attachent aux privilégiés avec l'office de penser pour eux. Ce fut jadis le rôle de Cicéron auprès des praticiens de Rome, amollis et amoindris par un siècle d'aristocratie heureuse et tranquille.»

Le soir du jour où Lucien s'était permis une première sortie, le docteur était chez lui; il prêchait sur les ouvriers dont la misère devait renverser Louis-Philippe. Comme cinq heures sonnaient, il s'arrêta tout à coup au milieu d'une phrase commencée et se leva.

«—Qu'avez-vous donc, docteur? dit Lucien.

«—C'est le moment du salut!» Et le docteur lui expliqua cette cérémonie religieuse avec une voix pieuse, contrite, à peine articulée, qui faisait un étrange contraste avec la voix criarde, hardie, perçante, qui lui était si naturelle.

«—Que dirait-on de moi, cher docteur, si je vous accompagnais?

«—Bien ne vous ferait plus d'honneur, répondit celui-ci sans se fâcher le moins du monde du rire de Lucien, sans même s'en apercevoir; mais je dois

en conscience m'opposer à cette seconde sortie comme je l'ai fait à la première. L'air frais du soir peut ramener l'inflammation, et si nous arrivons à offenser l'artère, bonsoir à la compagnie.

«—N'avez-vous pas d'autres objections?

«—Vous vous exposerez à des plaisanteries voltairiennes et ironiques de la part de vos camarades.

«—Bah! ils sont trop courtisans pour cela. Le colonel nous a dit à l'ordre, le premier samedi après notre arrivée, et d'un air significatif, qu'il allait à la messe.

«—Et toutefois neuf de vos camarades ont manqué à ce devoir dimanche dernier. Mais, au fait, que vous importent les plaisanteries? On sait dans Nancy comment vous les réprimez. Et d'ailleurs, votre sage conduite a déjà porté ses fruits.

Pas plus tard qu'hier, comme on racontait chez M. le marquis de Pointcarré que vous étiez un pilier du cabinet littéraire de ce polisson de Schmidt, M^{me} de Chasteller a répondu que sa femme de chambre, qui passe sa vie aux fenêtres sur la rue de la Pompe, lui avait dit que c'était bien à tort que le colonel Malher vous avait fait une scène sur cet article. Jamais elle ne vous avait vu entrer dans cette boutique, et qu'à vous voir passer sur votre beau cheval, avec votre air élégant et soigné, vous n'aviez pas l'air du tout... excusez les propos plus justes qu'élégants d'une femme de chambre,—et le docteur hésitait.

«—Allons, allons, cher docteur, je ne m'offense que de ce qui peut me nuire.

«—... Vous n'aviez pas l'air du tout d'un manant de républicain.

«—Je vous avouerai, monsieur, reprit Lucien avec un grand sérieux, que je ne puis me faire à l'idée d'aller lire dans une boutique.—Ce dernier mot fut lancé avec bonheur.—D'ici à peu de jours je pourrai vous offrir le petit nombre de journaux dont un honnête homme peut avouer la lecture.

«—Je le sais, je le sais... dit le docteur avec un petit air de satisfaction provinciale; M^{lle} la directrice de la poste, qui pense bien, nous a dit ce matin que nous posséderions bientôt une *cinquième Quotidienne* dans Nancy.

«—Ceci est trop fort, pensa Lucien. Cette figure hétéroclite se moquerait-elle de moi?»

Ce mot de *cinquième Quotidienne* avait été dit avec un accent contrit bien fait pour inquiéter la vanité de notre héros.

«—Nous allons bientôt voir»; il passa un habit et suivit le docteur au salut.

Cette cérémonie pieuse avait lieu aux *Pénitents*, jolie petite église très proprement blanchie à la chaux et sans autre ornement que des confessionnaux en bois de noyer bien luisant. Lucien s'aperçut bien vite qu'il n'y avait là que la très bonne compagnie du pays. (Toute la bourgeoisie de l'Est de la France est croyante.)

Il vit le bedeau offrir un sou à une femme du peuple, point mal mise, qui, voyant une église ouverte, fit mine d'y entrer.

«—Passez, la mère, ceci est une chapelle particulière.»

L'offre était évidemment une insulte; la petite bourgeoise rougit jusqu'au blanc des yeux et laissa tomber le sou. Le bedeau regarda s'il n'était pas vu et remit le sou dans sa poche.

«—Toutes ces femmes qui m'entourent et le peu d'hommes qui les accompagnent, ont une physionomie parfaitement convenable. Le docteur ne se moque pas plus de moi que tout le monde; c'est tout ce que je puis prétendre.»

Une fois sa vanité rassurée, Lucien s'amusa infiniment.

«—C'est comme à Paris, se dit-il. La noblesse se figure que la religion rend les hommes plus faciles à gouverner, et mon père dit que c'est la haine pour les prêtres qui a fait tomber Charles X. Ce n'est pas tout d'être venu ici. Il faut y être comme tout le monde,» et il eut recours au docteur.

Aussitôt celui-ci quitta sa place et alla demander un livre à M^{me} la comtesse de Commercy, qui en avait plusieurs, portés dans un sac de velours par sa demoiselle de compagnie. Le docteur revint avec un petit in-quarto superbe, et expliqua à Lucien les armes qui chamarraient cette reliure magnifique.

Un coin de l'écusson était occupé par l'aigle de la maison de Habsbourg. M^{me} la comtesse de Commercy appartenait, en effet, à la maison de

Lorraine, mais à une branche aînée, injustement dépossédée, et, par une conséquence peu claire, se croyait plus noble que l'empereur d'Autriche.

En écoutant ces belles choses, Lucien, persuadé qu'on le regardait, et craignant par-dessus tout de rire, étudiait attentivement les alérions de Lorraine, frappés sur la couverture avec des fers à froid. Vers la fin du salut, Lucien, dont la chaise touchait presque celle du docteur, s'aperçut que, sans être indiscret, il pouvait faire voir qu'il entendait la conversation qu'avaient avec lui cinq ou six dames d'un âge mûr.

Ces dames s'adressaient au *bon docteur*, comme elles l'appelaient, mais il était plus qu'évident que le but de ces dialogues était en l'honneur du brillant uniforme dont la présence dans la chapelle des *Pénitents* faisait événement ce soir-là.

«—C'est ce jeune officier millionnaire qui s'est battu il y a quinze jours, disait une dame placée à côté du docteur.

«—Mais on le disait blessé à mort, répliqua sa voisine.

«—Le bon docteur l'a sauvé, ajouta une troisième, des portes du tombeau.

«—Mais ne le disait-on pas républicain?

«—Vous voyez bien que non: il est des nôtres.

«—Vous aurez beau dire, ma chère, on m'a juré qu'il est proche parent de Robespierre, qui était d'Amiens. Leuwen est un nom du Nord.»

Lucien se voyait le sujet des conversations; il y avait plusieurs mois que rien de semblable ne lui était arrivé.

«—J'occupe trop ces provinciaux, se dit-il, pour que tôt on tard, le docteur ne me présente pas à ces dames qui me font l'honneur de me croire de la famille de feu M. de Robespierre. Je passerai mes soirées à entendre les mêmes choses que je viens d'entendre ici, et on aura de la considération pour moi.»

À ce moment, il était question d'une souscription en faveur du célèbre M. Cochin^[2], avocat du plus grand mérite, le Cicéron de la légitimité, qui, deux ou trois fois par an, à la Chambre des députés, montrait un talent de premier ordre et sauvait le parti du ridicule.

Comme tous les hommes occupés d'une grande pensée et qui ont l'âme éloquente, M. Cochin pouvait être obligé de vendre ses terres.

«—Je donnerais bien la pièce d'or, mais ce M. Cochin, après tout, n'est pas né, dit la marquise de Marcilly. Je ne porte avec moi que de l'or, et je prie le bon docteur d'envoyer sa servante chez moi, demain, après la messe de sept heures et demie, je remettrai quelque argent.

«—Votre nom, madame la marquise, répondit le docteur, commencera justement la page 14 de mon grand registre à dos élastique, que j'ai reçu ou plutôt que nous avons reçu de nos amis de Paris.

«—Et moi, dit Lucien tout haut, j'oserai prier M. Dupoirier de m'inscrire pour quarante francs. Mais j'aurai l'ambition de voir mon nom figurer immédiatement après celui de madame; cela me portera bonheur.

«—Bien, fort bien, jeune homme, s'écria Dupoirier d'un air paternel et sacerdotal.

«—Si mes camarades savent ceci, se dit Lucien, les épithètes de cafard vont pleuvoir, et gare au second duel. Mais comment le sauraient-ils? Ils ne voient pas ce monde-ci. Tout au plus le colonel, par ses espions, et ma foi, tant mieux! Cafard pour le gouvernement, vaut mieux que républicain.»

Vers la fin du service, le cœur de Lucien eut un grand sacrifice à faire; malgré un pantalon blanc, de la plus exquise fraîcheur, il fallut se mettre à deux genoux sur la pierre sale de la chapelle des *Pénitents*.

[1]*Historique!* (Note de Beyle.)

[2]Berryer.

* * *

En sortant, il vit son pantalon terni sans ressources; mais ce petit malheur était peut-être un mérite, et il affecta de marcher lentement, et de façon à ne pas dépasser les groupes des dévotes qui s'avançaient au petit pas dans la rue solitaire.

«—Je suis curieux de savoir ce que le colonel pourra trouver à reprendre à ceci?»

Le docteur le rejoignit, et, comme dissimuler n'était pas le fort de Lucien, il laissa entrevoir quelque chose de cette idée à son nouvel ami.

«—Votre colonel n'est qu'un plat juste milieu, un pauvre hère toujours tremblant de trouver sa destitution dans le *Moniteur*, répondit le docteur. Mais je ne vois pas ici le manchot libéral et décoré à Brienne, qui lui sert d'espion.»

Vers la fin de la rue qu'il avait parcourue fort lentement, Lucien, qui prêtait l'oreille aux propos qu'on tenait sur son compte, craignit que sa joie ne se trahît; il fit un demi-salut, très grave aux dames dévotes près desquelles il marchait, et serra la main avec affection au docteur.

Il monta à cheval et, passant devant le cabinet littéraire de Schmidt, il remarqua l'officier libéral manchot qui, placé derrière la vitre, lisait la *Tribune* et l'épiait du coin de l'œil.

Le lendemain, il n'était question dans la haute société de Nancy, que de la présence d'un uniforme dans la chapelle des *Pénitents*; ce fut un jour de triomphe pour Lucien. Il n'osa hasarder la messe basse de huit heures.

«—Cela aurait des conséquences, pensait-il; il faudrait m'y trouver toutes les fois que je ne suis pas de service.»

Vers les dix heures, il alla en grande pompe acheter un eucologe, ou livre de prières, magnifiquement relié par Müller. Il eut soin de choisir le libraire de Mgr l'évêque, et il admira longtemps le portrait de ce prélat. Il ne voulut point permettre que le livre saint fût enveloppé dans du papier de soie: il trouva plus profitable de le porter fièrement sous son bras gauche.

Il alla ainsi porter lui-même quarante francs à M. Dupoirier; il obtint de lire la liste des souscripteurs pour M. Cochin, et remarqua que le haut des pages était toujours tenu par les noms précédés d'un *de*, et, par un hasard sans doute arrangé, le seul nom de Lucien Leuwen fit exception. En le reconduisant, Dupoirier lui dit d'un air profond:

«—Soyez assuré, cher monsieur, que votre colonel ne vous laissera plus debout quand il aura à vous parler chez lui.»

Jamais prédiction ne sembla destinée à s'accomplir avec plus de rapidité. Quelques heures plus tard, le colonel, que Lucien salua de loin à la promenade, lui fit signe d'approcher et l'invita à dîner d'une façon embarrassée et trop polie.

Comme il allait s'éloigner:

«—Votre cheval a des épaules admirables, lui dit le colonel, deux lieues ne sont rien pour de tels jarrets. Je vous autorise à pousser os promenades jusqu'à Darney.»

C'était un bourg à quatre lieues de Nancy.

L'après-dînée fut encore plus triomphante pour Lucien. Dupoirier voulut absolument le présenter chez M^{me} la comtesse de Commercy, la dame qui, la veille, avait prêté pour lui le magnifique livre de prières.

Cette dame, d'un âge avancé, le reçut avec une distinction marquée.

Sa maison, située au fond d'une grande cour garnie de tilleuls taillés en mur, était, il est vrai, d'un aspect fort triste, mais, du côté opposé à la cour, Lucien aperçut un jardin charmant et où il eût été heureux de se promener.

Malgré ses bonnes dispositions, il ne put découvrir, dans ce que lui disait la comtesse de Commercy, rien absolument dont il pût se moquer. Elle ne parlait pas trop haut, elle ne gesticulait pas comme tous les jeunes gens de bonne compagnie de Nancy qu'il avait aperçus dans les rues. Il fut reçu dans un grand salon, tendu en damas rouge un peu éraillé, garni de baguettes d'or et de portraits de famille.

D'immenses fauteuils, dont les bois contournés offraient une dorure brillante, firent peur à Lucien quand il entendit M^{me} de Commercy dire au laquais les paroles sacramentelles: «Un fauteuil pour monsieur.»

Heureusement, l'usage de la maison n'était pas de déplacer ces vénérables machines; on lui avança un fauteuil moderne.

La conversation, comme l'ameublement, fut noble, monotone, lente, mais sans ridicule.

Au total, Lucien aurait pu se croire dans une maison de gens âgés, du faubourg Saint-Germain.

Quand il se leva pour prendre congé, M^{me} de Commercy put lui dire, sans sortir du ton général de la visite:

«—Je vous avouerai, monsieur, que c'est pour la première fois que je vois dans mon salon la cocarde que vous portez; mais je vous prie de l'y rapporter souvent. Je me ferai toujours un plaisir de recevoir un homme qui a des manières aussi distinguées, et qui, d'ailleurs, pense aussi bien, quoiqu'il soit encore dans la première jeunesse.»

Et tout cela pour être allé aux Pénitents! Il avait tellement envie de rire que ce fut à grand'peine qu'il ne suivit pas l'idée folle qui lui vint, de distribuer des pièces de cinq francs aux laquais de la maison qu'il trouva dans l'antichambre, rangés en haie sur son passage.

Il lut son devoir dans cette rangée de laquais.

«—Pour un homme qui commence à penser aussi bien que moi, c'est une inconséquence grave de n'avoir qu'un seul domestique.»

Il pria M. Dupoirier de lui trouver trois garçons sûrs et surtout pensant bien.

En rentrant chez lui, il était un peu comme le barbier du roi Midas: il mourait d'envie de raconter son bonheur. Il écrivit huit ou dix pages à sa mère et lui demanda des livrées brillantes pour cinq ou six domestiques.

«—Mon père verra bien, en les payant, que je ne suis pas encore un saint-simonien bien pur.»

Quelques jours après, M^{me} de Commercy invita Lucien à dîner. Il trouva dans le salon, où il eut soin de se rendre à trois heures et demie bien précises, M. et M^{me} de Serpierre, avec une seule de leurs six filles, M. Dupoirier et deux ou trois femmes âgées avec leurs maris, la plupart chevaliers de Saint-Louis.

On attendait évidemment quelqu'un.

Bientôt un laquais annonça M. et M^{me} de Sauves d'Hocquincourt.

Lucien fut frappé: il était impossible d'être plus jolie et, pour la première fois, la renommée n'avait pas menti. Il y avait dans ces yeux un velouté, une gaieté, un naturel, qui faisaient presque un bonheur du plaisir de les regarder. En cherchant bien, il trouva cependant un défaut à cette femme charmante: quoique à peine âgée de vingt-cinq ou vingt-six ans, elle avait quelque tendance à l'embonpoint.

Un grand jeune homme blond, à moustaches presque diaphanes, fort pâle et à l'air hautain et taciturne, marchait après elle. C'était son mari.

M. d'Antin, son amant, était venu avec eux. À table, on le plaça à sa droite. Elle lui parlait bas assez souvent, et puis riait.

«—Ce rire de franche gaîté fait un étrange contraste, pensait Lucien, avec l'air morose et antique de toute la compagnie. Voilà ce que nous appellerions à Paris une gaieté bien hasardée. Que d'ennemis n'aurait pas cette jolie femme! Les sages mêmes la blâmeraient de s'exposer à tous les terribles inconvénients de la calomnie, faute d'un peu de gêne. La province offre donc des dédommagements. Au milieu de toutes ces figures nées pour l'ennui, l'essentiel n'est-il pas que la jeune première soit aimable? et, ma foi, celle-ci est charmante. Pour un dîner comme celui-ci, j'irai vingt fois aux Pénitents.»

Lucien, en homme habile, chercha à être poli pour M. de Sauves d'Hocquincourt, car celui-ci tenait à porter les deux noms, illustrés, le premier sous Charles IX, et le second sous Louis XIV. Tout en écoutant la parole lente, élégante et monotone de M. d'Hocquincourt, Lucien examinait sa femme.

Elle était blonde, avec de grands yeux bleus, point langoureux et d'une vivacité charmante, quelquefois languissants quand on l'ennuyait, bientôt après fous de bonheur à la première apparition d'une idée gaie, ou seulement singulière. Une bouche délicieuse de fraîcheur, avec des contours fins, bien arrêtés, qui donnaient à toute la tête une noblesse admirable. Un nez, légèrement aquilin, complétait le charme de cette tête noble à la fois et cependant variant à chaque instant, comme les nuances de passions qui l'agitaient.

M^{me} d'Hocquincourt eût passé à Paris pour une beauté de premier ordre; à Nancy, c'est tout au plus si on convenait qu'elle était belle.

Lucien reconnut toute la haine qu'on lui portait, en voyant M^{me} de Serpierre lui adresser la parole.

Il trouva un peu trop marqués la haine des dévotes et le *que m'importe* de la jeune femme.

Vers la fin du dîner, il se sentit une véritable bienveillance pour elle et pour le marquis d'Antin, son amant.

Le docteur Dupoirier eut le temps d'expliquer un peu M^{me} d'Hocquincourt à Lucien qu'il voyait charmé de cette gaieté naturelle et simple au milieu de tant de figures ennemies.

«—Elle adore sincèrement son ami et commet pour lui les plus grandes imprudences. Son malheur, ou plutôt celui de sa gloire, est de lui trouver des ridicules au bout de deux ou trois ans. Alors, en six semaines, il lui inspire un ennui mortel, que rien ne peut vaincre, et cet ennui met sa bonté à la torture. Car c'est le meilleur cœur du monde et qui abhorre le plus de faire à quelqu'un une peine sérieuse. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que les deux derniers de ses amants sont devenus amoureux d'elle au *tragique*, juste au moment où ils ont commencé à l'ennuyer. Elle en était désolée, et ne savait comment se défaire d'eux avec humanité.

«—Depuis combien de temps dure M. d'Antin? reprit Lucien avec un intérêt qui n'échappa pas au docteur.

«—Depuis trente grands mois; tout le monde s'en étonne, mais il est aussi fou qu'elle. Cela le soutient.

«—Et le mari?

«—Amoureux fou de sa femme, et amoureux au point de ne pouvoir devenir jaloux! C'est elle qui ouvre toutes les lettres anonymes qu'on lui écrit.»

Après dîner, M^{me} de Commercy présenta formellement Lucien à M^{me} de Serpierre, grande femme sèche et dévote qui avait une fortune très bornée et six filles à marier. Celle qui l'accompagnait avait des cheveux d'un blond hasardé, près de cinq pieds et une ceinture verte de six doigts de hauteur. Ce

vert sur blanc, qui marquait admirablement un corps plat, parut horriblement laid à Lucien.

«—Les cinq autres sœurs sont-elles aussi séduisantes?»

Le docteur prit tout à coup un air de gravité qui parut ridicule à son interlocuteur. Il parla longuement de la haute naissance et de la haute vertu de ces demoiselles, choses fort respectables auxquelles Lucien ne songeait pas. Le docteur alla jusqu'à dire:

«—À quoi bon mal parler de femmes qui ne sont pas jolies?

«—Ah! je vous y prends, monsieur. Voici une parole imprudente. Je vous répondrai que, si je voulais mentir constamment et sur tout, j'irais dîner chez un ministre; au moins il peut me donner de l'avancement. Mais ne pas ouvrir la bouche sans mentir, au fond d'une province, dans un dîner où il n'y a qu'une jolie femme! C'est trop héroïque pour votre serviteur.»

Notre héros agissait mieux qu'il ne parlait. Car il se mit à faire une cour assidue à M^{me} de Serpierre et à sa fille, et il abandonna d'une façon marquée la brillante M^{me} d'Hocquincourt.

M^{lle} de Serpierre, malgré ses cheveux rouges, se trouva simple, raisonnable, et même pas méchante: ce qui étonna fort Lucien.

Après une demi-heure de conversation avec la mère et la fille, il trouva celle-ci infiniment moins choquante.

«—Tant mieux, se dit-il, mon rôle sera moins pénible. Je ne puis me tirer d'affaire qu'en suivant les conseils du docteur et en cultivant les autels abandonnés.»

M^{me} de Serpierre fut si édifiée de la contenance de ce sous-lieutenant, qu'elle le présenta à trois ou quatre femmes de la première qualité qui vinrent après le dîner.

Avant chaque présentation, elle expliquait l'antiquité de la maison, et la personne que l'on *illustrait* ainsi entendait tous ses détails.

«—Ceci est bouffon, se disait Lucien, et adressé à moi qui évidemment ne suis pas noble et qu'on voit pour la première fois. À Paris ce serait une maladresse. Autant de visites à faire. Il faut que j'écrive ces détails héraldiques et historiques sur les maisons de ces dames, et je leur

demanderais, pour la lire, l'histoire de cette province. C'est ce qu'on appelle vivre dans le passé.»

Dès le lendemain, Lucien, en tilbury, suivi de deux laquais à cheval, alla faire ses visites aux dames auxquelles il avait eu l'honneur d'être présenté la veille. Il fut parfaitement convenable, aussi arriva-t-il excédé d'ennui chez M^{me} de Serpierre. Il se consolait un peu en songeant qu'il allait trouver M^{lle} Théodelinde, la grande jeune fille.

Un laquais, vêtu d'une livrée verte trop longue de six pouces, l'introduisit dans un salon immense, assez bien meublé, mais mal éclairé.

Toute la famille se leva à son arrivée, et quoique d'une taille assez honnête, il se trouva, à la lettre, le plus petit.

Le père, vieillard en cheveux blancs, étonna Lucien. C'était absolument un père noble d'une troupe de comédie de province.

Il portait la croix de Saint-Louis, avec le liséré blanc de l'ordre du Lys.

Il parlait fort bien et avec une sorte de grâce, celle qui convient à un gentilhomme de soixante ans.

Tout alla fort bien jusqu'au moment où il dit à Lucien qu'il avait été lieutenant du roi, à Colmar.

À ce mot, notre héros éprouva un sentiment d'horreur que sa physionomie simple et bonne dut trahir à son insu, car le vieil officier se hâta de faire entendre d'un ton honnête, qu'il était resté tout à fait étranger à l'affaire du colonel Caron.

Cette émotion vive fit oublier à Lucien tous ses projets; il était venu fort disposé à se moquer de ces sœurs aux cheveux rouges et à la taille de cinq pieds quatre pouces. Le mot honnête du vieillard sur Colmar sanctifia toute la maison et, dès ce moment, il n'y eut plus là de ridicule à ses yeux.

Le lecteur bienveillant est prié de considérer que notre héros est fort jeune, fort neuf et dénué de toute expérience; tout cela ne l'empêchera pas d'éprouver un sentiment pénible en nous voyant forcé d'avouer qu'il avait encore la faiblesse de s'indigner pour des choses politiques. C'était, à cette époque, une âme naïve et s'imposant elle-même; ce n'était pas du tout une tête forte, ou un homme d'esprit se hâtant de tout juger d'une façon très tranchante. Le salon de sa mère, où l'on se moquait de tout, lui avait appris à persifler

l'hypocrisie et à la deviner assez bien. Du reste, il ne savait pas ce qu'il serait un jour. Lorsque, à quinze ans, il commença à lire les journaux, la mystification qui finit par la mort du colonel Caron, était la dernière grande action du gouvernement d'alors; elle servait de texte à tous les journaux de l'opposition. Cette coquinerie célèbre était, de plus, fort intelligible pour un enfant, et il en possédait tous les détails comme s'il se fut agi d'une démonstration géométrique. Revenu du saisissement causé par le mot *Colmar*, Lucien observa avec intérêt M. de Serpierre. C'était un beau vieillard de cinq pieds huit pouces, et se tenant fort droit: de beaux cheveux blancs lui donnaient une mine tout à fait patriarcale. Il portait, en intimité, dans sa famille, un ancien habit bleu-de-roi, à collet droit et de coupe toute militaire.

«—C'est apparemment pour l'user,» se dit Lucien, et cette réflexion le toucha profondément. Il était accoutumé aux vieillards coquets de Paris.

L'absence d'affectation et la conversation sage et nourrie de faits de M. de Serpierre achevèrent sa conquête; cette absence d'affectation surtout lui sembla chose incroyable en province.

Pendant une grande partie de la visite, notre héros avait prêté beaucoup plus d'attention à ce brave militaire qui lui conta longuement ses campagnes de l'émigration et les injustices des généraux autrichiens cherchant à faire écraser les corps d'émigrés, qu'aux six grandes filles qui l'entouraient.

«—Il faut cependant s'occuper d'elles,» se dit-il enfin.

Ces demoiselles travaillaient autour d'une lampe unique, car cette année-là l'huile était chère.

Leur manière de parler était simple. Elles ne penchaient point la tête sur l'épaule aux moments intéressants de leurs discours; on ne les voyait point constamment occupées de l'effet produit sur les assistants: elles ne donnaient pas de détails étendus sur la rareté ou le lieu de fabrique de l'étoffe dont leur robe était faite; elles n'appelaient point un tableau *une grande page historique*, etc. En un mot, sans la figure sèche et méchante de M^{me} de Serpierre, la mère, Lucien eût été complètement heureux ce soir-là, et encore il oublia vite ses remarques; ce fut avec un vrai plaisir qu'il en parlait avec M^{lle} Théodelinde.

Pendant cette visite qui devait être de vingt minutes et qui dura deux heures, Lucien n'entendit d'autres propos désagréables que quelques mots haineux de M^{me} de Serpierre. Ses grands yeux ternes et impassibles suivaient tous les mouvements de Lucien et le glaçaient.

«—Dieu! quel être!» se disait-il.

Par politesse, il abandonnait de temps à autre le cercle formé par les demoiselles de Serpierre autour de la lampe, pour causer avec l'ancien lieutenant du roi. Celui-ci aimait à expliquer qu'il n'y avait de repos et de tranquillité pour la France, qu'à la condition de remettre précisément toutes choses au point où elles se trouvaient en 1789.

«—Ce fut le commencement de notre décadence, répéta plusieurs fois le bon vieillard: *inde mali labes.*»

Rien n'était plus plaisant, aux yeux de Lucien, qui croyait précisément que c'était à compter de 1789 que la France avait commencé à sortir un peu de la barbarie où elle est encore à demi plongée.

Quatre ou cinq jeunes gens, sans doute nobles, parurent successivement dans le salon. Lucien remarqua qu'ils prenaient des poses et s'appuyaient élégamment d'un bras à la cheminée de marbre noir ou à une console dorée placée entre deux croisées. Quand ils abandonnaient une de ces poses gracieuses pour en prendre une autre non moins gracieuse, ils se mouvaient rapidement et presque avec violence, comme s'ils eussent obéi à un commandement militaire.

«—Ces mouvements sont peut-être nécessaires pour plaire aux demoiselles de province», se dit-il, lorsqu'il fût arraché aux considérations philosophiques par la nécessité de s'apercevoir que ces beaux messieurs à poses académiques cherchaient à lui témoigner beaucoup d'éloignement, ce qu'il essaya de leur rendre au centuple.

«—Est-ce que vous seriez fâché?» lui dit M^{lle} Théodelinde en passant près de lui.

Il y avait tant de simplicité et de bon naturel dans cette question, qu'il répondit avec la même candeur:

«—Si peu fâché, que je vais vous prier de me dire les noms de ces beaux messieurs qui, si je ne me trompe, cherchent à vous plaire. Ainsi, c'est peut-

être à vos beaux yeux que je dois les marques d'éloignement dont ils m'honorent en ce moment.

«—Ce jeune homme qui parle à ma mère est M. de Lanfort.

«—Il est fort bien et a l'air civilisé; mais ce monsieur qui s'appuie à la cheminée d'un air si terrible?

«—C'est M. Ludwig Roller, ancien officier de cavalerie. Les deux voisins sont ses frères, également officiers démissionnaires après la révolution de 1830. Ces messieurs n'ont pas de fortune; leurs appointements leur étaient nécessaires. Maintenant ils ont un cheval pour eux trois, et, d'ailleurs, leur conversation est singulièrement appauvrie. Ils ne peuvent plus parler de ce que vous appelez, vous autres messieurs les militaires, le harnachement, la masse de linge et chaussure, et autres choses amusantes. Ils n'ont plus l'espoir de devenir maréchaux de France, comme le maréchal de Larnac, qui fut le trisaïeul d'une de leurs grand'mères.

«—Votre description les rend aimables à mes yeux. Et ce gros garçon, court et épais, qui me regarde de temps en temps d'un air si supérieur, et en soufflant dans ses joues comme un sanglier?

«—Comment? Vous ne le connaissez pas? C'est M. le marquis de Sanréal, le gentilhomme le plus riche de la province.»

La conversation de Lucien avec M^{lle} Théodelinde était fort animée; c'est pourquoi elle fut interrompue par M. de Sanréal, qui, contrarié de l'air heureux de Lucien, s'approcha de M^{lle} Théodelinde et lui parla à demi-voix, sans faire la moindre attention à lui. En province, tout est permis à un homme riche et non marié. Notre héros fut rappelé aux convenances par cet acte d'hostilité. L'antique pendule attachée au mur, à huit pieds de hauteur, avait un cadran d'étain tellement découpé, qu'on ne pouvait voir ni l'heure, ni les aiguilles; elle sonna, et Lucien vit qu'il était depuis deux grandes heures chez les Serpierre. Il sortit.

«—Voyons, se dit-il, si j'ai ces préjugés aristocratiques dont mon père se moque tant tous les jours.»

Et il alla chez M^{me} Berchu, où il trouva le préfet qui achevait sa partie de boston.

En le voyant entrer, M. Berchu père dit à sa femme, personne énorme de cinquante à soixante ans :

«—Ma petite, offre une tasse de thé à M. Leuwen.»

Comme M^{me} Berchu n'écoutait pas, M. Berchu répéta deux fois sa phrase avec *ma petite*.

La tasse de thé prise, Lucien alla admirer une robe vraiment jolie que M^{lle} Sylviane portait ce soir-là. C'était une étoffe d'Alger, qui avait des raies fort larges, marron, je crois, et jaune pâle; à la lumière ces couleurs faisaient fort bien.

La belle Sylviane répondit à l'admiration de Lucien par une histoire fort détaillée de cette robe singulière: elle venait d'Alger, il y avait longtemps qu'elle l'avait dans son armoire, etc., etc. Et, ne se souvenant plus de sa taille un peu colossale, elle penchait la tête aux endroits les plus intéressants de cette histoire touchante.

«—Les belles formes! se dit Lucien pour prendre patience. Sans doute elle aurait pu figurer comme une de ces déesses de la Raison de 1793, dont M. de Serpierre vient de nous faire aussi la longue histoire. M^{lle} Sylviane aurait été toute fière de se voir ainsi promener sur un brancard, portée par huit ou dix hommes, dans les rues de la ville.»

L'histoire de la robe rayée terminée, Lucien ne se sentit plus le courage de parler. Il écouta M. le préfet qui répétait avec une fatuité bien lourde un article des *Débats* de la veille.

«—Ces gens-là professent, et ne font jamais de conversation, pensait Lucien. Si je m'assieds, je m'endors; il faut fuir pendant que j'en ai encore la force.»

Il regarda à sa montre dans l'antichambre: il n'était resté que vingt minutes chez M^{me} Berchu.

Afin de n'oublier aucune de ses nouvelles connaissances et surtout pour ne pas les confondre entre elles, ce qui eût été déplorable, avec des amours-propres de province, il prit le parti de faire une liste de ses amis de fraîche date. Il la divisa d'après les rangs, comme celle que les journaux anglais donnent au public, pour les bals d'Almack.

Voici cette liste:

«M^{me} la comtesse de Commercy, maison de Lorraine.

«M. le marquis et M^{me} la marquise de Puy-Laurens.

«M. de Lanfort, citant Voltaire et répétant les raisonnements de Dupoirier sur le code civil et les partages.

«M. le marquis et M^{me} la marquise de Sauves d'Hocquincourt; M. d'Antin, ami de madame. Le marquis, homme très brave, mourant habituellement de peur.

«Le marquis de Sanréal, court, épais, incroyable de fatuité, et cent mille livres de rente.

«Le marquis de Pointcarré et sa fille, M^{me} de Chasteller, le meilleur parti de la province, des millions et l'objet des vœux de MM. de Blancet, de Goëlle, etc., etc. On m'avertit que M^{me} de Chasteller ne voudra jamais me recevoir à cause de ma cocarde: il faudrait pouvoir y aller en habit bourgeois.

«La comtesse de Marcilly, veuve d'un cordon rouge; un bisaïeul maréchal de France.

«Les trois comtes Roller: Ludwig, Sigismond et André, braves officiers, chasseurs déterminés et mécontents. Les trois frères disent exactement les mêmes choses; Ludwig a l'air terrible, et me regarde de travers.

«Comte de Wassignies, ancien lieutenant-colonel, homme de sens et d'esprit; tacher de me lier avec lui. Ameublement de bon goût, valets bien tenus.

«Comte Génévray, petit bonhomme de dix-neuf ans, gros et trop serré dans un habit trop étroit; moustaches noires, répétant tous les soirs deux fois que, sans *légitimité*, il n'y a pas de bonheur pour la France; bon diable au fond; beaux chevaux.

«Êtres que je connais, mais avec lesquels il faut éviter toute conversation particulière, car une première oblige à vingt autres et ils parlent comme le journal de la veille:

«M. et M^{me} de Louvalle; M^{me} de Saint-Cyran; M. de Bernheim; MM. de Jaurey, de Vaupoil, de Serdan, de Pouly, de Saint-Vincent, de Pelletier,

Luzy, de Vincent, de Charlemont, etc.»

C'est au milieu de tout cela que Lucien vivait. Il était bien rare qu'il passât une journée sans voir le docteur, et, même dans le monde, ce terrible homme lui adressait souvent ses improvisations passionnées. Lucien était si neuf, qu'il ne s'étonnait ni de l'excellente réception que lui faisait la bonne compagnie de Nancy, à l'exception des jeunes gens, ni de la constance de Dupoirier à le cultiver et à le protéger. Au milieu de son éloquence si insolente, celui-ci était un homme d'une timidité singulière; il ne connaissait pas Paris et se faisait un monstre de la vie qu'on y menait, et cependant il brûlait d'y aller. Ses correspondants lui avaient appris, depuis longtemps, bien des choses sur M. Leuwen père.

«—Dans cette maison, se disait-il, je trouverai un excellent dîner gratis, des hommes considérables à qui je pourrai parler et qui me protégeront en cas de malheur. Au moyen des Leuwen je ne serai pas isolé dans cette Babylone. Ce petit jeune homme écrit tout à ses parents; ils savent sans doute déjà que je le protège ici.»

M^{mes} de Marcilly et de Commercy, âgées l'une et l'autre de plus de soixante ans et chez lesquelles Lucien eut le bon esprit de se laisser souvent inviter à dîner, l'avaient présenté à toute la ville. Lucien suivait à la lettre les conseils que lui donnait M^{lle} Théodelinde. Il n'eut pas passé huit jours dans la bonne compagnie qu'il s'aperçut qu'elle était déchirée par un schisme violent.

D'abord on eut honte de cette division et on voulut la cacher à un étranger; mais l'animosité et la passion remportèrent, car c'est là un des bonheurs de la province: on y a encore de la passion.

M. de Wassignies et les gens raisonnables croyaient vivre sous le règne de Henri V; tandis que Sanréal, Ludwig Roller et les plus ardents, n'admettaient pas les abdications de Rambouillet et attendaient le règne de Louis XIX après la fin de celui de Charles X.—Lucien allait souvent dans ce qu'on appelait l'hôtel de Puy-Laurens; c'était une grande maison, située à l'extrémité d'un faubourg occupé par des tanneurs, et dans le voisinage d'une rivière de douze pieds de large et fort odoriférante. Au-dessus de petites fenêtres carrées, éclairant des remises et des écuries, on voyait régner une longue file de grandes croisées avec de petits toits en tuile au-dessus de chacune d'elles; ces petits toits destinés à garantir les verres de

Bohême. Préservés ainsi de la pluie depuis vingt ans, ils n'avaient peut-être pas été lavés et donnaient à l'intérieur une lumière jaune.

Dans la plus triste des chambres éclairées par ces vitres sales, on trouvait, devant un ancien bureau de Boule, un grand homme sec, portant, par principe politique, de la poudre et une queue; car il avouait souvent, et avec plaisir, que les cheveux courts et sans poudre étaient bien plus commodes. Ce martyr des bons principes était fort âgé et s'appelait le marquis de Puy-Laurens. Durant l'émigration, il avait été le compagnon fidèle d'un illustre personnage; quand ce personnage fut tout-puissant, on lui fit honte de ne rien faire pour un homme que ses courtisans appelaient *un ami de trente ans*. Enfin, après bien des sollicitations, que M. de Puy-Laurens trouva souvent fort humiliantes, il fut nommé receveur général des finances à...

Depuis l'époque de ces sollicitations désagréables et aboutissant à un emploi de *finances*, M. de Puy-Laurens, outré contre la famille à laquelle il avait consacré sa vie, voyait tout en noir. Mais ses principes étaient restés purs, et il eût, comme devant, sacrifié sa vie pour eux.

«—Ce n'est pas parce qu'il est homme aimable, répétait-il souvent, que Charles X est notre roi. Aimable ou non, il est fils du Dauphin, qui était fils de Louis XV; il suffit.»

Il ajoutait, en petit comité:

«—Est-ce la faute de la *légitimité* si le légitime est un imbécile? Est-ce que mon fermier sera dégagé du devoir de me payer le prix de sa ferme, par la raison que je suis un sot ou un ingrat?»

M. de Puy-Laurens abhorrait Louis XVIII.

«—Cet égoïste énorme a donné une sorte de légitimité à la révolution. Par lui, la révolte a un argument plausible, ridicule pour nous, ajoutait-il, mais qui peut entraîner les faibles. Oui, monsieur, disait-il à Lucien le lendemain du jour où celui-ci lui avait été présenté, la couronne étant un bien et une jouissance viagère, rien de ce que fait le détenteur actuel ne peut obliger le successeur, pas même le serment! car ce serment, quand il le prêta, *il était sujet et ne pouvait rien refusera son roi.*»

Lucien écoutait toutes ces choses et d'autres encore, d'un air fort attentif et même respectueux, comme il convient à un jeune homme; mais il avait grand soin que son air poli n'allât point jusqu'à l'approbation.

«—Moi, plébéien et libéral, je ne puis être quelque chose, au milieu de toutes ces variétés, que par la résistance.»

Quand Dupoirier était présent, il enlevait, sans façon, la parole au marquis.

«—La suite de toutes ces belles choses, disait-il, c'est que l'on en viendra à partager toutes les propriétés d'une commune également entre tous les habitants. En attendant ce but final de tous les libéraux, le code civil se charge de faire des petits bourgeois de tous nos enfants. Quelle noble fortune pourrait se soutenir avec ce partage continu à la mort de chaque père de famille? Ce n'est pas tout; l'armée nous restait pour nos cadets; mais, comme ce code civil, que j'appellerai, moi, infernal, prêche l'égalité dans les fortunes, la conscription porte le principe de l'égalité dans l'armée. L'avancement est platement donné par une loi; rien ne dépend plus de la faveur du monarque. Donc, à quoi bon plaire au roi? Or, monsieur, du moment où l'on fait cette question, il n'y a plus de monarchie. Il ne nous reste plus que la religion chez le paysan; car point de religion, point de respect pour l'homme riche et noble; un esprit d'examen infernal; et, au lieu du respect, de l'envie, et, à la moindre prétendue injustice, de la révolte.»

Le marquis de Puy-Laurens reprenait alors:

«—Donc, il n'y a plus de ressource que dans l'appel des Jésuites, auxquels, pendant quarante ans, l'on donnera, par une loi, la dictature de l'éducation.»

Le plaisant, c'est qu'en soutenant ces opinions, le marquis se disait et se croyait patriote, en cela bien supérieur au vieux coquin de Dupoirier qui, en sortant un jour de chez M. de Puy-Laurens, dit à Lucien:

«—Un homme naît duc, millionnaire, pair de France; ce n'est pas à lui à examiner si sa condition est conforme ou non à la vertu, au bonheur général, et autres belles choses. Elle est bonne, cette condition, donc, il faut tout faire pour la soutenir et l'améliorer, autrement l'opinion le méprise comme un lâche ou un sot.»

«—Mon sort est-il donc de passer ma vie entre des légitimistes fort égoïstes et polis, adorant le passé, et des républicains, fous généreux et ennuyeux, adorant l'avenir? Maintenant, je comprends mon père, quand il s'écrie: «Que ne suis-je né en 1710, avec cinquante mille livres de rente!»

Les beaux raisonnements que Lucien endurait tous les soirs et que le lecteur n'a endurés qu'une fois, étaient la profession de foi de tout ce qui, dans la

noblesse de Nancy et de la province, s'élevait un peu au-dessus des innocentes répétitions des articles de la *Quotidienne*, de la *Gazette de France*, etc. Après un mois de patience, Lucien arriva à trouver réellement intolérable la société de ces grands et nobles propriétaires, parlant comme si eux seuls étaient au monde, et ne parlant jamais que de haute politique, des avoines.

Cet ennui n'avait qu'une seule exception: il était tout joyeux quand, arrivant à l'hôtel de Puy-Laurens, il était reçu par la marquise. C'était une grande femme de trente-quatre ou trente-cinq ans, peut-être davantage, qui avait des yeux superbes, une peau magnifique, et, de plus, l'air de se moquer fort de toutes les théories du monde. Elle conta à ravir, donnait des ridicules à pleines mains et presque sans distinction de parti. Elle frappait juste en général, et l'on riait toujours dans le groupe où elle était. Volontiers Lucien en eût été amoureux; mais la place était prise, et la grande occupation de M^{me} de Puy-Laurens était de se moquer d'un fort aimable jeune homme, M. de Lanfort.

Les plaisanteries étaient sur le ton de l'intimité la plus tendre, mais personne ne s'en scandalisait.

«—Voici encore un des avantages de la province,» se disait Lucien.

Du reste, il aimait beaucoup à rencontrer M. de Lanfort; c'était presque le seul de tous les *natifs* qui ne parlât point trop haut. Lucien s'attacha à la marquise, et, au bout de quinze jours, elle lui sembla jolie. On trouvait chez elle un mélange piquant de la vivacité des sensations de la province et de l'urbanité de Paris. C'était, en effet, à la cour de Charles X qu'elle avait achevé son éducation, pendant que son mari était receveur général dans un département assez éloigné. Pour plaire à son mari et à son parti, M^{me} de Puy-Laurens allait à l'église deux ou trois fois le jour; mais, dès qu'elle y était entrée, le temple du Seigneur devenait un salon. Lucien plaçait sa chaise le plus près possible de M^{me} de Puy-Laurens, et trouvait ainsi le secret de faire la cour aux exigences de la bonne compagnie avec le moins d'ennui possible.

Un jour que la marquise riait trop haut, depuis dix minutes, avec ses voisins, un prêtre s'approcha et voulut hasarder des représentations:

«—Il me semblerait, madame la marquise, que la maison de Dieu...

«—Est-ce à moi, par hasard, que s'adresse ce *madame*? Je vous trouve plaisant, mon petit abbé! Votre office est de sauver nos âmes, et vous êtes tous si éloquents que, si nous ne venions chez vous par principes, vous n'auriez pas un chat. Vous pouvez parler tant qu'il vous plaira dans votre chaire; mais souvenez-vous que votre devoir est de répondre quand je vous interroge. Monsieur votre père, qui était laquais de ma belle-mère, aurait dû mieux vous instruire.»

Un rire général, quoique contenu, suivit cet avis charitable. Ce fut plaisant, et Lucien ne perdit pas une nuance de cette petite scène. Mais, par compensation, il l'entendit au moins raconter cent fois.

Il en arriva une grande brouille entre M^{me} de Puy-Laurens et M. de Lanfort; Lucien redoubla d'assiduité. Rien n'était plus amusant que les sorties des deux parties belligérantes. Elles continuaient à se voir chaque jour; leur manière d'être faisait la nouvelle de Nancy. Lucien sortait souvent de l'hôtel de Puy-Laurens avec M. de Lanfort; il s'établissait entre eux une sorte d'intimité. M. de Lanfort était heureusement né, et, d'ailleurs, ne regrettait rien. Il se trouvait capitaine de cavalerie à la révolution de 1830, et avait été ravi de quitter un métier qui l'ennuyait. Un matin qu'il sortait, avec Lucien, de chez M^{me} de Puy-Laurens, où il venait d'être fort maltraité et publiquement:

«—Pour rien au monde, disait-il, je ne m'exposerais à égorger des tisserands ou des tanneurs, comme c'est votre affaire, par le temps qui court.

«—Il faut avouer que le service ne vaut rien depuis Napoléon, répondait Lucien. Sous Charles X vous étiez obligés de faire les agents provocateurs, comme à Colmar, dans l'affaire Caron, ou d'aller en Espagne prendre le général Riego, pour le laisser pendre par le roi Ferdinand. Il faut convenir que ces belles choses ne conviennent guère à des gens tels que vous et moi.

«—Il fallait vivre sous Louis XIV; on passait son temps à la cour dans la meilleure compagnie du monde, avec M^{me} de Sévigné, M. le duc de Villeroy, M. le duc de Saint-Simon et l'on n'était avec les soldats que pour les conduire au feu et accrocher de la gloire, s'il y en avait.

«—Oui, fort bien pour vous, monsieur le marquis, mais, moi, sous Louis XIV, je n'eusse été qu'un marchand, tout au plus un Samuel Bernard au petit pied.»

Le marquis de Sanréal les accosta, à leur grand regret, et la conversation prit un cours tout différent. On parla de la sécheresse qui allait ruiner les propriétaires des prairies non arrosées; on se jeta dans la discussion de la nécessité d'un canal qui irait prendre les eaux dans le bois de Baccarat. Lucien n'avait d'autre consolation que d'examiner de près le Sanréal; c'était à ses yeux, le vrai type du grand propriétaire de province. Sanréal était un petit homme de trente-trois ans, avec des cheveux d'un noir sale et une taille épaisse. Il affectait toutes sortes de choses, et, par-dessus tout, la bonhomie et le sans- façon, mais sans renoncer pour cela, tant s'en faut, à la finesse et à l'esprit. Ce mélange de prétentions opposées, mis en lumière par une fortune énorme pour la province, et une assurance correspondante, en faisait un sot singulier. Il n'était pas précisément sans idées, mais vain et prétentieux au possible, à se faire jeter parla fenêtre, surtout quand il visait particulièrement à l'esprit. S'il vous prenait la main, une de ses gentillesse était de la serrer à vous faire crier; il criait lui-même à tue-tête par plaisanterie, quand il n'avait rien à dire. Il outrait avec soin toutes les modes qui montrent la bonhomie et le laisser aller, et l'on voyait qu'il se répétait cent fois le jour:

«—Je suis le plus grand propriétaire de la province, et, partant, je dois être autrement qu'un autre.»

Si un portefaix faisait une difficulté à un de ses gens dans la rue, il s'élançait en courant pour aller vider la querelle, et il eût, volontiers, tué le portefaix. Son grand titre de gloire, ce qui le plaçait à la tête des hommes énergiques et bien pensants de la province, c'était d'avoir arrêté de sa main un des malheureux paysans, fusillés sans savoir pourquoi, par ordre des Bourbons, à la suite d'une des conspirations ou plutôt des émeutes qui éclatèrent sous leur règne. Lucien n'apprit ce détail que beaucoup plus tard. Le parti du marquis de Sanréal en avait honte pour lui, et lui-même, étonné de ce qu'il avait fait, commençait à douter qu'un gentilhomme, grand propriétaire, dût remplir l'office de gendarme, et, pire encore, choisir un malheureux paysan au milieu d'une foule, pour le faire fusiller en quelque sorte sans jugement et après une simple comparution devant une commission militaire. Le marquis, en cela seulement semblable aux aimables marquis de la Régence, était à peu près complètement ivre tous les jours, dès midi ou une heure; or, il était deux heures quand il accosta M. de Lanfort. Dans cette position, il parlait continuellement, et était le héros de tout conte.

«—Celui-ci ne manque pas d'énergie et ne tendrait pas le cou à la hache de 93, comme les d'Hocquincourt, ces moutons dévots,» se dit Lucien.

Le marquis de Sanréal tenait table ouverte soir et matin, et, en parlant politique, ne descendait jamais des hauteurs de la plus emphatique énergie. Il avait ses raisons pour cela; il savait par cœur une vingtaine de phrases de M. de Chateaubriand, celle, entre autres, sur le bourreau et les six autres personnes nécessaires pour gouverner le département. Pour se soutenir à ce degré d'éloquence, il avait toujours, sur une petite table d'acajou placée à côté de son fauteuil, une bouteille de cognac, quelques lettres d'outre-Rhin, et un numéro de la *France*, journal qui combat les abdications de Rambouillet, en 1830. Personne n'entrait chez Sanréal sans boire à la santé du roi et de son héritier légitime, Louis XIX.

«—Parbleu, monsieur, s'écria-t-il en se tournant vers Lucien, peut-être un jour ferons-nous le coup de fusil ensemble, si jamais les grands légitimistes de Paris ont l'esprit de secouer le joug des avocats.»

Lucien répondit d'une façon qui eut le bonheur de plaire au marquis, plus qu'à demi ivre, et, à partir de cette matinée, qui se termina par du vin brûlé, dans le café *ultra* de la ville, Sanréal s'accoutuma tout à fait à Lucien. Mais cet héroïque marquis avait des inconvénients: il n'entendait jamais nommer Louis-Philippe sans lancer d'une voix singulière et glapissante, ce simple mot: *voleur*. C'était là son trait d'esprit qui, à chaque fois, faisait rire à gorge déployée la plupart des nobles dames de Nancy, et cela dix fois dans une soirée. Lucien fut choqué de l'éternelle répétition et de l'éternelle gaieté.

C'est après avoir observé soixante ou cent fois l'effet électrique de cette ingénieuse plaisanterie que Lucien se dit:

«—Je serais bien dupe de dire un mot de ce que je pense, à ces comédiens de campagne; tout, chez eux, même le rire, est une affectation; jusque dans les moments les plus gais, ils songent à 93.»

Cette observation fut décisive pour le succès de notre héros. Quelques mots trop sincères avaient déjà nui à l'engouement dont il commençait à être l'objet. Dès qu'il mentit à tout venant, comme chantait la cigale, l'engouement reprit de plus belle; mais aussi, avec le naturel, le plaisir s'envola. Par une triste compensation, avec la prudence, l'ennui commença pour Lucien. À la vue de chacun des nobles amis de la comtesse de

Commercy, il savait d'avance ce qu'il fallait dire et les réponses qui allaient suivre. Les plus aimables de ces messieurs n'avaient guère que huit ou dix plaisanteries à leur usage, et l'on peut juger de leur agrément par le mot du marquis de Sanréal qui passait pour l'un des plus gais. Au reste, l'ennui est si douloureux, même en province, même aux gens chargés de le distribuer le plus abondamment, que les vaniteux gentilshommes de Nancy aimaient assez à parler à Lucien et à s'arrêter dans la rue avec lui. Ce bourgeois, qui *pensait* assez bien malgré les millions de son père, faisait nouveauté.

D'ailleurs, M^{me} de Puy-Laurens avait déclaré qu'il avait beaucoup d'esprit. Ce fut le premier succès de Lucien dans le fait, il était un peu moins neuf qu'à son départ de Paris.

Parmi les personnes qui s'attachèrent à lui, celle qu'il distinguait le plus était, sans comparaison, le colonel comte de Wassignies. C'était un grand homme blond, jeune encore, quoique fort ridé, qui avait l'air sage et non pas froid. Il avait été blessé en juillet 1830, et n'abusait pas trop de cet immense avantage. Rentré à Nancy, il avait eu le malheur d'inspirer une grande passion à la petite M^{me} de Villebelle, remplie d'esprit appris, et avec des yeux fort beaux, mais où brillait une ardeur désagréable et de mauvaise compagnie. Elle dominait M. de Wassignies, le vexait, l'empêchait d'aller à Paris, pays que sa curiosité brûlait de revoir, et surtout voulait qu'il fît de Lucien son ami intime.

M. de Wassignies venait chercher celui-ci chez lui. Il l'accablait de questions auxquelles Lucien tâchait de répondre en Normand, pour s'amuser un peu, pendant ces visites si longues; car le temps semble ne pas marcher à ces provinciaux; même aux plus polis, une visite de deux heures est chose commune.

Un jour, Lucien vit M^{me} d'Hocquincourt excédée de M. d'Antin. Ce bon jeune homme, si Français, si insouciant de l'avenir, si disposé à plaire, si enclin à la gaieté, était, ce jour-là, fou d'amour et de tendre mélancolie; il avait perdu la tête au point de chercher à être plus aimable qu'à l'ordinaire. Au lieu de comprendre les invitations polies d'aller se promener quelques instants et de revenir plus tard, que M^{me} d'Hocquincourt lui adressait, M. d'Antin se bornait à arpenter le salon.

«—J'ai grande envie, madame, lui dit Lucien, de vous faire cadeau d'une petite gravure anglaise, arrangée dans un cadre gothique délicieux; je vous demanderai la permission de la placer dans votre salon, et, le jour où je ne la verrai plus à sa place ordinaire, pour vous marquer tout mon dépit d'une action aussi noire, je ne mettrai plus les pieds chez vous.

«—C'est que vous êtes un homme d'esprit, vous, lui répondit-elle en riant. Vous n'êtes pas assez bête pour devenir amoureux... Grand Dieu, peut-on voir rien de plus ennuyeux que l'amour?...»

Mais de tels mots étaient rares pour le pauvre Lucien; sa vie redevenait bien terne et bien monotone. Il avait pénétré dans les salons de Nancy; il avait des domestiques avec des livrées charmantes; son tilbury et sa calèche, que sa mère avait fait venir de Londres, pouvaient le disputer, par leur fraîcheur, aux équipages de M. de Sanréal et des plus riches propriétaires du pays; il avait eu l'agrément d'adresser à son père des anecdotes sur les premières maisons de Nancy. Et, avec tout cela, il était aussi ennuyé, pour le moins, que lorsqu'il passait ses soirées dans les rues de Nancy, sans connaître personne. Souvent, au moment de monter dans une maison, il s'arrêtait dans la rue avant de s'exposer au supplice de ces cris qui allaient lui percer l'oreille. «Monterai-je?» se disait-il. Quelquefois même, de la rue, il entendait ces cris. Le provincial dissertant est terrible dans sa détresse; quand il n'a plus rien à dire, il a recours à la force de ses poumons; il en paraît fier, et avec raison, car, par là, fort souvent, il l'emporte sur son adversaire et le réduit au silence.

«—*L'ultra* de Paris est apprivoisé, se disait Lucien. Mais ici, je le trouve à l'état de nature: c'est une espèce terrible, bruyante, injurieuse, accoutumée à n'être jamais contredite, parlant pendant trois quarts d'heure avec la même phrase. Les ultras les plus insupportables de Paris, ceux qui font désertir les salons du faubourg, feraient ici des gens de bonne compagnie, modérés, parlant d'un ton de voix convenable.»

L'inconvénient de parler haut était le pire pour Lucien; il ne pouvait s'y faire.

«—Je devrais les étudier comme on étudie l'histoire naturelle. M. Cuvier nous disait, au Jardin des plantes, qu'étudier avec méthode, en notant avec soin les différences et les ressemblances, était un moyen sûr de se guérir du dégoût qu'inspirent les vers, les insectes, les crabes hideux de la mer, etc.»

Quand il rencontrait un de ses nouveaux amis, il ne pouvait guère se dispenser de s'arrêter avec lui dans la rue. Là, on se regardait, on ne savait que dire, on parlait de la chaleur ou du froid; car le provincial ne lit guère que les journaux, et, passé l'heure de la discussion sur le journal, il ne sait que dire.

«—Vraiment, ici, c'est un malheur que d'avoir de la fortune, pensait Lucien, les riches sont plus inoccupés que les autres, et par là, en apparence, plus méchants. Ils passent leur vie à examiner avec un microscope les actions de leurs voisins; ils ne connaissent d'autres remèdes à l'ennui que d'être ainsi les espions les uns des autres, et c'est ce qui, pendant les premiers mois, dérobe un peu à l'étranger la stérilité de leur esprit. Quand le mari s'apprête à faire à cet étranger une histoire connue de sa femme et de ses enfants, on voit ceux-ci brûlant de prendre la parole et de la voler à leur père, pour narrer eux-mêmes le conte; et souvent, sous prétexte d'ajouter une nouvelle circonstance oubliée, ils recommencent l'histoire.»

Quelquefois, de guerre lasse, au lieu de faire sa toilette en descendant de cheval et d'aller dans la noble société, Lucien restait à boire un verre de bière avec son hôte M. Bonnard.

«—J'irai offrir cent louis à M. le préfet lui-même, disait un jour à Lucien ce brave industriel, fort peu respectueux envers le pouvoir; j'irai offrir cent louis pour obtenir la permission de faire entrer deux mille sacs de blé venant de l'étranger; et cependant son père a vingt mille francs d'appointements!»

Bonnard n'avait pas plus de respect pour la noblesse du pays que pour les magistrats.

«—Sans le docteur Dupoirier, ces b...-là ne seraient pas trop méchants. Vous le recevez bien souvent, monsieur, prenez garde à vous! Les nobles de ce pays-ci, ajoutait-il, crèvent de peur quand le courrier de Paris retarde de quatre heures; alors ils viennent me vendre d'avance leur récolte de blé; ils sont à mes genoux pour avoir de l'or, et le lendemain, rassurés par le courrier qui, enfin, est arrivé, ils ne me rendent qu'à peine mon salut dans la rue. Moi, je ne crois pas manquer à la probité en tenant note de chaque impolitesse et en la leur faisant payer un louis. Je m'arrange pour cela avec le valet de chambre qu'ils envoient me livrer leur grain; car, quoique fort avarés, croiriez-vous, monsieur, qu'ils n'ont pas même le cœur de venir voir

mesurer leur blé? Au quatrième ou cinquième décalitre, le gros M. de Sanréal prétend que la poussière lui fait mal à la poitrine. Drôle de particulier pour rétablir les corvées, les jésuites et l'ancien régime contre nous!»

Un soir, comme les officiers se promenaient sur la place d'armes, après l'ordre, le colonel Malher de Saint-Mégrin céda à un mouvement de haine contre notre héros.

«—Qu'est-ce que ces quatre ou cinq livrées de couleur éclatante et avec des galons énormes que vous étalez dans les rues? Cela fait un mauvais effet au régiment.

«—Ma foi, mon colonel, aucun article du règlement ne défend de dépenser son argent, quand on en a.

«—Êtes-vous fou de parler ainsi au colonel? lui dit tout bas son ami Filloteau en le prenant à part. Il vous fera un mauvais parti.

«—Et quel mauvais parti voulez-vous qu'il me fasse? Je pense qu'il me hait autant qu'on peut haïr un homme qu'on voit aussi rarement; mais certainement, je ne reculerai pas d'un pouce devant un homme qui me hait sans que je lui en aie donné aucune raison. *Mon idée* est pour les livrées, dans le *présent quart d'heure*, et j'ai fait venir de Paris, par la même occasion, douze paires de fleurets.

«—Ah! mauvaise tête!

«—Pas le moins du monde, mon colonel je vous donne ma parole d'honneur que vous n'avez pas un officier moins fat et plus pacifique. Je désire que personne ne me cherche et n'ait personne à chercher. Je serai parfaitement poli, parfaitement sage avec tout le monde. Mais, si l'on me taquine, on me trouvera.»

Deux jours après le colonel Malher fit venir Lucien, et lui défendit, mais d'un air embarrassé et faux d'avoir plus de deux domestiques en livrée. Lucien fit habiller ses gens en bourgeois, et avec la dernière élégance, ce qui contrastait plaisamment avec leur air gauche et commun. Il se servit, pour ces vêtements nouveaux, d'un tailleur du pays. Cette circonstance, à laquelle il n'avait pas songé, fit le succès de sa plaisanterie; elle lui fit beaucoup d'honneur dans la société, et M^{me} de Commercy lui en adressa

des compliments. Pour M^{mes} d'Hocquincourt et de Puy-Laurens, elles étaient folles de lui.

Lucien écrivit l'histoire des livrées à sa mère. Le colonel, de son côté, l'avait dénoncé au ministre: Lucien s'y attendait. Il crut remarquer, vers cette époque, que l'on prenait son mérite beaucoup plus au sérieux dans les salons de Nancy; c'est que le docteur Dupoirier montrait les réponses de ses amis de Paris aux lettres par lesquelles il demandait des renseignements sur la position sociale et sur la fortune de la maison Leuwen, Van Peters et C^{ie}. Ces réponses avaient été on ne peut plus favorables.

«—Cette maison, lui disait-on, est du petit nombre de celles qui achètent, à l'occasion, des nouvelles aux ministres, ou les exploitent de compte à demi avec eux.»

C'était particulièrement M. Leuwen père qui se livrait à ce mauvais genre d'affaires, qui ruinent à la longue, mais qui donnent des relations agréables et de l'importance. Il était au mieux avec les bureaux, et fut prévenu en temps utile de la dénonciation envoyée par le colonel Malher contre son fils. Cette affaire l'amusa beaucoup; il s'en occupa, et, un mois après, le colonel Malher de Saint-Mégrin reçut à ce sujet une lettre ministérielle extrêmement désagréable. Il eut bonne envie d'envoyer Lucien en détachement, à une ville manufacturière dont les ouvriers commençaient à se former en sociétés de secours mutuels. Mais enfin, comme, quand on est chef de corps, il faut savoir se mortifier, le colonel, rencontrant Lucien, lui dit avec le sourire faux d'un homme du commun qui veut faire de la finesse.

«—Jeune homme, on m'a rendu compte de votre obéissance relativement aux livrées. Je suis content de vous; ayez autant d'hommes en livrées qu'il vous plaira, mais gare la bourse de papa!

«—Colonel, j'ai l'honneur de vous remercier, répondit Lucien avec lenteur. *Mon papa* m'a écrit à ce sujet: je parierais même qu'il a vu le ministre.»

Le sourire qui accompagna ce dernier mot choqua profondément le colonel.

«—Ah! si je n'étais pas colonel, avec envie de devenir maréchal de camp, pensa Malher, quel bon coup d'épée te vaudrait ce dernier mot, fichu insolent!»

Et il salua le sous-lieutenant avec l'air franc et brusque d'un vieux soldat.

Ce fut ainsi, par un mélange de force et de prudence, comme on dit dans les livres graves, que Lucien laissa redoubler, à la vérité, la haine qu'on avait pour lui au régiment; mais aucun mauvais propos ne fut entendu officiellement par lui. Plusieurs de ses camarades étaient aimables, mais il avait pris la mauvaise habitude de parler à ces camarades aussi peu que le pouvait admettre la politesse la plus exacte. Par cet aimable plan de vie, il s'ennuyait mortellement et ne contribuait en rien aux plaisirs des jeunes officiers de son âge. Il avait les défauts de son siècle.

Vers ce temps, l'effet de nouveauté de la société de Nancy sur l'âme de notre héros était tout à fait anéanti. Lucien connaissait par cœur tous les personnages. Il était réduit à philosopher. Il trouvait qu'il y avait plus de naturel qu'à Paris, mais, par une conséquence naturelle, les sots étaient plus incommodes à Nancy.

«—Ce qui manque tout à fait à ces gens-ci, se disait-il, c'est l'imprévu.»

Cet imprévu, Lucien l'entrevoyait quelquefois auprès du docteur Dupoirier et de M^{me} de Puy-Laurens.

Il n'avait jamais rencontré dans la société cette M^{me} de Chasteller qui, autrefois, l'avait vu tomber de cheval à son arrivée à Nancy. Il l'avait oubliée, mais, par habitude, il passait presque tous les jours dans la rue de la Pompe. Il est vrai qu'il regardait plus souvent l'officier libéral, espion attaché au cabinet littéraire de Schmidt, que les persiennes vert perroquet. Une après-midi, les persiennes étaient ouvertes; Lucien vit un joli petit rideau de croisée en mousseline brodée, et il se mit aussitôt, sans presque y songer, à faire briller son cheval. Ce n'était point le cheval anglais du préfet, mais un petit bidet hongrois, qui prit fort mal la chose. Le hongrois se mit tellement en colère et fit des sauts si extraordinaires que, deux ou trois fois, Lucien fut sur le point d'être désarçonné.

«—Quoi! à la même place!» se disait-il en rugissant de colère. Et pour comble de misère, dans les moments les plus critiques, il vit le petit rideau s'écarter un peu du bois de la croisée. Il était évident que quelqu'un le regardait. C'était, en effet, M^{me} de Chasteller, qui se disait:

«—Ah! voilà mon jeune officier qui va encore tomber!»

Elle le remarquait souvent, comme il passait: sa toilette était parfaitement élégante et pourtant il n'avait rien de gourmé.

Enfin, Lucien eut cette mystification extrême que son petit cheval hongrois le jeta par terre, à dix pas peut-être de l'endroit où il était tombé le jour de l'arrivée de son régiment.

«—On dirait que c'est un sort! se dit-il en remontant à cheval, ivre de colère; je suis prédestiné à être ridicule aux yeux de cette jeune femme!»

Le soir chez M^{me} de Commercy, il raconta son malheur, qui devint la nouvelle du jour, et il eut le plaisir de l'entendre raconter à chaque nouvel arrivant. Vers la fin de la soirée, il entendit nommer M^{me} de Chasteller; il demanda à M^{me} de Serpierre pourquoi on ne la voyait jamais dans le monde.

«—Son père, le marquis de Pointcarré, vient d'avoir un accès de goutte; il a été du devoir de sa fille, quoique élevée à Paris, de lui faire compagnie. D'ailleurs, nous n'avons pas le bonheur de lui plaire.»

Une dame, placée à côté de M^{me} de Serpierre, ajouta des paroles amères, sur lesquelles M^{me} de Serpierre renchérit encore.

«—Mais se disait Lucien, ceci est de l'envie toute pure. Ou la conduite de M^{me} de Chasteller leur fournit-elle un heureux prétexte?»

Et il se rappela ce que M. Bouchard, le maître de poste lui avait dit, le jour de son arrivée, au sujet de M. Busant de Sicile, lieutenant-colonel au régiment de hussards.

Le lendemain matin, pendant toute la manœuvre, il ne put penser à autre chose qu'à son malheur de la veille...

«—Pourtant monter à cheval est peut-être la seule chose au monde dont je m'acquitte bien! Je danse fort mal, je ne brille guère dans un salon. C'est clair, la Providence a voulu m'humilier. Parbleu! si je rencontre jamais cette jeune femme, il faut que je la salue; mes chutes nous ont fait faire connaissance, et, si elle prend mon salut pour une impertinence, tant mieux, ce souvenir mettra quelque chose entre le moment présent et l'image de mes chutes ridicules.»

Quatre ou cinq jours après, allant à pied à la caserne pour le pansement du soir, il vit à dix pas devant lui, au tournant d'une rue, une femme assez grande, en chapeau fort simple. Il lui sembla reconnaître ces cheveux

singuliers par leur quantité et par la beauté de la couleur, comme lustrés, qui l'avaient frappé trois mois auparavant. C'était, en effet, M^{me} de Chasteller. Il fut surpris de revoir la démarche jeune et légère de Paris.

«—Si elle me reconnaît, elle ne pourra pas s'empêcher de me rire au nez.»

Et il regarda ses yeux; mais la simplicité et le sérieux de leur expression annonçaient une rêverie un peu triste, et pas du tout l'idée de se moquer. Il ne se souvint de son projet de saluer M^{me} de Chasteller que longtemps après qu'elle lut passée; son regard modeste et même timide avait été si noble que, lorsqu'elle contrepassa Lucien, malgré lui, il avait baissé les yeux. Les trois grandes heures que la manœuvre prit ce matin-là à notre héros, lui semblèrent moins longues qu'à l'ordinaire; il se figurait constamment ce regard si peu provincial qui était tombé en plein dans ses yeux. Le soir, il redoubla de prévenance et d'attention envers M^{me} de Serpierre et cinq ou six de ses bonnes amies, réunies autour d'elle. Il écouta, avec des regards fort animés, une diatribe infinie et remplie d'aigreur contre la cour de Louis-Philippe, laquelle se termina par une critique amère de M^{me} de Sauves-d'Hocquincourt. Sa précaution constante lui permit de se rapprocher, au bout d'une heure, de la petite table auprès de laquelle travaillait M^{lle} Théodelinde. Il donna, à elle et à ses amies, de nouveaux détails sur sa chute.

«—Ce qu'il y a de pis, ajouta-t-il, c'est qu'elle a eu des spectateurs, et pour qui un tel événement n'était point une nouveauté.

«—Et quels sont-ils? dit M^{lle} Théodelinde.

«—Une jeune femme qui occupe le premier étage de l'hôtel de Pontlevé.

«—Eh! c'est M^{me} de Chasteller!

«—Cela me console un peu. On en dit beaucoup de mal.

«—Le fait est qu'elle est haute comme les nues; elle n'est pas aimée à Nancy. Nous ne la connaissons pourtant que par quelques visites de société, ou plutôt nous ne la connaissons pas du tout. Elle met beaucoup de lenteur à rendre les visites. Je croirais volontiers qu'elle a de la nonchalance dans le caractère, et qu'elle se déplaît loin de Paris.

«—Souvent, dit une des jeunes amies de M^{lle} de Serpierre, elle fait mettre les chevaux à sa voiture, et, après une heure ou deux d'attente, on dételle. On la dit bizarre, et sauvage...

«—C'est une chose contrariante, pour une âme un peu délicate, reprit Théodelinde, de ne pouvoir pas danser une seule fois avec un homme, sans qu'il forme le projet d'épouser.

«—C'est tout le contraire qui nous arrive, à nous autres pauvres filles sans dot, reprit l'amie. Dame, c'est la veuve la plus riche de la province!»

On parla du caractère excessivement impérieux de M. de Pointcarré. Lucien attendait toujours un mot sur M. de Busant.

«—Mais je suis bien distrait, se dit-il enfin. Est-ce que des jeunes filles peuvent s'apercevoir de ces choses-là?»

Un jeune homme blond à l'air fade, entra dans le salon.

«—Tenez, dit M^{lle} Théodelinde, voici probablement l'homme qui ennuie le plus M^{me} de Chasteller. C'est M. de Blancet, son cousin, qui l'aime depuis quinze ou vingt ans, qui parle souvent et avec attendrissement de cet amour, né dans l'enfance, amour qui a redoublé depuis que M^{me} de Chasteller est une veuve fort riche. Les prétentions de M. de Blancet sont protégées par M. de Pointcarré, dont il est le très humble serviteur, et qui le fait dîner trois fois la semaine avec la chère cousine.

«—Et pourtant, mon père prétend, dit l'amie de M^{lle} Théodelinde, que M. de Pointcarré ne redoute qu'une chose au monde: c'est le mariage de sa fille. Il se sert de M. de Blancet pour éloigner les autres prétendants; mais M. de Blancet ne se verra jamais possesseur de cette belle fortune dont M. de Pointcarré est l'administrateur. C'est pour cela qu'il ne veut point qu'elle retourne à Paris.

«—M. de Pointcarré a fait une scène terrible l'autre jour, à sa fille, parce qu'elle ne voulait pas renvoyer son cocher. «Je ne sortirai pas de longtemps le soir, »disait M. de Pointcarré, et mon cocher peut fort bien vous servir; à quoi bon garder un mauvais sujet qui ne va presque jamais?»

La scène a été presque aussi forte que celle qu'il fit à sa fille lorsqu'il voulut la brouiller avec son amie intime, M^{me} de Constantin.

«—Cette femme d'esprit dont M. de Lanfort racontait des reparties si drôles l'autre jour?

«—Précisément. M. de Pointcarré est surtout avare et trembleur, et il redoute l'influence du caractère décidé de M^{me} de Constantin. Il a des projets d'émigration en cas de chute de Louis-Philippe et de proclamation de la République. Dans la première émigration, il a été réduit aux plus fâcheuses extrémités. Il a de grandes terres, mais peu d'argent comptant, dit-on, et, s'il passe le Rhin de nouveau, il compte beaucoup sur l'argent de sa fille.»

La conversation continuait ainsi, agréablement, entre Lucien, Théodelinde et son amie, lorsque M^{me} de Serpierre crut convenable à son rôle de mère de rompre un peu cet aparté que, d'ailleurs, elle voyait avec beaucoup de plaisir.

«—Et de quoi parlez-vous donc là, vous autres? dit-elle en s'approchant avec une sorte de gaieté. Vous avez l'air bien animés!

«—Nous parlons de M^{me} de Chasteller,» dit l'amie.

Aussitôt la physionomie de M^{me} de Serpierre changea entièrement et prit l'expression de la plus haute sévérité.

«—Les aventures de cette dame, dit-elle, ne doivent pas faire l'entretien de jeunes filles; elle nous a apporté de Paris des manières bien dangereuses pour votre bonheur futur, et pour votre considération dans le monde. Malheureusement, sa fortune, et le vain éclat dont elle l'entourne, peuvent faire illusion sur la gravité de ses fautes, et vous m'obligerez beaucoup, monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers Lucien, en ne parlant jamais avec mes filles des aventures de M^{me} de Chasteller.

«—L'exécrable femme! pensa Lucien. Nous nous amusions un peu, par hasard, et elle vient tout déranger. Et moi qui ai écouté tous ses contes tristes pendant une heure et avec tant de patience!»

Il s'éloigna avec l'air le plus hautain et le plus sec qu'il put trouver dans sa mémoire. Il rentra chez lui, et fut tout content d'y rencontrer son hôte, le bon M. Bonnard, le marchand de blé.

Peu à peu, par ennui, et sans songer le moins du monde à l'amour, Lucien prit les soins d'un amoureux ordinaire, ce qui lui sembla fort plaisant.

Le dimanche matin, il plaça un de ses domestiques en faction vis-à-vis la porte de l'hôtel de Pontlevé. Lorsque ce domestique vint lui dire que M^{me} de Chasteller venait d'entrer à la Propagation, petite église du pays, il y courut. Mais cette église était si exigüe, et les chevaux de Lucien, sans lesquels il s'était fait une loi de ne jamais sortir, menaient tant de bruit sur le pavé de la rue, et sa présence en uniforme était si remarquée, qu'il eut honte de ce manque de délicatesse. Il ne put pas bien voir M^{me} de Chasteller qui s'était placée au fond d'une chapelle assez obscure. Il crut remarquer beaucoup de simplicité chez elle. Le dimanche suivant, il vint à pied à la Propagation; mais, même ainsi, il était mal à son aise; il faisait trop d'effet.

Il eût été difficile d'avoir l'air plus distingué que M^{me} de Chasteller; seulement, Lucien, qui s'était placé de façon à la bien voir comme elle sortait, remarqua que, lorsqu'elle ne tenait pas les yeux strictement baissés, ils étaient d'une beauté si singulière que, malgré elle, ils trahissaient sa façon de sentir actuelle.

«—Voilà des yeux, pensa-t-il, qui doivent souvent donner de l'humeur à leur maîtresse. Quoi qu'elle fasse, elle ne peut pas les rendre insignifiants.»

Ce jour-là, ils exprimaient une attention et une mélancolie profondes.

«—Est-ce encore à M. de Busant de Sicile qu'il faut faire l'honneur de ces regards touchés?»

Cette question qu'il se fit gâta tout son plaisir.

«—Je ne croyais pas les amours de garnison sujettes à ces inconvénients.»

Cette idée raisonnable, mais vulgaire, mit un peu de sérieux dans l'âme de Lucien; et il tomba dans une rêverie profonde.

«—Eh bien, facile ou non, se dit-il après un long silence, il serait charmant de pouvoir causer de bonne amitié avec un pareil être. Je ne puis pas me dissimuler qu'il y a une cruelle distance d'un lieutenant-colonel à un simple sous-lieutenant; et une distance, alarmante encore, du noble nom de M. de Busant de Sicile, compagnon de Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis, à ce petit nom bourgeois de Leuwen. D'un autre côté, mes livrées si fraîches et mes chevaux anglais doivent me donner une demi-noblesse auprès de cette âme de province. Peut-être même, ajouta-t-il en riant, une noblesse tout entière... Non, reprit-il en se levant avec une sorte de fureur, des pensées

basses ne sauraient exister avec une physionomie si noble. Et quand elle les aurait, ces idées seraient celles de sa caste. Elles ne sont point ridicules chez elle, parce qu'elle les a adoptées en étudiant son catéchisme, à six ans; ce ne sont pas des idées, ce sont des sentiments. La noblesse de province fait grande attention aux livrées et au vernis des voitures. Mais pourquoi ces vaines délicatesses? Il faut avouer que je suis bien ridicule. Ai-je le droit de m'enquérir de qualités si intimes? Je voudrais passer quelques soirées dans le monde où elle va le soir.... Mon père m'a porté le défi de m'ouvrir les salons de Nancy! J'y suis admis. Cela était assez difficile, mais il est temps d'avoir quelque chose à faire au milieu de ces salons. J'y meurs d'ennui, et l'excès d'ennui pourrait me rendre inattentif, ce que la vanité de ces hobereaux, même les meilleurs, ne me pardonnerait jamais. Pourquoi ne me proposerais-je pas, afin d'avoir *un but dans la vie*, comme dit M^{me} Sylviane, de parvenir à passer quelques soirées avec cette jeune femme? J'étais bien bon de penser à l'amour et de me faire des reproches! Ce passe-temps ne m'empêchera pas d'être un homme estimable et de servir la patrie, si l'occasion s'en présentait. D'ailleurs, fit-il en souriant avec mélancolie, *ses propos aimables* m'auront bien vite guéri du plaisir que je suppose trouver à la voir; avec des façons un peu plus nobles, avec les propos convenus d'une autre position dans le monde, ce sera le second tome de M^{lle} Sylviane Berchu. Elle sera aigre et dévote comme M^{me} de Serpierre, ou ivre de gentilhommerie en me parlant des titres de ses aïeux, comme M^{me} de Commercy qui me racontait hier en brouillant toutes les dates, et, qui plus est, bien longuement, comme quoi un de ses ancêtres, nommé Enguerrand, suivit François Ier à la guerre contre les Albigeois et fut connétable d'Auvergne... Tout cela sera vrai; mais elle est jolie. Que faut-il de plus pour passer une heure agréable? Il sera même curieux d'observer philosophiquement comment des pensées ridicules ou basses peuvent ne pas gâter une telle physionomie. C'est qu'au fait, rien n'est ridicule comme la science de Lavater.»

Ce qui répondit à tout, dans la tête de Lucien, ce fut la pensée qu'il y aurait de la gaucherie à ne pas pénétrer dans les salons où allait M^{me} de Chasteller, ou dans le sien, si elle n'allait nulle part.

«—Cela exigera quelques soins. Ce sera comme la prise d'assaut des salons de Nancy.»

Par tous ces raisonnements philosophiques, le mot fatal d'amour fut éloigné, et il ne se fit plus de reproche. Il s'était moqué si souvent de l'étal piteux où il avait vu Edgar, un de ses cousins! Faire dépendre l'estime qu'on se doit à soi-même de l'opinion d'une femme qui s'estime, elle, parce que son bisaïeul a tué des Albigeois à la suite de François Ier, quelle complication de ridicule! Dans ce conflit, l'homme est plus ridicule que la femme. Malgré toute cette belle logique, M. de Busant de Sicile occupait l'âme de notre héros tout autant, pour le moins, que M^{me} de Chasteller. Il mettait une adresse prodigieuse à faire des questions indirectes au sujet de M. de Busant et de l'accueil dont il avait été l'objet. M. Gauthier, M. Bonnard et leurs amis, et toute la société de second ordre, exagérant tout, comme à l'ordinaire, ne savaient rien de M. de Busant, sinon qu'il était de la plus haute noblesse et qu'il avait été l'amant de M^{me} de Chasteller. On était loin de dire les choses aussi clairement que dans les salons de M^{mes} de Commercy et de Puy-Laurens. Quand Lucien faisait des questions sur M. de Busant, on semblait se souvenir que lui, Lucien, était du camp ennemi, et jamais il ne put arriver à une réponse nette. Il ne pouvait aborder un tel sujet avec son amie Théodelinde, et c'était, en vérité, le seul être qui semblait ne pas désirer le tromper. Lucien n'arriva jamais à savoir la vérité. Le fait est que c'était un fort brave et fort honnête gentilhomme, mais sans aucune sorte d'esprit. À son arrivée à Nancy, se méprenant sur l'accueil dont il était l'objet, et, oubliant sa taille épaisse, son regard commun et ses quarante ans, il s'était porté amoureux de M^{me} de Chasteller. Il avait constamment ennuyé elle et son père de ses visites, et jamais elle n'avait pu parvenir à rendre ces visites moins fréquentes. Son père, M. de Pointcarré, tenait à être bien avec la force armée de Nancy. Si ses correspondances, bien innocentes, avec Charles X, étaient découvertes, qui serait chargé de l'arrêter? Qui pourrait protéger sa fuite? Et si, tout à coup, l'on apprenait que la république était proclamée à Paris, qui pourrait le protéger contre le peuple du pays? Mais le pauvre Lucien était bien loin de pénétrer tout ceci. Il voyait constamment M. Dupoirier éluder ses questions avec une adresse admirable. Dans la bonne compagnie on lui répétait sans cesse: «Cet officier supérieur descend d'un des aides de camp du duc d'Anjou, frère de Saint-Louis, qu'il a aidé à conquérir la Sicile.» Il sut quelque chose de plus par M. d'Antin, qui lui dit un jour:

«—Vous avez fort bien fait d'occuper son logement; c'est un des plus passables de la ville. Ce pauvre M. de Busant était fort brave, pas une idée, d'excellentes manières, donnant aux dames de fort jolis déjeuners dans les bois de Burviller, au *Chasseur Vert*, à un quart de lieue d'ici; et presque tous les jours, sur le minuit, il se croyait gai, parce qu'il était ivre.»

À force de s'occuper des moyens de rencontrer M^{me} de Chasteller dans un salon, le désir de briller aux yeux des habitants de Nancy, que Lucien commençait à mépriser plus peut-être qu'il ne fallait, fut remplacé, comme mobile d'action, par l'envie d'occuper l'esprit, si ce n'est l'âme, de ce joli joujou.

«—Cela doit avoir de singulières idées, pensait-il, une jeune *ultra* de province, passant du Sacré-Cœur à la cour de Charles X, et chassée de Paris, dans les journées de juillet 1830.»

Telle était, en effet, l'histoire de M^{me} de Chasteller. En 1814, après la première Restauration, M. le marquis de Pointcarré fut au désespoir de se voir à Nancy et de n'être pas de la cour.

«—Je vois se rétablir, disait-il, la ligne de séparation entre la noblesse de cour et nous autres. Mon cousin, de même nom que moi, parce qu'il est de la cour, viendra à vingt-deux ans commander, comme colonel, le régiment où, par grâce, je serai capitaine à quarante.»

C'était là le principal chagrin de M. de Pointcarré, et il n'en faisait mystère à personne. Bientôt il en eut un second. Il se présenta aux élections de 1816, pour la Chambre des députés, et il eut six voix, en comptant la sienne. Il s'enfuit à Paris, déclarant qu'il quittait à jamais la province après cet affront, et emmenait sa fille, âgée de cinq ou six ans. Pour se donner une position à Paris, il sollicita la pairie. M. de Puy-Laurens, alors fort bien en cour, lui conseilla de placer sa fille au couvent du Sacré-Cœur; M. de Pointcarré suivit le conseil et en sentit toute la portée. Il se jeta dans la haute dévotion, et parvint ainsi, en 1828, à marier sa fille à un des maréchaux de camp attachés à la cour de Charles X. Ce mariage fut considéré comme très avantageux: M. de Chasteller avait de la fortune. Il paraissait plus âgé qu'il ne l'était, parce qu'il manquait tout à fait de cheveux, mais il avait une vivacité étonnante et portait la grâce dans les manières jusqu'au genre doux. Ses ennemis à la cour lui appliquèrent le vers de Boileau sur les romans de son époque:

Et, jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

M^{me} de Chasteller, bien dirigée par un mari idolâtre des petits moyens qui font tant d'effet à la cour, fut bien reçue des princesses, et jouit d'une position fort agréable: elle avait les loges de la cour aux Bouffes et à l'Opéra, et, l'été, deux appartements, l'un à Meudon, et l'autre à Rambouillet. Elle avait le bonheur de ne s'occuper jamais de politique et de ne pas lire les journaux. Elle ne connaissait de la politique que les séances publiques de l'Académie française, auxquelles son mari exigeait qu'elle assistât parce qu'il avait de grandes prétentions au fauteuil; il était grand admirateur de Millevoys et de la prose de M. de Fontanes.

Les coups de fusil de 1830 vinrent troubler ses innocentes pensées. En voyant le peuple dans la rue,—c'était son mot—il se rappela les meurtres de MM. Foulon et Berthier, aux premiers jours de la Révolution. Il pensa que le voisinage du Rhin était ce qu'il y avait de plus sûr, et vint se cacher dans une terre de sa femme, près de Nancy. M. de Chasteller, homme peut-être un peu affecté, mais fort agréable et même amusant dans les positions ordinaires de la vie, n'avait jamais eu la tête bien forte: il ne put jamais se consoler de cette troisième fuite de la famille qu'il adorait.

«—Je vois là le doigt de Dieu!» disait-il en pleurant, dans les salons de Nancy; et il mourut bientôt, laissant à sa veuve vingt-cinq mille livres de rente dans les fonds publics. Cette fortune lui avait été faite par le roi, à l'époque des emprunts de 1817, et les salons de Nancy, qui en étaient jaloux, la portaient sans façon à dix-huit cent mille francs ou deux millions. Lucien eut toutes les peines du monde à réunir ces faits si simples. Quant à la conduite de M^{me} de Chasteller, la haine dont on l'honorait dans le salon de M^{me} de Serpierre et le bon sens de M^{lle} Théodelinde, rendirent plus facile la tâche de Lucien. Dix-huit mois après la mort de son mari, M^{me} de Chasteller osa prononcer ces mots: retour à Paris.

«—Quoi, ma fille! lui dit le grand M. de Pointcarré, avec le ton et les gestes d'Alceste indigné dans la comédie; vos princes sont à Prague et l'on vous verrait à Paris? Que diraient les mânes de M. de Chasteller? Ah! si nous quittons nos pénates, ce n'est pas de ce côté qu'il faut tourner la tête des chevaux. Soignez votre vieux père à Nancy, ou, si nous pouvons mettre un pied devant l'autre, allons à Prague; etc.»

M. de Pointcarré avait ce parler long et figuré des gens diserts du temps de Louis XVI, qui passait alors pour de l'esprit.

M^{me} de Chasteller avait dû renoncer à l'idée de Paris. À ce seul mot, son père lui parlait avec aigreur et lui faisait une scène. Mais, par compensation, M^{me} de Chasteller avait de beaux chevaux, une jolie calèche et des gens tenus avec élégance. Tout cela paraissait moins dans Nancy que sur les grandes routes du voisinage. Elle allait voir, le plus souvent qu'elle le pouvait, une amie du Sacré-Cœur, M^{me} de Constantin, qui habitait une petite ville à quelques lieues de Nancy; mais M. de Pointcarré en était mortellement jaloux, et avait tout fait pour les brouiller. Deux ou trois fois, dans ses grandes promenades, Lucien avait rencontré la calèche de M^{me} de Chasteller à plusieurs lieues de Nancy. Le jour d'une de ces rencontres, sur le minuit, il était aller fumer ses petits cigares de papier de réglisse dans la rue de la Pompe. Là, il continuait à se réjouir de la faveur que les uniformes brillants trouvaient auprès de M^{me} de Chasteller. Il s'efforçait de bâtir quelque espérance sur l'élégance de ses chevaux et de ses gens. Il combattait cet espoir par le souvenir de la simplicité de son nom bourgeois; mais, en se disant toutes ces belles choses, il pensait à d'autres. Il ne s'était pas aperçu que, depuis quinze jours à peu près qu'il l'avait vue à la messe, M^{me} de Chasteller, qui pour lui cependant n'avait qu'une existence en quelque sorte idéale, avait changé de manière à son égard. D'abord il s'était dit, après s'être fait conter son histoire:

«—Cette jeune femme est vexée par son père; elle doit être blessée de l'attachement que celui-ci affiche pour sa fortune. La province l'ennuie; il est tout simple qu'elle cherche une distraction dans un peu de galanterie honnête.»

Ensuite sa physionomie franche et chaste avait fait naître des doutes, même sur la galanterie.

Enfin, le soir dont nous parlons:

«—Mais, que diable, se dit-il, je suis un vrai nigaud; je devrais me réjouir de ce bon vouloir pour l'uniforme.»

Plus il insistait sur ce motif d'espérer, plus il devenait sombre.

«—Aurais-je la sottise d'être amoureux!» se dit-il enfin à demi-haut; et il s'arrêta, frappé de la foudre, au milieu de la rue. Heureusement, à minuit, il n'y avait là personne pour observer sa mine et se moquer de lui.

Le soupçon d'aimer l'avait pénétré de honte; il se sentit dégradé.

«—Je serais donc comme Edgar, se dit-il. Il faut que j'aie l'âme naturellement bien petite et bien faible! Quoi! pendant que toute la jeunesse de France prend parti pour de si grands intérêts, toute ma vie se passera à regarder deux beaux yeux, comme les héros ridicules de Corneille! Voilà le résultat de cette vie sage et raisonnable que je mène ici.

*Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.*

Il valait bien mieux, comme j'en avais l'idée, aller enlever une petite danseuse à Metz! Il valait bien mieux, du moins, faire une cour sérieuse à M^{me} de Puy-Laurens ou à M^{me} d'Hocquincourt. Je n'avais pas à craindre, auprès de ces dames, d'être entraîné au delà d'un petit amour de société. Si cela continue, je vais devenir fou et plat. C'est bien autre chose que le *saint-simonisme* dont m'accusait mon père! Qui est-ce qui s'occupe des femmes aujourd'hui? Quelque homme comme le duc de..., l'ami de ma mère, qui, au déclin d'une vie honorable, après avoir payé sa dette sur les champs de bataille et à la Chambre des pairs en refusant son vote, s'amuse à faire la fortune d'une petite danseuse. Mais moi! à mon âge! Quel est le jeune homme qui ose seulement parler d'un attachement sérieux pour une femme? Si ceci est un amusement, bien; si c'est un attachement sérieux, je suis sans excuse; et la preuve que je mets du sérieux dans tout ceci, que cette folie n'est pas un simple amusement, c'est ce que je viens de découvrir: le faible de M^{me} de Chasteller pour les brillants uniformes, loin de me plaire, m'attriste. Je me crois des devoirs envers la patrie! Jusqu'ici je me suis principalement estimé parce que je n'étais pas un égoïste uniquement occupé à bien jouir du gros lot qu'il a reçu du hasard; je me suis estimé parce que je sentais avant tout l'existence de ces devoirs envers la patrie, et le besoin de l'estime des grandes âmes. Je suis dans l'âge d'agir; d'un moment à l'autre la voix de la patrie peut se faire entendre: je puis être appelé. Je devrais occuper tout mon esprit à découvrir les intérêts véritables de la France, que des fripons cherchent à embrouiller. Une seule tête, une seule âme, ne suffisent point pour y voir clair, au milieu de devoirs si

compliqués. Et c'est le moment que je choisis pour me faire l'esclave d'une petite ultra de province! Le diable l'emporte, elle et sa rue!»

Lucien rentra précipitamment chez lui; mais le sentiment d'une honte vive lui ôta le sommeil. Le jour le trouva se promenant devant la caserne; il attendait avec impatience l'heure de l'appel. L'appel fini, il accompagna pendant quelques centaines de pas deux de ses camarades; pour la première fois, leur société lui était agréable. Rendu enfin à lui-même:

«—J'ai beau faire, se dit-il, je ne puis voir dans ces yeux si pénétrants, mais si chastes, le pendant d'une danseuse de l'Opéra, moins les grâces.»

De toute la journée, il ne put arriver à prendre son parti sur M^{me} de Chasteller. Quoi qu'il fit, il ne pouvait voir en elle la maîtresse obligée de tous les lieutenants-colonels qui viendraient tenir garnison à Nancy.

«—Mais cependant, disait le parti de la raison, elle doit s'ennuyer beaucoup. Son père la force à boudier Paris; il veut la brouiller avec une amie intime; un peu de galanterie est la seule consolation pour cette pauvre âme.»

Cette excuse si raisonnable ne faisait que redoubler la tristesse de notre héros. Au fond, il entrevoyait le ridicule de sa position: il aimait, sans doute avec l'envie de réussir, et cependant il était malheureux et prêt à mépriser sa maîtresse, précisément à cause de cette possibilité de réussir. La journée fut cruelle pour lui; tout le monde semblait d'accord pour lui parler de M. Thomas de Busant et de la vie agréable qu'il avait su mener à Nancy. On comparait cette existence avec la vie de café et de cabaret que menaient le lieutenant-colonel Filloteau et les trois chefs d'escadron.

La lumière lui arrivait de toutes parts; car le nom de M^{me} de Chasteller était sur toutes les lèvres, à propos de M. de Busant; et cependant son cœur s'obstinait à la lui montrer comme un ange de pureté. Il ne trouva plus aucun plaisir à faire admirer dans les rues de Nancy ses livrées élégantes, ses beaux chevaux, sa calèche qui ébranlait en passant toutes les maisons de bois du pays. Il se méprisait presque pour s'être amusé de ces pauvretés; il oubliait l'excès d'ennui dont elle l'avait distrait. Pendant les jours qui suivirent, il fut extrêmement agité. Ce n'était plus cet être léger et distrait par la moindre bagatelle. Il y avait des moments où il se méprisait de tout son cœur; mais, malgré ses remords, il ne pouvait s'empêcher de passer plusieurs fois le jour dans la rue de la Pompe.

Huit jours après que Lucien eut fait dans son cœur une découverte si humiliante, comme il entra chez M^{me} de Commercy, il y trouva établie, en visite, M^{me} de Chasteller. Il ne put dire un mot, il devint de toutes les couleurs, et, se trouvant le seul homme dans le salon, il n'eut pas l'esprit d'offrir son bras à M^{me} de Chasteller pour la reconduire à sa voiture. Il sortit de cette maison se méprisant un peu plus soi-même. Ce républicain, cet homme d'action, qui aimait l'exercice du cheval comme une préparation au combat, n'avait jamais songé à l'amour que comme à un précipice dangereux et méprisé, où il était sûr de ne pas tomber. D'ailleurs, il croyait la passion extrêmement rare, partout ailleurs qu'au théâtre. Il s'était étonné de tout ce qui lui arrivait, comme l'oiseau sauvage qui s'engage dans un filet et que l'on met en cage; ainsi que ce captif effrayé, il ne savait que se heurter la tête avec furie contre les barreaux de sa cage.

«—Quoi! ne pas savoir dire un seul mot; quoi! oublier même les usages les plus simples! Ainsi ma faible conscience cède à l'attrait d'une faute, et je n'ai même pas le courage de la commettre!»

Le lendemain, il n'était pas de service; il profita de la permission donnée par le colonel et s'enfonça fort loin dans le bois de Burviller... Vers le soir, un paysan lui apprit qu'il était à sept lieues de Nancy.

«—Il faut convenir que je suis encore plus sot que je ne me l'imaginais! Est-ce en courant les bois que je pourrai trouver la chance de rencontrer M^{me} de Chasteller et de réparer ma sottise?»

Il revint précipitamment à la ville; il alla chez les Serpierre. M^{lle} Théodelinde était son amie, et cette âme, qui se croyait si ferme, avait besoin ce jour-là d'un regard ami. Il était bien loin d'oser lui parler de sa faiblesse; mais, auprès d'elle, son cœur trouvait quelque repos. M. Gauthier avait toute son estime, mais il était prêtre de la République, et tout ce qui ne tendait pas au bonheur de la France, se gouvernant elle-même, lui semblait indigne d'attention et puéril. Dupoirier eût fait un conseiller parfait. Outre ses connaissances générales des hommes et des choses de Nancy, il dînait une fois la semaine avec la personne que Lucien avait tant d'intérêt à connaître. Mais Lucien n'était attentif qu'à ne pas lui donner l'occasion de le trahir. Comme il racontait à Théodelinde ce qu'il avait fait dans sa longue promenade, on annonça M^{me} de Chasteller. À l'instant il devint emprunté

dans tous ses mouvements; il essaya vainement de parler. Le peu qu'il dit était à peu près inintelligible.

Il n'eût pas été plus surpris si, en allant au feu avec le régiment, au lieu de galoper en avant sur l'ennemi, il se fût mis à fuir. Cette idée le plongea dans le trouble le plus violent; il ne pouvait donc répondre de rien sur son propre compte! quelle leçon de modestie! Quel besoin d'agir pour être enfin sûr de soi-même, non plus par une vaine probabilité, mais d'après des faits!

Il fut tiré de sa rêverie profonde par un événement bien étonnant. M^{me} de Serpierre le présentait à M^{me} de Chasteller, et accompagnait cette cérémonie des louanges les plus excessives.

Lucien était rouge comme un coq, et cherchait en vain à trouver un mot poli, tandis qu'on exaltait surtout son esprit aimable, admirable d'à-propos et d'élégance parisienne. Enfin M^{me} de Serpierre elle-même s'aperçut de l'état où il se trouvait. M^{me} de Chasteller eut recours à un prétexte pour faire sa visite excessivement courte.

Quand elle se leva, Lucien eut bien l'idée de lui offrir son bras jusqu'à sa voiture, mais il se sentit trembler de telle sorte, qu'il trouva imprudent d'essayer de quitter sa chaise, il craignait de donner une scène publique. M^{me} de Chasteller eût pu lui dire:

«—C'est à moi, monsieur, à vous offrir le bras.»

«—Je ne vous croyais pas si sensible au ridicule, lui dit M^{lle} Théodelinde, comme M^{me} de Chasteller quittait le salon. Est-ce parce qu'elle vous a vu dans la situation peu brillante de saint Paul, lorsqu'il eut sa vision du troisième ciel, que sa présence vous a interdit à tel point?»

Lucien accepta cette interprétation; il craignait de se trahir en entreprenant la moindre discussion, et, quand il put espérer que sa sortie n'aurait rien d'étrange, il se hâta de fuir. Une fois seul, l'excès de ridicule de ce qui venait de lui arriver, le consola un peu.

«—Est-ce que j'aurais la peste? se dit-il. Puisque l'effet physique est si fort, je ne suis donc pas si blâmable moralement. Si j'avais la jambe cassée, je ne pourrais pas non plus marcher avec mon régiment!»

Il y eut un dîner chez les Serpierre, fort simple, car ils n'étaient rien moins que riches; mais grâce aux préjugés de la noblesse, si vivaces en province et qui seuls pouvaient marier les six filles du vieux *lieutenant du roi*, ce n'était pas un petit honneur que d'être invité dans cette maison. Aussi M^{me} de Serpierre balança-t-elle longtemps avant d'inviter Lucien: son nom était bien bourgeois. Mais enfin l'utilité l'emporta, comme il est d'usage au XIX^e siècle. Lucien était un jeune homme à marier. La bonne et simple Théodelinde n'approuvait pas du tout cette politique, mais il fallait obéir. La place de Lucien fut indiquée à côté de la sienne, par de petits billets placés sur les serviettes. Le vieux lieutenant du roi avait écrit: «*M. le Chevalier Leuwen.*» Théodelinde comprit que Lucien serait choqué de cet anoblissement impromptu. On avait engagé M^{me} de Chasteller, parce qu'elle n'avait pu venir à un autre dîner deux mois auparavant, quand M. de Pointcarré avait la goutte. Théodelinde, toute honteuse de la haute politique de sa mère, obtint avec beaucoup de peine, au moment où les autres allaient arriver, que la place de M^{me} de Chasteller fût marquée à droite de *M. le Chevalier Leuwen*, tandis qu'elle occuperait la gauche.

Lorsque Lucien arriva, M^{me} de Serpierre le prit à part et lui dit, avec toute la fausseté d'une mère qui a six filles à marier:

«—Je vous ai placé à côté de la belle M^{me} de Chasteller; c'est le meilleur parti de la province, elle ne passe pas pour haïr les uniformes. Vous aurez ainsi une occasion de cultiver la connaissance que je vous ai fait faire.»

Au dîner, Théodelinde trouva Lucien assez maussade; il parlait peu, et ce qu'il disait, en vérité, ne valait pas la peine d'être dit. M^{me} de Chasteller parla à notre héros de ce qui faisait alors le sujet de toutes les conversations à Nancy: M^{me} Grandet, la femme du receveur général, allait arriver de Paris, et, sans doute, donnerait des fêtes superbes. Son mari était fort riche, elle passait pour être une des plus jolies femmes de Paris. Lucien se rappela le propos qui le faisait parent de Robespierre, et il eut le courage de dire qu'il voyait souvent M^{me} Grandet chez sa mère, M^{me} Leuwen. Ce sujet de conversation ne fut que pauvrement suivi par notre sous-lieutenant; il prétendait parler avec vivacité et, comme son esprit ne fournissait rien, il arrivait presque à faire des questions sèches à sa voisine.

Après dîner, on proposa une grande promenade et Lucien eut l'honneur de conduire M^{lle} Théodelinde et M^{me} de Chasteller dans une excursion sur l'étang qui est décoré du nom de lac de *la Commanderie*. Il s'était chargé de manœuvrer la barque, et lui, qui avait mené cinq ou six fois, et fort bien, les demoiselles de Serpierre, fut sur le point de faire chavirer, dans les quatre pieds d'eau de ce lac, M^{lle} Théodelinde et M^{me} de Chasteller.

Le surlendemain était le jour de fête d'un auguste personnage, maintenant hors de France. M^{me} la marquise de Marcilly, veuve d'un cordon rouge, se crut obligée de donner un bal; mais le motif de la fête ne fut point exprimé dans le billet d'invitation, ce qui parut une timidité coupable à sept ou huit dames pensant supérieurement, et qui, pour cette raison, n'honorèrent point le bal de leur présence.

De tout le 27^e de lanciers, il n'y eut d'invité que le colonel, Lucien et le petit Riquebourg. Mais, une fois dans les salons de la marquise, l'esprit de parti fit oublier les plus simples convenances à des gens d'ailleurs si polis, polis même jusqu'à fatiguer. Le colonel Malher de Saint-Mégrin fut traité en intrus et presque en homme de police; Lucien, comme l'enfant de la maison. Il y avait réellement de l'engouement pour ce joli sous-lieutenant.

La société réunie, on passa dans la salle de bal. Au milieu d'un jardin planté jadis par le roi Stanislas, beau-père de Louis XV, et représentant, suivant le goût du temps, un labyrinthe de charmilles, s'élevait un kiosque fort élégant, mais très négligé depuis la mort de l'ami de Charles XII. Pour dissimuler les ravages du temps, on l'avait transformé en tente magnifique. Le commandant de la place, très fâché de ne pouvoir pas venir au bal et célébrer la fête de l'auguste personnage, avait prêté, des magasins de la place, deux de ces grandes tentes, nommées marquises. On les avait dressées à côté du kiosque, avec lequel elles communiquaient par de grandes portes ornées de trophées indiens, mais où la couleur blanche dominait. On n'eût pas mieux fait, même à Paris; c'étaient MM. Roller qui s'étaient chargés de toute la partie des décorations.

Le soir, grâce à ces jolies tentes, à l'aspect animé du bal et aussi sans doute à l'accueil vraiment flatteur dont il était l'objet, Lucien fut complètement distrait de sa tristesse et de ses remords. La beauté de la salle et du jardin où l'on dansait, le charma comme un enfant. Ces premières sensations en firent un autre homme. Ce grave républicain se donna un plaisir d'écolier: celui de

passer souvent devant le colonel Malher sans lui parler, ni même daigner le regarder. En cela il suivait l'exemple général: pas une parole ne fut adressée à ce colonel, si fier de son crédit. Il restait isolé comme une *brebis galeuse*, c'était le mot dont on se servait généralement, dans le bal, pour désigner sa position fâcheuse. Et il n'eut pas l'esprit de quitter le bal et de se soustraire à une impolitesse si unanime.

«—Ici, *c'est lui qui ne pense pas bien*, se disait Lucien, et je lui rends la monnaie de la scène qu'il me fit jadis, au sujet du cabinet littéraire. Avec ces êtres grossiers, il ne faut pas perdre l'occasion de placer une marque de mépris. Quand les honnêtes gens les dédaignent, ils se figurent qu'on les redoute.»

Lucien remarqua, en entrant, que toutes les femmes étaient parées de rubans rouges et blancs, ce qui ne l'offensa pas le moins du monde:

«—Cette insulte s'adresse au chef de l'État, et à un chef...^[1]. La nation est trop haut placée pour qu'une famille quelconque, fût-elle de héros, puisse l'insulter.»

Au fond d'une des tentes adjacentes, était comme un petit réduit qui resplendissait de lumière; il y avait peut-être quarante bougies allumées, et Lucien fut attiré par leur éclat.

«—Cela a l'air d'un reposoir des processions de la Fête-Dieu!» pensa-t-il.

Au milieu des bougies, dans le lieu le plus noble, était placé, comme une sorte d'ostensoir, le portrait d'un jeune Écossais. Dans la physionomie de cet enfant, le peintre, qui *pensait* mieux, sans doute, qu'il ne dessinait, avait cherché à réunir, aux sourires aimables du premier âge, un front chargé des hautes pensées du génie. Le peintre était ainsi parvenu à faire une caricature étonnante et qui tenait du monstre. Toutes les femmes qui entraient dans la salle du bal, la traversaient rapidement pour aller se placer devant le portrait du jeune Écossais.

Là, on restait un instant en silence, et l'on affectait un air sérieux. Puis, en s'en allant, on reprenait la physionomie plus gaie du bal, et on allait saluer la maîtresse de la maison. Deux ou trois dames, qui s'approchèrent de M^{me} de Marcilly avant d'avoir salué le portrait, en furent reçues fort sèchement et parurent tellement ridicules, que l'une d'elles jugea à propos de se trouver mal. Après une revue générale du bal, qui était fort beau, la reconnaissance

marqua la place de Lucien sur une chaise, à côté du boston de M^{me} la comtesse de Commercy, la cousine de l'empereur. Pendant une mortelle demi-heure, Lucien entendit lui donner ce titre cinq ou six fois, en parlant d'elle et à elle-même.

«—Vous êtes admirable, monsieur, lui dit la cousine de l'empereur, et, certainement, je ne voudrais pas me séparer d'un aussi aimable cavalier; mais je vois d'ici des demoiselles qui ont bonne envie de danser; elles me regarderaient avec des yeux ennemis si je vous gardais plus longtemps.»

Et M^{me} de Commercy lui indiqua plusieurs demoiselles de la *première qualité*. Notre héros prit son parti en brave; non seulement il dansa, mais il parla; il trouva quelques petites idées à la portée de ces intelligences non cultivées, exprès, des jeunes filles de la noblesse de province. Son courage fut récompensé par les louanges unanimes de M^{mes} de Commercy, de Marcilly, de Serpierre, etc. Il se sentit à la mode.

On aime les uniformes dans l'Est de la France, pays profondément militaire; et c'est en grande partie à cause de son uniforme, porté avec grâce, et presque unique dans cette société, que Lucien pouvait passer pour le personnage le plus brillant du bal. Enfin, il obtint une contredanse de M^{me} d'Hocquincourt: il eut de l'à-propos, du brillant, de l'esprit. M^{me} d'Hocquincourt lui faisait des compliments fort vifs:

«—Je vous ai toujours vu fort aimable; mais, ce soir, vous êtes un autre homme!» lui dit-elle.

Ce propos fut entendu par M. de Sanréal, et Lucien commença à déplaire aux jeunes gens de la société.

«—Vos succès donnent de l'humeur à ces messieurs, dit M^{me} d'Hocquincourt;» et comme MM. Roller et d'Antin s'approchaient d'elle, elle rappela Lucien qui s'éloignait.

«—Monsieur Leuwen, lui fit-elle de loin, je vous demande de danser avec moi la première contredanse.

«—C'est charmant, pensa Lucien. Voilà ce qu'on n'oserait pas se permettre à Paris. Réellement, ces pays étrangers ont du bon: ces gens-ci sont moins timides que nous.»

Pendant qu'il dansait avec M^{me} d'Hocquincourt, M. d'Antin s'approcha d'elle. Elle feignit alors d'avoir oublié un engagement pris avec lui, et se mit à lui en faire des excuses en ternies si plaisants et si piquants, que Lucien, toujours dansant avec elle, eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. M^{me} d'Hocquincourt cherchait évidemment à mettre en colère M. d'Antin, qui protestait en vain que jamais il n'avait compté sur cette contredanse.

«—Comment un homme peut-il se laisser traiter ainsi? pensait Lucien. Que de bassesses fait faire l'amour!»

Il alla à l'autre bout du salon et dansa des valse avec M^{me} de Puy-Laurens qui, elle aussi, fut charmante pour lui. Il était l'homme à la mode de ce bal, lui qui dansait fort mal. Il le savait fort bien, et c'était pour la première fois de sa vie qu'il goûtait ce plaisir. Il dansait une galope avec M^{lle} Théodelinde, lorsque, dans un angle de la salle, il aperçut M^{me} de Chasteller.

Tout le brillant courage, tout l'esprit de Lucien disparurent en un clin d'œil. Elle avait une simple robe blanche, et sa toilette montrait une simplicité qui eut semblé bien ridicule aux jeunes gens de ce bal, si elle entêté sans fortune. Les bals sont des jours de bataille, dans ces pays de puérile vanité, et négliger un avantage passe pour une affectation marquée. On eût voulu que M^{me} de Chasteller portât des diamants; la robe modeste et peu chère qu'elle avait choisie était un acte de singularité qui fut blâmé avec affectation de douleur profonde par M. de Pointcarré, et désapprouvé, en secret, même par le timide M. de Blancet, qui lui donnait le bras avec une dignité plaisante. Ces messieurs n'avaient pas tout à fait tort: le trait le plus marquant du caractère de M^{me} de Chasteller était une nonchalance profonde. Sous l'aspect d'un sérieux complet et que sa beauté rendait imposant, elle avait un caractère heureux et même gai. Rêver était son plaisir suprême. On eût dit qu'elle ne faisait aucune attention aux petits événements qui l'entouraient: aucun ne lui échappait, au contraire. Et c'étaient même ces petits événements qui servaient d'aliment à cette rêverie, qui passait pour de la hauteur.

Par exemple, le matin même du bal, M. de Pointcarré lui avait fait une scène pour l'indifférence avec laquelle elle avait lu une lettre lui annonçant

une banqueroute. Et, peu d'instant après, la rencontre, dans la rue, d'une femme fort petite, vieille, marchant à peine, mal vêtue, au point de laisser voir une chemise déchirée, et sous cette chemise, une peau noircie par le soleil, l'avait émue jusqu'aux larmes. Personne, à Nancy, n'avait deviné ce caractère. Une amie intime, M^{me} de Constantin, recevait seule quelquefois ses confidences, et s'en moquait. Avec tout le reste du monde, M^{me} de Chasteller parlait assez pour fournir son contingent à la conversation; mais se mettre à parler était toujours pour elle une fatigue. Elle ne regrettait qu'une chose de Paris: la musique italienne, qui avait le pouvoir d'augmenter d'une façon surprenante l'intensité de ses accès de rêverie. Elle pensait fort peu à elle-même, et même le bal que nous décrivons n'avait pu la rappeler assez au rôle qu'elle devait jouer, pour lui donner la quantité d'honnête coquetterie que le vulgaire croit inhérente au caractère de toutes les femmes.

Comme Lucien ramenait M^{lle} Théodelinde à sa mère:

«—Que veut dire cette petite robe blanche de mousseline? criait tout haut M^{me} de Serpierre. Est-ce ainsi qu'on se *présente* un jour tel que celui-ci? Elle est veuve d'un officier général, attaché à la propre personne du roi; elle jouit d'une fortune triplée et quadruplée par la bienveillance de nos Bourbons, M^{me} de Chasteller eût dû comprendre que venir chez M^{me} de Marcilly, le jour de la fête de notre adorable prince, c'est se présenter aux Tuileries. Que diront les républicains en nous voyant traiter avec légèreté les choses les plus sacrées? Et n'est-ce pas quand le flot de tout le vulgaire vient attaquer les choses saintes, que chaque être, selon la position, doit avoir du courage et faire strictement son devoir? Et, elle encore, ajoutait-elle, fille unique de M. de Pointcarré, qui, à tort ou à raison, se voit à la tête de la noblesse de la province, ou, du moins, nous donne des instructions comme commissaire du roi! Cette petite tête n'a rien vu de tout cela!»

M^{me} de Serpierre avait raison. M^{me} de Chasteller était blâmable, mais pas autant qu'elle fut blâmée.

«—Que vont dire les républicains?» s'écriaient toutes les nobles dames; et elles songeaient au numéro de l'*Aurore* qui devait paraître le surlendemain.

M^{me} de Chasteller se rapprocha du groupe de M^{me} de Serpierre, comme celle-ci continuait, à très haute voix, ses réflexions critiques et

monarchiques. Cette critique amère fut brusquement coupée par les compliments fades et exaspérés qui passent pour du savoir-vivre en province. Lucien fut heureux de trouver M^{me} de Serpierre bien ridicule. Un quart d'heure plus tôt, il eût ri de grand cœur; maintenant cette femme méchante lui fit l'effet d'une *pierre de Prusse* que l'on trouve dans les mauvais chemins de montagnes. Pendant toutes ces politesses infinies, auxquelles M^{me} de Chasteller fut bien obligée de répondre, Lucien eut tout le loisir de la regarder. Son teint avait cette fraîcheur inimitable qui semble annoncer une âme trop haut placée, pour être troublée par les minuties vaniteuses et les petites haines d'un bal de province. Il lui sut gré de cette expression toute de son invention. Il était absorbé dans son admiration lorsque les yeux de cette beauté pâle se tournèrent sur lui; il ne put soutenir leur éclat. Ils étaient tellement beaux et simples dans leurs mouvements! Pour y songer, il restait immobile, à trois pas de M^{me} de Chasteller, à la place où son regard l'avait surpris. Il n'y avait plus rien chez lui de l'enjouement et de l'assurance brillante de l'homme à la mode; il ne songeait plus à plaire au public, et, s'il se souvenait de l'existence de ce monstre, ce n'était que pour craindre ses réflexions. N'était-ce pas ce public qui lui avait nommé sans cesse M. Thomas de Busant? Au lieu de soutenir son courage par l'action, Lucien, en ce moment critique, avait la faiblesse de réfléchir, de philosopher. Pour se justifier de la faiblesse et du malheur d'aimer, il se disait qu'il n'avait jamais rencontré une physionomie aussi céleste. Il se livrait au plaisir de détailler cette beauté, et sa gaucherie s'en augmentait.

Sous ses yeux, M^{me} de Chasteller promit une contredanse à M. d'Antin, et, depuis un quart d'heure, il avait pourtant décidé de solliciter cette contredanse.

«—Jusqu'ici, se dit-il en se voyant enlever M^{me} de Chasteller, l'affectation ridicule, pour moi, des jolies femmes que j'ai rencontrées, m'a servi de bouclier contre leurs charmes. Cette froideur parfaite de M^{me} de Chasteller se change, lorsqu'elle est obligée de parler ou d'agir, en une grâce dont je n'avais pas même l'idée.

Nous avouerons que, pendant ces raisonnements admiratifs, Lucien, immobile et droit comme un piquet, avait tout l'air d'un niais. M^{me} de Chasteller avait la main fort bien. Comme ses yeux faisaient peur à Lucien, les yeux de notre héros s'attachaient à cette main, qu'ils suivaient

constamment. Toute cette timidité fut remarquée par M^{me} de Chasteller, chez laquelle tous les jours on parlait de Lucien. Notre sous-lieutenant fut réveillé de son bonheur par l'idée cruelle que tout ce qui ne dansait pas l'observait avec des yeux ennemis et lui cherchait des ridicules. Son uniforme seul et sa brillante cocarde suffisaient pour indisposer contre lui, et jusqu'à la violence, tout ce qui, dans ce bal, n'appartenait pas à la très haute société. C'était pour lui une remarque déjà ancienne que, moins il y a d'esprit dans l'ultracisme, plus il est furibond. Mais toutes ces réflexions prudentes furent bien vite oubliées; il trouvait trop de plaisir à chercher à deviner le caractère de M^{me} de Chasteller.

«—Quelle honte! dit tout à coup le parti contraire à l'amour. Quelle honte pour un homme qui a aimé le devoir et la patrie avec un dévouement qu'il pouvait croire sincère! Il n'a plus d'yeux que pour les grâces d'une petite légitimiste de province, garnie d'une âme qui préfère basement les intérêts particuliers de sa caste à ceux de la France entière. Bientôt, sans doute, à son exemple, je placerai le bonheur de deux cent mille nobles ou...^[2] avant celui des autres trente millions de Français. Ma grande raison sera que ces deux cent mille privilégiés ont les salons les plus élégants, des salons qui semblent m'offrir des jouissances délicates, que je chercherais vainement ailleurs; en un mot, des salons qui sont utiles à mon bonheur privé. Le plus vil des courtisans ne raisonne pas autrement!»

Ce moment fut cruel, et la physionomie de Lucien n'était rien moins que riante, tandis qu'il cherchait à réfuter, à repousser cette terrible vision. Il était alors debout et immobile, près de la contredanse où figurait M^{me} de Chasteller. Aussitôt le parti de l'amour, pour réfuter la raison, le porta à prier M^{me} de Chasteller à danser. Elle le regarda; mais, pour cette fois, Lucien fut incapable de juger ce regard: il en fut comme brûlé, enflammé. Ce regard, pourtant, ne voulait rien dire autre chose que le plaisir de curiosité de voir de près un jeune homme qui avait des passions extrêmes, qui, tous les jours, avait un duel, dont on parlait beaucoup, et qui passait fort souvent sous ses fenêtres. Et le cheval de ce jeune officier devenait ombrageux, précisément quand elle pouvait l'apercevoir! Il était clair que le maître du cheval voulait faire croire qu'il était occupé d'elle, au moins lorsqu'il passait dans la rue de la Pompe, et elle n'en était point scandalisée; elle ne le trouvait point impertinent! Il est vrai que, placé à côté d'elle au dîner de M^{me} de Serpierre,

il avait paru absolument dénué d'esprit, et même gauche dans ses manières. Il avait été brave en conduisant la barque sur *le Lac de la Commanderie*, mais c'était de cette bravoure froide que pouvait avoir un homme de cinquante ans. De tout cet ensemble d'idées, il résultait qu'en dansant avec Lucien, sans le regarder et sans s'écarter du sérieux le plus convenable, M^{me} de Chasteller était fort occupée de lui. Bientôt elle s'aperçut qu'il était timide jusqu'à la gaucherie.

«—Son amour-propre se rappelle, sans doute, pensa-t-elle, que je l'ai vu tomber de cheval le jour de son arrivée à Nancy.»

Ainsi M^{me} de Chasteller ne faisait aucune difficulté d'admettre que Lucien était timide à cause d'elle. Cette défiance de soi-même avait de la grâce dans un homme jeune et placé au milieu de tous ces provinciaux, si sûrs de leur mérite, et qui ne perdaient pas un pouce de leur taille en dansant. Ce jeune officier, du moins, n'était pas timide à cheval; chaque jour il la faisait trembler par sa hardiesse, «et une hardiesse si souvent malheureuse,» ajoutait-elle presque en riant.

Lucien était tourmenté du silence qu'il gardait; à la fin il se fit violence, il osa adresser un mot à M^{me} de Chasteller, et n'arriva qu'avec beaucoup de peine à exprimer des idées fort communes, juste châtement de qui n'exerce pas sa mémoire. M^{me} de Chasteller évita quelques invitations des jeunes gens de la société, dont elle savait par cœur les mots les plus jolis, et, après un moment, par une de ces adresses de femme que nous ne devinons que lorsque nous n'avons plus d'intérêt à les deviner, elle se trouva à danser à la même contredanse que Lucien. Mais, après cette contredanse, elle décida que réellement il n'avait aucune distinction dans l'esprit, et elle cessa presque de penser à lui.

«—Ce ne sera qu'un homme de cheval, comme tous les autres; seulement il monte avec plus de grâce et il a plus de physionomie.»

Ce n'était plus ce jeune homme vif, leste, à l'air insouciant et supérieur à tout, qui passait souvent sous sa croisée. Contrariée de cette découverte, qui augmentait pour elle l'ennui de Nancy, M^{me} de Chasteller adressa la parole à Lucien et fut presque coquette avec lui. Elle le regardait passer depuis si longtemps que, quoique à elle présenté depuis huit jours seulement, il lui faisait presque l'effet d'une vieille connaissance.

Lucien, qui n'osait que rarement regarder la figure parfaitement froide de la belle personne qui lui parlait, était bien loin de se douter des bontés qu'on avait pour lui. Il dansait et, même en dansant, faisait trop de mouvements, et ces mouvements manquaient de grâce.

«—Décidément, ce joli Parisien n'est bien qu'à cheval; en se mettant à danser, il perd son mérite tout entier. Il n'a pas d'esprit, c'est dommage! Sa physionomie annonçait tant de finesse et de naturel! Ce sera le *naturel* du manque d'idées!»

Tout à fait rassurée sur les moyens de plaire de Lucien, et peu touchée de l'unique avantage de bien monter à cheval:

«—Ce jeune homme, se dit-elle, veut faire l'homme ébahi de mes grâces, comme les autres.»

Et elle songea librement à ces autres qui l'environnaient et cherchaient à lui plaire. M. d'Antin y réussissait quelquefois. Tout en lui rendant justice, M^{me} de Chasteller fut impatientée de ce qu'au lieu de lui adresser la parole, Lucien se bornait à sourire des mots aimables de M. d'Antin. Pour comble de déplaisance, il la regardait avec des yeux dont l'expression était exagérée, et pouvait être remarquée. Notre pauvre héros était trop profondément occupé, et de ses remords d'aimer, et de l'impossibilité de trouver un mot aimable à dire, pour surveiller ses yeux. Depuis qu'il avait quitté Paris, il n'avait rien vu, au moral, que de contourné, de sec et de désagréable pour lui. Je ménage les termes: la platitude des désirs, les prétentions puériles, et, plus que tout, la gauche hypocrisie de la province, allaient jusqu'à produire le dégoût chez cet être accoutumé à toute l'élégance des vices de Paris. Au lieu de cette disposition satirique et malheureuse, depuis une heure Lucien n'avait pas assez d'yeux pour voir, pas assez d'âme pour admirer. Les remords d'aimer étaient battus en brèche et détruits avec une rapidité délicate. Sa vanité de jeune homme l'avertissait bien, de temps à autre, que le silence continu dans lequel il se renfermait avec délice, n'était pas fait pour augmenter sa réputation d'homme aimable. Mais il était si étonné, si transporté, qu'il n'avait pas le courage de donner une audience sérieuse au soin de sa gloire. Par un charmant contraste avec tout ce qui offensait ses yeux depuis si longtemps, il voyait, à six pas de lui, une femme adorable par une beauté céleste; mais cette beauté était presque son moindre charme. Au lieu de cette politesse

empressée, incommode, empreinte de fausseté, puante de mensonge, qui faisait la gloire de la maison de Serpierre; au lieu de cette fureur de faire de l'esprit à tout propos de M^{me} de Puy-Laurens, M^{me} de Chasteller était simple et froide, mais de cette simplicité qui charme parce qu'elle daigne ne pas cacher une âme faite pour les émotions les plus nobles; mais de cette froideur voisine des flammes, qui semble prête à se changer en bienveillance et même en transports, si vous savez les inspirer.

M^{me} de Chasteller s'était éloignée pour faire un tour dans la salle. M. de Blancet avait repris son poste et lui donnait le bras d'un air entrepris; on voyait qu'il songeait au bonheur de lui donner le bras comme son mari. Le hasard amena M^{me} de Chasteller du côté où se trouvait Lucien. En le retrouvant sous ses yeux, elle eut un mouvement d'impatience contre elle-même. Quoi! elle s'était donné la peine de regarder si souvent un être aussi vulgaire, et dont le sublime mérite consistait, comme celui des héros de l'Arioste, à être un bon homme de cheval! Elle lui adressa la parole, et chercha à l'émoustiller, à le faire parler. Au mot que lui adressa M^{me} de Chasteller, Lucien devint un autre homme. Par le noble regard qui daignait s'arrêter sur lui, il se crut affranchi de tous les lieux communs qui l'ennuyaient à dire, qu'il disait mal, et qui, à Nancy, font encore l'élément essentiel de la conversation entre gens qui se voient pour la huitième ou dixième fois. Tout à coup, il osa parler, et beaucoup. Il parlait de tout ce qui pouvait intéresser ou amuser la jolie femme qui, tout en donnant le bras à son grand cousin, daignait l'écouter avec des yeux étonnés. Sans perdre rien de sa douceur et de son accent respectueux, la voix de Lucien s'éclaircit et prit de l'éclat. Les idées nettes et plaisantes ne lui manquèrent pas plus que les paroles vives et pittoresques pour les peindre. Dans la simplicité noble du ton qu'il osa prendre spontanément avec M^{me} de Chasteller, il sut faire apparaître, sans se permettre assurément rien qui pût choquer la délicatesse la plus scrupuleuse, cette nuance de familiarité délicate qui convient à deux âmes de même portée, lorsqu'elles se rencontrent et se reconnaissent au milieu des masques de cet ignoble bal masqué qu'on appelle le monde. Ainsi des anges se parleraient qui, partis du ciel pour quelque mission, se rencontreraient, par hasard, ici-bas. Cette simplicité noble, n'est pas, il est vrai, sans quelque rapport avec la simplicité de langage autorisée par une ancienne connaissance, mais, comme correctif, chaque mot semble dire:

«Pardonnez-moi pour un moment; dès qu'il vous plaira reprendre le masque, nous redeviendrons complètement étrangers l'un à l'autre, ainsi qu'il convient. Ne craignez de ma part, pour demain, aucune prétention à la connaissance, et daignez vous amuser un instant sans tirer à conséquence!»

Les femmes sont un peu effrayées de l'ensemble de ce genre de conversation; mais, en détail, elles ne savent où l'arrêter. Car, à chaque instant, l'homme qui a l'air si heureux de leur parler, semble dire:

«Une âme de notre portée doit négliger les considérations qui ne sont faites que pour le vulgaire, et sans doute vous pensez avec moi que.....»

Mais, au milieu de cette brillante faconde, il faut rendre justice à l'inexpérience de Lucien. Ce n'était point par un effort de génie qu'il s'était élevé tout à coup à ce ton si convenable pour son ambition; il pensait tout ce que ce ton semblait dire; et ainsi, par une cause peu honorable pour son habileté, sa façon de dire était parfaite. C'était l'illusion d'un cœur naïf. Il y avait toujours chez lui une certaine horreur instinctive pour les choses basses qui s'élevaient, comme un mur d'airain, entre l'expérience et lui. Il détournait les yeux de tout ce qui lui semblait trop laid, et il se trouvait, à vingt-trois ans, d'une naïveté qu'un jeune Parisien de bonne maison trouve déjà bien humiliante à seize, à sa dernière année de collège. C'était par un pur hasard qu'il avait pris le ton d'un homme habile. Certainement, il n'était pas expert dans l'art de disposer d'un cœur de femme et de faire naître des sensations. Ce ton si singulier, si attrayant, si dangereux, n'était que choquant et à peu près inintelligible pour M. de Blancet, qui, toutefois, tenait à mêler son mot dans la conversation. Lucien s'était emparé d'autorité de toute l'attention de M^{me} de Chasteller. Quelque effrayée qu'elle fût, elle ne pouvait se défendre d'approuver beaucoup les idées de Lucien, et quelquefois répondait presque sur le même ton; mais sans cesser précisément d'écouter avec plaisir, elle finit par tomber dans un étonnement profond. Elle se disait, pour justifier ses sourires un peu approbateurs:

«—Il parle de tout ce qui se passe au bal, et jamais de lui.»

Mais, dans le fait, dans la manière dont Lucien osait l'entretenir de toutes ces choses si indifférentes, c'était usurper un rang qui n'était pas peu de chose auprès d'une femme de l'âge de M^{me} de Chasteller, et surtout accoutumée à autant de retenue: ce rang était unique, rien de moins.

D'abord, M^{me} de Chasteller fut étonnée et amusée du changement dont elle était témoin; mais bientôt elle ne sourit plus, elle eut peur à son tour.

«—De quelle façon de parler il ose se servir avec moi! Et je n'en suis pas choquée, je ne me sens pas offensée!... Grand Dieu! Ce n'est point un jeune homme simple et bon! Que j'étais sotte de le penser. J'ai affaire ici à un de ces hommes adroits, aimables et profondément dissimulés que l'on voit dans les romans. Ils savent plaire, mais précisément parce qu'ils sont incapables d'aimer. M. Leuwen est là, devant moi, heureux et gai, occupé à me réciter un rôle aimable, sans doute; mais il est heureux uniquement parce qu'il sent qu'il parle bien... Apparemment qu'il avait résolu de débiter par une heure de ravissement profond et allant jusqu'à l'air stupide. Mais je saurai bien rompre toute relation avec cet homme dangereux, si habile comédien!»

Et, tout en faisant cette belle réflexion, tout en formant cette magnifique résolution, son cœur était déjà occupé de lui. Elle l'aimait déjà! On peut attribuer à ce moment la naissance d'un sentiment de distinction et de faveur pour Lucien.

Tout à coup elle se repentit vivement d'être restée si longtemps à causer avec lui, assise sur une chaise, éloignée de toutes les femmes, et n'ayant pour tout chaperon que le bon M. de Blancet, qui pouvait fort bien ne rien comprendre à tout ce qu'il entendait. Pour sortir de cette position embarrassante, elle accepta une contredanse que Lucien la pria de danser avec lui. Après la contredanse et pendant la valse qui suivit, M^{me} d'Hocquincourt appela M^{me} de Chasteller à une place à côté d'elle, où il y avait de l'air et où l'on était un peu à l'abri de l'extrême chaleur qui commençait à s'emparer de la salle de bal. Lucien, fort lié avec M^{me} d'Hocquincourt, ne quitta pas ces dames. Là, M^{me} de Chasteller put se convaincre qu'il était à la mode ce soir-là.

«—Et, en vérité, on a raison, se disait-elle; car, indépendamment de ce joli uniforme qu'il porte si bien, il est source de joie et de gaieté pour tout ce qui l'environne.»

On se prépara à passer dans une tente voisine, où le souper était préparé. Lucien arrangea les choses de façon à ce qu'il pût offrir le bras à M^{me} de Chasteller. Il semblait à celle-ci être séparée par des journées entières de

l'état où se trouvait son âme au commencement de la soirée. Elle avait oublié jusqu'au souvenir de l'ennui qui éteignait sa voix après la première heure passée au bal.

Il était minuit; le souper était préparé dans une charmante salle, formée par des murs de charmille de douze ou quinze pieds de hauteur. Pour mettre le souper à l'abri de la rosée du soir, s'il en survenait, ces murs de verdure supportaient une tente à larges bandes rouges et blanches. C'étaient les couleurs de la personne exilée dont on célébrait la fête. Au travers des murs de charmille, on apercevait, çà et là, par les trouées du feuillage, une belle lune éclairant un paysage étendu et tranquille. Cette nature ravissante était d'accord avec les nouveaux sentiments qui cherchaient à s'emparer du cœur de M^{me} de Chasteller, et contribuait puissamment à éloigner et à affaiblir les objections de la raison. Lucien avait pris son poste; non pas précisément à côté de M^{me} de Chasteller: il fallait avoir des ménagements pour les anciens amis de sa nouvelle connaissance. Un regard plus amical qu'il n'eût osé l'espérer, lui avait appris cette nécessité; mais il se plaça de façon à pouvoir fort bien la voir et l'entendre. Il eut l'idée d'exprimer ses sentiments réels par des mots qu'il adresserait, en apparence, aux dames assises auprès de lui. Pour cela il fallait beaucoup parler, et il y réussit, sans trop dire d'extravagances. Il domina bien tôt la conversation; bientôt, tout en amusant les dames assises auprès de M^{me} de Chasteller, il osa faire entendre de loin des choses qui pouvaient avoir une application fort tendre, ce qu'il n'aurait jamais pensé pouvoir tenter de sitôt. Il est sûr que M^{me} de Chasteller pouvait fort bien feindre de ne pas comprendre ces mots indirects. Il parvint à amuser même les hommes placés près de ces dames, et qui ne regardaient pas encore ses succès avec le sérieux de l'envie.

Tout le monde parlait et riait fort souvent du côté de la table où M^{me} de Chasteller était assise. Les personnes placées aux autres parties de la salle firent silence, pour tâcher de prendre pari à ce qui amusait si fort les voisins de M^{me} de Chasteller. Celle-ci était très occupée, et de ce qu'elle entendait, ce qui la faisait rire quelquefois, et de ses réflexions fort sérieuses, qui formaient un étrange contraste avec le ton si gai de cette soirée.

«—C'est donc là cet homme timide et que je croyais sans idées? Quel être effrayant!»

C'était la première fois, peut-être, de sa vie, que Lucien avait de l'esprit et du plus brillant. Vers la fin du souper, il vit que le succès passait ses espérances. Il était heureux, extrêmement animé, et pourtant, par miracle, il ne dit rien d'inconvenant. Là, cependant, parmi ces fiers Lorrains, il se trouvait en présence de trois ou quatre préjugés féroces, dont nous n'avons, à Paris, que la pale copie: Henri V, la noblesse, la duperie et la sottise, et presque le crime de l'humanité envers le petit peuple. Aucune de ces grandes vérités, fondement du *credo* du faubourg Saint-Germain, et qui ne se laissent pas offenser impunément, ne reçut la plus petite égratignure de la gaieté de Lucien. C'est que son âme noble avait, au fond, un respect infini pour la situation malheureuse de tous ces pauvres jeunes gens qui l'entouraient. Ils s'étaient privés, quatre ans auparavant, par fidélité à leurs croyances politiques et aux sentiments de toute leur vie, d'une petite part au budget, utile, si ce n'est nécessaire, à leur subsistance. Ils avaient perdu bien plus encore: l'unique occupation au monde qui pût les sauver de l'ennui et par laquelle ils ne crussent pas déroger.

Les femmes jugèrent que Lucien était *parfaitement bien*. Ce fut M^{me} de Commercy qui prononça le mot sacramentel dans la partie de la salle qui était réservée à la plus haute noblesse. Car il y avait une réunion de sept à huit dames méprisant toute cette société qui, à son tour, méprisait tout le reste de la ville, à peu près comme la garde impériale de Napoléon eût fait peur, en cas de révolte, à cette armée de 1810, qui faisait peur à toute l'Europe.

Au mot si décisif de M^{me} de Commercy, la jeunesse dorée de Nancy se révolta presque. Ces messieurs, qui savaient être élégants et se bien placer sur la porte d'un café, se taisaient ordinairement au bal, et ne savaient montrer que le mérite de danseurs infatigables et vigoureux. Lorsqu'ils virent que Lucien parlait beaucoup, contre son ordinaire, et que, de plus, il était écouté, ils commencèrent à dire qu'il ôtait fort déplaisant et fort bruyant; que cette amabilité criarde pouvait être à la mode parmi les bourgeois de Paris et dans les arrière-boutiques de la rue Saint-Honoré, mais ne prendrait jamais dans la bonne société de Nancy. Pendant cette déclaration de ces messieurs, les mots plaisants de Lucien prenaient fort bien, et leur donnaient un démenti. Ils furent réduits à répéter entre eux, d'un air tristement satisfait:

«—Après tout, ce n'est qu'un bourgeois, né on ne sait où, et qui ne peut jouir que de la noblesse personnelle que lui confère son épaulette de sous-lieutenant.»

Ces mots de nos officiers lorrains démissionnaires résument la grande dispute qui attriste le dix-neuvième siècle: c'est la colère du rang contre le mérite.

Mais aucune des dames ne songeait à ces idées tristes. Elles échappaient complètement, en ce moment, à la triste civilisation qui pèse sur les cerveaux mâles de la province. Le souper finissait, tout brillant de vin de Champagne; il avait porté plus de gaieté et de liberté sans conséquence dans les manières de tous. Pour notre héros, il était exalté par les choses assez tendres que, sous le masque de la gaieté, il avait osé adresser de loin à la dame de ses pensées. C'était la première fois de sa vie que le succès le jetait dans une telle ivresse. En revenant dans la salle de bal, M^{me} de Chasteller dansa une valse avec M. de Blancet, auquel Lucien succéda, suivant l'usage allemand, après quelques tours. Tout en dansant, et avec une adresse sans adresse, fille du hasard et de la passion, il sut reprendre la conversation sur un ton fort respectueux, mais qui était cependant, sous plus d'un rapport, celui d'une ancienne connaissance. Profitant d'un grand cotillon que ni lui, ni M^{me} de Chasteller ne voulurent danser, il put lui dire en riant et sans trop faire tache sur le ton général de l'entretien:

«—Pour me rapprocher de ces beaux yeux, je me suis lié avec le docteur Dupoirier!»

Les traits forts pâles en ce moment de M^{me} de Chasteller, ses yeux étonnés, exprimaient une surprise profonde et presque de la terreur. Au nom de Dupoirier, elle répondit à mi-voix et comme hors d'état de prononcer complètement les mots:

«—C'est un homme bien dangereux!»

Lucien fut ivre de joie: on ne se fâchait donc pas des motifs qu'il donnait à sa conduite à Nancy! Mais oserait-il croire ce qu'il semblait voir? Il y eut un silence expressif de deux ou trois secondes; les yeux de Lucien étaient fixés sur ceux de M^{me} de Chasteller. Après quoi il osa répondre:

«—Il est adorable à mes yeux; sans lui je ne serais pas ici... D'ailleurs, j'ai un affreux soupçon...» ajouta sa naïveté imprudente.

«—Lequel? et quoi donc?» dit M^{me} de Chasteller.

Elle sentit aussitôt qu'une réplique aussi directe, aussi vive de sa part, était une haute inconvenance; mais elle avait parlé avant de réfléchir. Elle rougit profondément. Lucien fut troublé en remarquant que la rougeur s'étendait jusqu'aux épaules. Mais il se trouva qu'il ne pouvait répondre à cette question si simple.

«—Quelle idée va-t-elle prendre de moi?» se dit-il.

À l'instant sa figure changea d'expression; il pâlit, comme s'il eut éprouvé une attaque de quelque mal vif et soudain. Ses traits trahissaient l'affreuse douleur que lui causait le souvenir de M. de Busant de Sicile, qui, après plusieurs heures d'oubli, se présentait à sa mémoire.

Quoi! ce qu'il obtenait n'était donc qu'une faveur banale, tout acquise à l'uniforme, par quelque personne qu'il fût porté. La soif qu'il avait d'arriver à la vérité et l'impossibilité de trouver des termes présentables pour exprimer une idée si offensante, le jetaient dans le dernier embarras.

«—Un mot peut me perdre à jamais,» se dit-il.

L'émotion imprévue qui semblait le glacer, passa en un instant à M^{me} de Chasteller. Elle pâlit de la peine si cruelle, et sans doute à elle relative, qui se manifestait subitement dans la physionomie si ouverte et si jeune de Lucien; ses traits étaient comme flétris; ses yeux, si brillants naguère, semblaient ternis et ne plus voir.

Il y eut entre eux un échange de deux ou trois mots insignifiants.

«—Mais qu'est-ce donc? dit M^{me} de Chasteller.

«—Je ne sais, répondit machinalement Lucien.

«—Mais, comment, monsieur, vous ne savez pas?

«—Non, madame!... Mon respect pour vous...»

Le lecteur pourra-t-il croire que M^{me} de Chasteller, de plus en plus émue, eut l'affreuse imprudence d'ajouter:

«—Ce soupçon aurait-il quelque rapport à moi?

«—Est-ce que je m'y serais arrêté un centième de seconde, reprit Lucien avec tout le feu du premier malheur vivement senti; est-ce que je m'y serais arrêté, s'il n'était relatif à vous, à vous uniquement au monde? À qui puis-je penser si ce n'est à vous? Et ce soupçon ne me perce-t-il pas le cœur vingt fois le jour depuis que je suis à Nancy?»

Il ne manquait, à l'intérêt naissant de M^{me} de Chasteller, que de voir son honneur soupçonné. Elle n'eut pas même idée de masquer son étonnement du ton que Lucien avait pris dans sa réponse. Le feu avec lequel il venait de lui parler, l'évidence de l'extrême sincérité dans les propos de ce jeune homme, la firent passer d'une pâleur mortelle à une rougeur imprudente; ses yeux mêmes rougirent. Mais, oserais-je bien le dire, en ce siècle gourmé et qui semble avoir contracté mariage avec l'hypocrisie, ce fut d'abord de bonheur que rougit M^{me} de Chasteller, et non à cause des conjectures que pouvaient former les danseurs qui, en suivant les diverses figures du cotillon, passaient sans cesse devant eux. Elle pouvait choisir de répondre ou de ne pas répondre à cet amour; mais combien il était sincère! avec quel dévouement elle était aimée!

«—Peut-être même, probablement même, se dit-elle, ce transport ne durera-il pas! Mais comme il est vrai, comme il est exempt d'exagération et d'emphase! C'est sans doute là la vraie passion; c'est sans doute ainsi qu'il est doux d'être aimée. Mais être soupçonnée par lui et au point que son amour en soit arrêté! L'imputation est donc infâme?»

Elle restait pensive, la tête appuyée sur son éventail. De temps en temps, son regard se dirigeait vers Lucien, qui était immobile, pale comme un spectre, tout à fait tourné vers elle. Ses yeux étaient d'une indiscretion qui l'eût fait frémir, si elle y eut pensé.

Une incertitude bien autrement inquiétante était venue agiter son cœur, au commencement de la soirée, quand il ne parlait pas.

«—Ce n'était donc pas faute d'idées, comme j'avais la simplicité de le penser; c'était peut-être le soupçon, cet affreux soupçon qui l'arrêtait dans son estime pour moi... Et le soupçon de quoi?... Quelle calomnie peut être assez noire pour produire un tel effet chez un être si jeune et si bon?»

M^{me} de Chasteller était tellement agitée que sans songer à ce qu'elle osait dire, et entraînée à son insu par le ton de gaieté que la conversation avait

pris au souper, cette étrange question arriva aux oreilles de Lucien:

«—Mais quoi? vous ne trouviez que des mots... peu significatifs à me dire au commencement de la soirée! était-ce un sentiment de politesse exagérée? était-ce la retenue si naturelle quand on se connaît si peu? (Ici la voix baissa malgré elle.) Ou était-ce l'effet de ce soupçon?» dit-elle enfin.

Et sa voix, pour ces deux derniers mots, reprit subitement un timbre contenu, mais fort marqué.

«—C'était l'effet d'une extrême timidité: je n'ai point d'expérience de la vie. Je n'avais jamais aimé; vos yeux, vus de si près, m'effrayaient; je ne vous avais vue jusqu'ici qu'à une grande distance!»

Ce mot fut dit avec un accent si vrai, avec une intimité si tendre, il montrait tant d'amour, qu'avant qu'elle y songeât les yeux de M^{me} de Chasteller, ces yeux dont l'expression était profonde et vraie, avaient répondu: «J'aime comme vous!»

Elle revint comme d'une extase et, après une demi-seconde, elle se hâta de détourner ses yeux; mais ceux de Lucien avaient recueilli en plein ce regard décisif. Il devint rouge à en être ridicule. Il n'osait presque pas croire à tout son bonheur. M^{me} de Chasteller, de son côté, sentait que ses joues se couvraient d'une ardeur brûlante.

«—Grand Dieu! je me compromets d'une manière affreuse; tous les regards doivent être dirigés sur cet étranger, auquel je parle depuis si longtemps et avec un tel air d'intérêt!»

Elle appela M. de Blancet, qui dansait le cotillon.

«—Conduisez-moi jusqu'à la terrasse du jardin; je lutte depuis cinq minutes contre un accès de chaleur qui me suffoque... J'ai pris un demi-verre de champagne, et je crois en vérité que je me suis enivrée!...»

Mais ce qu'il y eut de terrible pour M^{me} de Chasteller, c'est qu'au lieu de prendre le ton de l'intérêt, M. le vicomte de Blancet ricanait en écoutant ces mensonges. Il était jaloux jusqu'à la folie de l'air d'intimité, de plaisir, avec lequel on parlait à Lucien depuis si longtemps. On lui avait dit au régiment qu'il ne fallait pas croire aux indispositions des belles dames. Il avait offert son bras à M^{me} de Chasteller et la conduisait hors de la salle de bal, lorsqu'une autre idée, tout aussi lumineuse, vint s'emparer de son attention.

M^{me} de Chasteller marchait en s'appuyant sur son bras avec un abandon bien étrange.

«—Ma belle cousine voudrait-elle, enfin, me faire entendre qu'elle me paye de retour, ou, du moins, qu'elle a pour moi quelque sentiment tendre?» se dit-il.

Mais dans la soirée, dont il passa en revue tous les petits événements, rien n'avait semblé présager un aussi heureux événement. Était-il imprévu ou M^{me} de Chasteller voulait-elle dissimuler avec lui? Il la conduisit de l'autre côté du parterre de fleurs. Il trouva une table de marbre, placée devant un grand banc de jardin à dossier et à marchepied. Il eut quelque peine à y établir M^{me} de Chasteller qui semblait presque hors d'état de se mouvoir. Pendant que le vicomte de Blancet, au lieu de voir ce qui se passait autour de lui, discutait des chimères, M^{me} de Chasteller était au désespoir.

«—Ma conduite est affreuse! se disait-elle. Je me suis compromise aux yeux de toutes ces dames, et, en ce moment, je sers de texte aux remarques les plus désobligeantes et les plus humiliantes. J'ai agi, pendant je ne sais combien de temps, comme si personne ne m'eût regardée. Ce public ne me passe rien!... Et M. Leuwen?»

Ce nom, prononcé mentalement, la fit frémir.

«Et je me suis compromise aux yeux de M. Leuwen!»

Ce fut là le véritable chagrin qui, à l'instant, fit oublier tous les autres; il ne put être diminué par aucune des réflexions qui se présentaient en foule sur ce qui venait de se passer. Bientôt un autre soupçon vint augmenter son malheur.

«—Si M. Leuwen a tant d'assurance, c'est qu'il aura su que je passe des heures entières, cachée par la persienne de ma fenêtre et attendant son passage dans la rue!»

On prie le lecteur de ne pas trouver trop ridicule M^{me} de Chasteller. Elle n'avait aucune expérience des fausses démarches dans lesquelles peut entraîner un cœur aimant. Jamais elle n'avait éprouvé rien de semblable à ce qui venait de lui arriver, pendant cette cruelle soirée. Elle ne trouvait guère de raison dans sa tête pour venir à son secours et n'avait aucune expérience réelle. Jamais elle n'avait été troublée par un sentiment autre que celui de la

timidité, en étant présentée à quelque grande princesse, ou celui d'une indignation profonde contre les Jacobins, qui cherchaient à ébranler le trône des Bourbons. Au delà de toutes ces théories, qui étaient un sentiment pour elle et ne parvenaient à troubler son cœur que pour un instant, M^{me} de Chasteller avait un caractère sérieux et tendre qui, dans ce moment, n'était propre qu'à augmenter son malheur. Malheureusement pour sa prudence, les petits intérêts journaliers de la vie ne pouvaient l'émouvoir. Elle avait toujours vécu ainsi dans une sécurité trompeuse; car les caractères qui ont le malheur d'être au-dessus des misères faisant l'occupation de la plupart des hommes, n'en sont que plus disposés à s'occuper uniquement des choses qui, une fois, ont pu parvenir à les toucher.

Après le bal, et malgré l'heure avancée, Lucien monta à cheval. À peine hors de la ville, il s'aperçut qu'il n'avait pas la force de mener sa monture. Il la rendit ail domestique et se promena à pied. À quelques minutes de là, comme trois heures sonnaient, il était assis sur une pierre vis-à-vis de la fenêtre de M^{me} de Chasteller.

Son arrivée la combla de joie. Elle s'était dit en sortant de chez M^{me} de Commercy: «Il doit être si mécontent de lui et de moi, qu'il prendra le parti de m'oublier. Si je le revois encore, ce ne sera que dans quelques jours.»

Dans l'obscurité profonde, elle distinguait le feu du cigare de Lucien.

Elle l'aimait à la folie à ce moment.

Si, dans ce silence profond et universel, Lucien eût eu le génie de s'avancer sous sa fenêtre et de lui dire à voix basse quelques mots:

«—Bonsoir, madame! Daigneriez-vous me montrer que je suis entendu?»

Très probablement elle lui eût dit: «Adieu, monsieur Leuwen», et l'intonation de ces trois mots n'eût rien laissé à désirer à l'amant le plus exigeant.

Après avoir fait le sot, comme il se le disait à lui-même, Lucien alla chercher un certain café où il était, sûr de trouver quelques lieutenants du régiment.

Il était si à plaindre que les rencontrer lui fut un vrai bonheur.

Les jeunes gens furent bons enfants cette nuit-là, sauf à reprendre le lendemain une froideur de bon ton.

Après avoir joué, il fut décidé que l'on n'emporterait pas les quelques napoléons que l'on s'était gagnés; on fit venir du vin de Champagne, et Lucien s'enivra au point que le garçon de café et un voisin qu'il appela le reconduisirent chez lui.

Le lendemain de sa première rencontre avec cette femme de laquelle il se croyait si sûr, Lucien fut absolument hors de lui. Il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait, pas plus aux sentiments qu'il voyait naître dans son cœur, qu'aux actions des autres avec lui.

Il lui semblait qu'on faisait allusion à ses sentiments pour M^{me} de Chasteller, et il avait besoin de toute sa raison pour ne pas se fâcher.

«—J'agirai au jour le jour, se dit-il enfin, me livrant à chaque moment à l'action qui me fera le plus de plaisir. Pourvu que je ne fasse de confiance à qui que ce soit au monde, et que je n'écrive à personne sur ma folie, personne ne pourra me dire un jour: «Tu as été fou.»

»Si cette maladie ne m'emporte pas, du moins elle ne pourra me faire rougir.

«Une folie bien cachée perd la moitié de ses mauvais effets; l'essentiel est qu'on ne devine pas ce que je sens.»

Et en peu de jours, il s'opéra chez lui un changement complet.

Dans le monde, on fut émerveillé de sa gaieté et de son esprit.

«—Il a de mauvais principes, il est immoral, mais il est vraiment éloquent,» disait-on chez M^{me} de Puy-Laurens.

«—Mon ami, vous vous gêtez», lui dit un jour cette femme d'esprit.

Il parlait pour parler, il soutenait le pour et le contre, il exagérait et chargeait les circonstances de tout ce qu'il racontait, et il racontait beaucoup et longuement.

En un mot, il parlait comme un homme d'esprit de province; aussi son succès fut-il immense.

Les habitants de Nancy reconnaissaient ce qu'ils avaient l'habitude d'admirer; auparavant on le trouvait singulier, original, affecté, souvent

obscur.

Le fait est qu'il avait une frayeur mortelle de laisser deviner ce qui se passait dans son cœur; il se voyait espionné et surveillé de près par le docteur Dupoirier, qu'il commençait de soupçonner d'avoir fait son marché avec M..... un homme d'esprit, ministre de la police de Louis-Philippe.

Rompre avec lui eût été fort ridicule et de plus embarrassant; ne rompant pas avec un homme aussi actif, aussi facile à se piquer, il fallait donc le traiter en ami intime, en père.

«—On ne saurait trop charger un rôle avec ces gens-ci!» et il se mit à parler comme un véritable comédien.

Toujours il récitait un rôle et le plus bouffon qui lui venait à l'esprit; il se servait après d'expressions ridicules.

Il aimait à se trouver avec quelqu'un: la solitude lui était devenue impossible. Plus la thèse qu'il soutenait était saugrenue, plus il était distrait de la partie sérieuse de sa vie, qui n'était pas suffisante. Son esprit était le bouffon de son âme.

Ce n'était pas un don Juan, bien loin de là; il ne savait pas ce qu'il serait un jour, mais, pour le moment, il n'avait pas la moindre habitude d'agir avec les femmes, en tête-à-tête, contrairement à ce qu'il sentait. Il avait honoré jusqu'ici du plus profond mépris ce genre de mérite dont il commençait à regretter l'absence.

Du moins il ne se faisait pas la moindre illusion à cet égard. Son esprit se croyait fondé à mépriser M^{me} de Chasteller, et son cœur avait de nouvelles raisons chaque jour de l'adorer, comme l'être le plus pur, le plus céleste, le plus au-dessus des considérations de vanité et d'argent, qui sont comme la seconde religion de la province.

Le combat de son âme et de son esprit le rendait presque fou à la lettre, et certainement un des hommes les plus malheureux.

C'était justement à l'époque où ses chevaux, son tilbury, ses tigres en livrée, faisaient de lui l'objet de l'envie des lieutenants du régiment et de tous les jeunes gens de Nancy et des environs qui, le voyant riche, brave, assez bien, le regardaient sans doute comme l'être le plus heureux qu'ils eussent encore rencontré. Sa mine mélancolique, lorsqu'il était seul dans les rues, ses

distractions, ses mouvements d'impatience avec apparence de méchanceté, passaient pour de la fatuité de l'ordre le plus relevé et le plus noble. Les plus éclairés y voyaient une imitation savante de lord Byron, dont on parlait encore beaucoup à cette époque.

Cette visite au café ne fut pas la seule; la renommée s'en empara. Nancy porta à douze ou quinze les quatre habits de livrée que M^{me} Leuwen avait envoyés de Paris à son fils. Tout le monde dit que chaque soir depuis un mois, on rapportait Lucien ivre-mort à son logis.

Les indifférents en étaient étonnés, les officiers démissionnaires carlistes charmés, un seul cœur en était percé jusqu'au vif.

«—Me serais-je trompée sur son compte?»

Cette ressource de perdre la raison pour oublier son chagrin n'était pas belle, mais elle était la seule dont Lucien eût pu s'aviser. Il y avait été plutôt entraîné; la vie de garnison s'était offerte à lui et il y avait cédé.

Les excès du soir au café vinrent ébranler un peu sa considération, mais peu de jours avant que sa mauvaise conduite éclatât, il avait acheté une calèche immense, très propre à recevoir les familles nombreuses dont Nancy abondait. C'était en effet à cet usage qu'il la destinait.

Les six demoiselles de Serpierre et leur mère *étrennèrent* cette voiture, comme on dit dans le pays. Plusieurs autres familles, aussi nombreuses, vinrent la demander et l'obtinrent à l'instant.

«—Ce M. Leuwen est bien bon enfant, disait-on de toutes parts: il est vrai que cela lui coûte si peu. Son père joue à la rente avec le ministre de l'Intérieur. C'est le pauvre rentier qui paye tout.»

Lucien était sur que tout le monde disait du bien de lui à M^{me} de Chasteller, mais la maison du marquis de Pointcarré était la seule de Nancy où il semblait faire des pas rétrogrades.

En vain avait-il essayé d'y faire des visites; M^{me} de Chasteller, plutôt que de le recevoir, avait fermé sa porte sous prétexte de maladie. Elle avait trompé le docteur Dupoirier lui-même.

À quelques jours de là, il était à peine arrivé chez M^{me} de Marcilly, que M^{me} de Chasteller fut annoncée.

L'indifférence qu'on lui marqua fut si excessive que, vers la fin de la visite, il se révolta.

Pour la première fois il profita de la position qu'il avait prise dans le monde; il donna la main à M^{me} de Chasteller pour la conduire à sa voiture, quoiqu'il fût évident que cette prétendue politesse la contrariait beaucoup.

«—Pardonnez-moi, madame, si je suis peu discret... Je suis si malheureux!

«—Ce n'est pas ce qu'on dit, monsieur, répondit-elle avec une aisance qui n'était rien moins que naturelle, et en prenant le pas pour gagner sa voiture.

«—Je me fais le flatteur des habitants de Nancy dans l'espoir que peut-être ils vous diront du bien de moi, et le soir, pour vous oublier, je cherche à perdre la raison.

«—Je ne crois pas, monsieur, vous avoir donné lieu...»

À ce moment, le laquais s'avança pour fermer la portière et les chevaux l'emportèrent, plus morte que vive.

Pour qu'aucun ridicule ne lui manquât, même à ses propres yeux, le pauvre Lucien, encouragé comme on vient de le voir, eut l'idée d'écrire. Il fit une fort belle lettre, qu'il alla mettre à la poste lui-même, à Darney, bourg à six lieues de Nancy, sur la route de Paris. Une seconde lettre n'obtint pas plus de réponse que la première. Heureusement, dans la troisième, il glissa par hasard, et non par adresse, le mot soupçon. Ce mot fut précieux pour le parti de l'amour, qui soutenait des combats continus dans le cœur de M^{me} de Chasteller. Le fait est qu'au milieu des reproches cruels qu'elle s'adressait sans cesse, elle aimait Lucien de toutes les forces de son âme. Les journées ne marquaient pour elle, n'avaient du prix à ses yeux, que par les heures qu'elle passait le soir auprès de la persienne de sa chambre à épier les pas de Lucien qui, bien loin de se douter de tout le succès de sa démarche, venait passer des heures entières dans la rue de la Pompe.

Enfin, arriva sa troisième lettre; les premières avaient causé un vif plaisir, mais on n'avait pas eu la moindre tentation d'y répondre. Après avoir lu cette dernière, Bathilde^[3] courut chercher une écritoire, la plaça sur une table, l'ouvrit, et commença à écrire sans se permettre de raison avec elle-même.

«—C'est envoyer une lettre, et non l'écrire, qui fait une démarche condamnable.»

La lettre terminée et après une heure de réflexion, elle demanda sa voiture, et, en passant devant le bureau de poste de Nancy, elle tira le cordon.

«—À propos, dit-elle, au domestique, jetez cette lettre à la boîte... Vite.»

Le bureau était à trois pas, elle suivit cet homme de l'œil: il ne lut pas l'adresse où une écriture, un peu différente de celle qu'elle avait d'ordinaire, avait écrit:

À M. Pierre Lafond.

Poste restante.

Darney.

C'était le nom d'un domestique de Leuwen et l'adresse indiquée par lui avec toute la modestie et le manque d'espoir convenables.

Rien ne saurait exprimer la surprise de Lucien et presque sa terreur quand, le lendemain, étant allé, comme par manière d'acquit, jusqu'à un quart de lieue de Darney avec son domestique Lafond, il vit celui-ci à son retour tirer une lettre de sa poche.

Il tomba de son cheval plutôt qu'il n'en descendit, et s'enfonça sans l'ouvrir dans un petit bois voisin. Quand il se fut assuré qu'un taillis de châtaigniers, au centre duquel il se trouvait, le cachait bien de tous les côtés, il s'assit et se plaça bien à son aise, comme un homme qui s'apprête à recevoir un coup de hache qui doit le dépêcher dans l'autre monde, et qui veut le savourer. Il fut effrayé de la sévérité du langage et du ton de persuasion profonde avec lesquels elle l'exhortait à ne plus parler de sentiments de cette nature, tout en lui intimant l'ordre, au nom de l'honneur, au nom de ce que les honnêtes gens réputent le plus sacré dans leurs relations réciproques, d'abandonner les idées singulières avec lesquelles il avait voulu sans doute sonder son cœur.

«—C'est un congé bien en règle, s'écria-t-il après avoir relu cette lettre terrible au moins cinq ou six fois. Je ne suis guère en état de faire une réponse quelconque, cependant le courrier de Paris passe demain matin à Darney et si ma lettre n'est pas ce soir à la poste, M^{me} de Chasteller ne la lira que dans quatre jours.»

Cette raison le décida. Là, au milieu du bois, avec un crayon qu'il trouva par hasard et en appuyant sur le liant du shako la troisième page de la lettre qui était restée en blanc, il fabriqua une réponse avec la même sagacité qui dirigeait toutes ses pensées depuis une heure. Il la jugea fort mauvaise. Elle lui déplaisait surtout, parce qu'elle n'indiquait aucune espérance, aucun moyen de retour à l'attaque—tant il y a toujours du fat dans le cœur d'un enfant de Paris! Il revint sur la route pour envoyer son domestique à Darney chercher un cahier de papier et ce qu'il faut pour écrire. Il écrivit sa réponse, et après qu'il eut envoyé Lafond la porter au bureau de la poste, il fut deux ou trois fois sur le point de galoper après lui pour la reprendre, tant elle lui semblait maladroite et peu propre à assurer le succès. Il passa la nuit à composer une troisième lettre qui, mise au net convenablement et écrite en caractères lisibles, se trouva avoir atteint la formidable longueur de sept pages. Par bonheur pour lui, le courrier de Paris avait passé quand cette seconde lettre arriva à Darney, et M^{me} de Chasteller ne reçut que la première. Sa simplicité, presque enfantine, le dévouement parlait, simple, sans effort, sans espoir, qu'elle respirait, firent un contraste charmant à ses yeux avec la prétendue fatuité de l'élégant sous-lieutenant. Elle s'était repentie bien souvent d'avoir écrit; la réponse qu'elle pouvait recevoir lui inspirait une sorte de terreur. Toutes ses craintes se trouvaient démenties de la manière la plus aimable.

[1]Le mot est rayé dans le manuscrit.

[2]Mot illisible.

[3]M^{me} de Chasteller.

* * *

La seule chose adroite que Lucien avait mise dans sa lettre était de supplier pour une réponse.

«—Accordez-moi mon pardon, madame, et je vous jure un silence éternel.»

«—Dois-je faire cette réponse, se disait M^{me} de Chasteller; ne serait-ce pas commencer une correspondance? Résister toujours au bonheur qui se présente, même le plus innocent, quel supplice! Quel vie triste! Ne suis-je déjà pas assez ennuyée par deux années de bouderie contre Paris?»

Cette réponse, si méditée, partit enfin; c'étaient des conseils sages donnés sous le nom de l'amitié. On l'exhortait à se garantir ou à se guérir d'une velléité que l'on ne croyait tout au plus qu'une fantaisie sans conséquence. Le ton de la lettre n'était pas tragique; M^{me} de Chasteller avait même voulu prendre celui d'une correspondance ordinaire, et sortir tout à fait des grandes phrases de la vertu outragée. Cette lettre était à peine à la poste, qu'elle reçut celle de sept pages écrites par Lucien avec tant de sens. Elle fut outrée de colère, et se repentit amèrement du ton de bonté qu'elle avait pris. Elle écrivit aussitôt quatre lignes pour prier M. Leuwen de ne pas continuer une correspondance sans objet; dans le cas contraire elle serait forcée de renvoyer les lettres sans les ouvrir. Forte de cette belle résolution, elle demanda ses chevaux et voulut se débarrasser de quelques visites. Elle débuta par les Serpierre; il lui sembla recevoir comme un coup dans la poitrine, près du cœur, en trouvant Lucien comme établi dans le salon de ces dames, et jouant avec les demoiselles en présence du père et de la mère, comme s'il eut été un véritable enfant.

«—Eh bien! la présence de M^{me} de Chasteller vous déconcerte? Est-ce qu'elle vous intimide? Vous n'êtes plus bon enfant! lui dit après un moment M^{lle} Théodelinde.

«—Eh bien, oui! puisqu'il faut que je l'avoue,» répondit Lucien.

M^{me} de Chasteller ne put se défendre de prendre la parole; le ton général de cette famille l'entraîna à son insu: elle parla sans s'affecter. Lucien put répondre pour la seconde fois de sa vie; les idées lui vinrent en foule en s'adressant à M^{me} de Chasteller, et il sut les exprimer. La gaieté gagna si bien tout le monde et l'on se trouva si bien ensemble, que M^{lle} Théodelinde, songeant à la grande calèche de M. Leuwen, de laquelle on se servait sans façon, alla parler bas à sa mère.

«—Allons au *Chasseur Vert*!» dit-elle tout haut.

Cette idée fut approuvée par tous. On alla à un joli café, établi à une lieue et demie de la ville, au milieu des grands arbres de la forêt de Burviller. Ces sortes de cafés dans les bois, où l'on trouve ordinairement le soir de la musique, sont d'un usage allemand qui heureusement commence à pénétrer dans plusieurs villes de l'Est de la France.

La gaieté douce et la bonhomie de la conversation furent extrêmes.

Pour la première fois, pendant un aussi long temps, Lucien osait parler devant M^{me} de Chasteller; elle-même, à plusieurs reprises, ne put se défendre de sourire en le regardant et ensuite de lui donner le bras. Il était parfaitement heureux.

Il dit à M^{me} de Chasteller, comme entraîné par un mouvement involontaire:

«—Mais, madame, pouvez-vous douter de la sincérité et de la pureté du sentiment qui m'anime? ne voyez-vous pas que je vous aime de toute mon âme? Depuis le jour de mon arrivée, lorsque mon cheval tomba sous vos fenêtres, je n'ai pensé qu'à vous, et bien malgré moi, car vous ne m'avez pas gâté par vos bontés. Je puis vous jurer, quoique cela soit bien enfant et peut-être ridicule à vos yeux, que les moments les plus doux de ma vie sont, ceux que je passe sous vos fenêtres, quelquefois, le soir.»

M^{me} de Chasteller, qui lui donnait le bras, le laissait dire et s'appuyait presque sur lui; elle le regardait avec des yeux attentifs, si ce n'est attendris.

Lucien le lui reprocha presque.

«—Quand nous serons de retour à Nancy, quand les vanités de la vie nous auront saisis de nouveau, vous ne verrez en moi qu'un petit sous-lieutenant. Vous serez sévère et j'ose dire méchante pour moi. Vous n'avez pas

beaucoup à faire pour me rendre malheureux: la seule peur de vous avoir déplu suffit pour m'ôter toute tranquillité.»

Ce mot fut dit avec une vérité et une simplicité si touchantes, que M^{me} de Chasteller répondit aussitôt.

«—Ne croyez pas la lettre que vous recevrez de moi.»

S'il n'avait pas été dans une clairière du bois, à cent pas des demoiselles de Serpierre qui pouvaient les voir, Lucien l'eût embrassée, et, en vérité, elle l'eût laissé faire.

Tel est le danger de la musique et des grands bois.

«—Permettez-moi de vous voir demain chez vous.

«—Grand Dieu! répondit-elle avec terreur.

«—De grâce!

«—Eh bien! je vous recevrai demain.»

À peine fut-elle rendue à la solitude et au raisonnement, qu'elle eut des remords effroyables de la visite qu'elle venait de permettre. Elle eut recours à une demoiselle Bérard, bourgeoise que nous avons rencontrée, fourrée parmi les grandes dames, dans la chapelle des Pénitents. C'était une fort petite personne, sèche, de quarante-cinq à cinquante ans, au nez pointu, au regard faux, et toujours mise avec beaucoup de soin, coutume qu'elle avait rapportée d'Angleterre où elle avait été vingt ans dame de compagnie de milady Reatown, riche pairesse catholique.

* * *

Le pauvre sous-lieutenant était loin de prévoir l'étrange société qu'on lui préparait. Il avait pensé, avec beaucoup de finesse, qu'il ne devait se présenter chez M^{me} de Chasteller qu'a près avoir demandé M. le marquis de Pointcarré, et, pour être sûr de ne pas trouver le vieux marquis, il attendit qu'il quittât son hôtel vers les trois heures, pour se rendre au club Henri V.

À peine le vit-il passer sur la Place d'armes, que son cœur commença à battre avec force. Il vint frapper à la porte de l'hôtel; il était tellement déconcerté qu'il parla avec respect à la vieille portière paralytique, et put à peine trouver assez de voix pour s'en faire entendre. En montant au premier étage, ce fut avec une sorte de terreur qu'il regarda le grand escalier en

pierre grise, avec sa rampe de fer à dessins vernissés en noir et dorés dans les endroits qui représentaient des fleurs. Il arriva à la porte de l'appartement et, en étendant la main vers la sonnette de laiton anglais, il désira presque qu'on lui annonçât qu'elle était sortie. De sa vie il n'avait été à ce point dominé par la peur. Il sonna. Le bruit lui lit mal; on ouvrit enfin.

Un domestique alla l'annoncer, en le priant d'attendre dans le second salon, où il trouva M^{lle} Bérard. Il remarqua qu'elle n'était, pas en visite, mais établie comme pour rester. Cette vision acheva de le déconcerter; il salua profondément et alla à l'autre extrémité du salon regarder attentivement une gravure.

M^{me} de Chasteller parut après quelques minutes. Son teint était animé, sa contenance agitée; elle alla prendre place sur un canapé, tout près de M^{lle} Bérard, et engagea Leuwen à s'asseoir. Jamais homme ne trouva moins de facilité à prendre place et à parcourir les formules ordinaires de politesse. Pendant qu'il prononçait peu nettement des paroles assez vulgaires, M^{me} de Chasteller était devenue excessivement pâle. Sur quoi M^{lle} Bérard mit ses lunettes pour les considérer. Lucien promenait des yeux incertains de la charmante figure de M^{me} de Chasteller à ce petit visage jaune et luisant, dont le nez pointu surchargé de lunettes d'or était tourné vers lui. Même dans les moments les plus désagréables, telle qu'était cette première entrevue de deux êtres, de deux amants, le lendemain du jour où ils s'étaient presque avoué qu'ils s'aimaient, il y avait au fond des traits de M^{me} de Chasteller une expression de bonheur si simple et si noble, qu'elle fit un peu oublier à Lucien M^{lle} Bérard.

Il goûtait avec délices le vif plaisir de découvrir une nouvelle perfection dans la femme qu'il aimait. Ce sentiment rendit un peu de vie à son cœur. Il restait toujours une grande difficulté à vaincre: que dire? Et il fallait parler, le silence en se prolongeant devenait une imprudence en présence de cette dévote si méchante.

«—Il fait un temps magnifique, madame, dit-il enfin—la respiration lui manqua après cette terrible phrase... Vous avez là une magnifique gravure de Morghen.

«—Mon père l'aime beaucoup, monsieur. Il l'a rapportée de Paris à son dernier voyage.» Et ses yeux troublés cherchaient à ne pas voir ceux de

Lucien.

Le comique de cette entrevue et ce qui la rendait humiliante pour l'intime conscience de Lucien, c'est qu'il avait employé une nuit sans sommeil à préparer une douzaine de phrases charmantes, touchantes, peignant admirablement et avec esprit l'état de son cœur. Il avait surtout songé à donner à l'expression de la simplicité et de la grâce, et à éviter avec soin ce qui aurait pu impliquer le moindre rayon d'espérance.

Il lui vint enfin une pauvre idée.

«—Je serais bien heureux, madame, si je puis parvenir à être un bon officier de cavalerie, car il paraît que le ciel ne m'a pas destiné à être un orateur éloquent dans la Chambre des députés.»

Il vit que M^{lle} Bérard ouvrait ses petits yeux autant qu'il est possible. «Bien, se dit-il, elle croit que je parle politique et songe à faire son rapport.»

«—Je ne saurais plaider à la Chambre les causes dont je serais plus profondément pénétré. Loin de la tribune, je serais tourmenté par la vivacité des sentiments qui enflammeraient mon âme, mais en ouvrant la bouche devant ce juge suprême et sévère auquel je tremblerais de déplaire, je ne pourrais que lui dire:

«Voyez mon trouble, vous remplissez tellement tout mon cœur qu'il ne lui reste même pas la force de se représenter lui-même à vos yeux.»

M^{me} de Chasteller avait écouté d'abord avec plaisir, mais, vers la fin de ce discours, elle eut peur de M^{lle} Bérard; les phrases de Lucien lui semblèrent beaucoup trop transparentes. Elle se hâta de l'interrompre:

«—Avez-vous, en effet, monsieur, quelque espérance de vous faire élire à la Chambre des députés?»

Lucien cherchait à répondre avec modestie sur ses espérances, lorsqu'une idée lui vint: «Voilà donc l'entrevue que j'avais considérée comme le bonheur suprême!» Cette idée le glaça. Il ajouta quelques phrases dont la platitude lui fit pitié. Tout à coup il se leva et se hâta de sortir.

À peine arrivé dans la rue, il se retrouva bien étonné et comme stupide.

«—Je suis guéri, s'écria-t-il après avoir fait quelques pas. Mon cœur n'est pas fait pour l'amour! Quoi! c'est là la première entrevue, le premier rendez-

vous avec une femme que l'on aime? Comme j'avais tort de mépriser les petites danseuses de l'Opéra! Leurs pauvres petits rendez-vous me faisaient seulement penser à ce que serait un tel bonheur, avec une femme que l'on aimerait d'amour. Quel ridicule!»

Il y avait, fort près de la rue de la Pompe, une petite chapelle gothique, fondée par un René, duc de Lorraine, que les habitants admiraient avec des transports d'artiste, depuis trois ans qu'ils avaient lu dans une revue de Paris que c'était une belle chose. Avant cette époque, un marchand de fer s'en servait pour y appuyer sa marchandise. Le hasard, en ce moment, le plaça en face de ce monument, grand comme l'une des plus petites chapelles de Saint-Germain l'Auxerrois.

Il s'y arrêta longtemps et avec plaisir; son attention pénétra dans les moindres détails. En examinant les petites têtes de saints et d'animaux, il était étonné à la fois et de ce qu'il sentait et de ce qu'il ne sentait plus. Il se souvint tout à coup, avec une vraie joie, que ce soir-là il y avait poule et concours pour une queue d'honneur au café Charpentier. Dans l'aridité de son cœur, il attendit l'heure du billard avec impatience et y arriva le premier. Il joua avec un plaisir vif, n'eut pas de distractions, et par hasard gagna. Mais il n'eut garde de boire. Faire des excès ce soir-là lui parut un fort sot plaisir; seulement, par un reste d'habitude, il cherchait à ne pas se trouver seul avec lui-même. Tout en plaisantant avec ses camarades, il lui vint des idées philosophiques et sombres:

«—Ces pauvres femmes, se disait-il, qui sacrifient toute leur destinée à nos fantaisies! qui comptent sur notre amour! Et comment n'y compteraient-elles pas? ne sommes-nous pas sincères quand nous le leur jurons?

«—Mais sur quelle herbe avez-vous marché, lui dit un de ses camarades; vous êtes gai et bon enfant ce soir!...

«—Point bizarre, point hautain! reprit un autre.

«—Les autres jours, ajouta un troisième, le poète du régiment, vous étiez comme une ombre envieuse qui revient sur la terre pour se moquer des plaisirs des vivants. Aujourd'hui les jeux et les ris semblent voler sur vos traces!...»

Le lendemain, cette aubade de trompettes que l'on appelle la diane dans les régiments, le réveilla à cinq heures. Il était plongé dans un tourment

profond. Ne plus penser uniquement à M^{me} de Chasteller lui laissait un vide immense; son esprit se mit à détailler ses qualités, mais il en était moins sûr que de sa céleste beauté.

«—Quels cheveux magnifiques! avec le brillant de la plus belle soie, longs, abondants! Quelle admirable couleur ils avaient hier, sous l'ombre de ces grands arbres! Quel blond charmant! Ce ne sont point ces cheveux couleur d'or, chantés par Ovide, ni ces cheveux couleur d'acajou que Raphaël et Carlo Dolce ont donnés à leurs plus belles têtes. Le nom que je donnerais à ceux-ci peut n'être pas fort élégant, mais, réellement, sous le brillant de la plus belle soie, ils ont la couleur de la *noisette*. Quant aux yeux, qui en vit jamais de pareils?»

À ce moment, son domestique, arrivant de Darney, lui remit la réponse de M^{me} de Chasteller. C'était, comme on sait, quatre lignes fort sèches. Il savait bien que son premier mot, au *Chasseur Vert*, avait été un désaveu de cette lettre; cependant elle était si courte et si vive! Il en resta frappé, et frappé au point qu'il oublia la manœuvre.

Son chasseur Nicolas vint le chercher au galop.

«—Ah! lieutenant, vous allez en avoir une fameuse du colonel!»

Lucien, sans mot dire, sauta à cheval et galopa.

Dans le courant de la manœuvre, le colonel vint se placer derrière le septième escadron, où il était en serre-file.

«—À mon tour, maintenant,» pensa-t-il.

Et, à son grand étonnement, aucun mot grossier ne lui fut adressé.

«—Mon père aura fait écrire à cet animal-là.»

Cependant la crainte de mériter quelque blâme le rendit fort attentif ce matin-là, et, peut-être par malice, le colonel fit recommencer plusieurs fois les mouvements où le septième escadron se trouvait toujours en tête.

Une fois chez lui, il demanda sa calèche à quatre heures; il était mal à son aise; il alla voir atteler les chevaux et trouva vingt choses à reprendre dans l'écurie; enfin, ce fut avec un plaisir sensible qu'en sortant, il se trouva au milieu des demoiselles de Serpierre.

Leur conversation rendit le mouvement à son âme; il le leur dit avec grâce.

M^{me} de Chasteller entra. On ne l'attendait pas ce jour-là.

Jamais il ne l'avait vue si jolie; elle était pâle et un peu timide.

«—Et malgré cette timidité, se dit Lucien, elle se *livre* à des lieutenants-colonels!»

Ces mots grossiers semblèrent lui rendre toute sa passion.

Les demoiselles de Serpierre étaient fort gaies; un domestique de Lucien venait de leur apporter des bouquets magnifiques qu'il avait fait prendre dans les serres de Darney, pays célèbre pour les fleurs. Il se trouva qu'il n'y avait point de bouquet pour M^{me} de Chasteller; on fut obligé de diviser en deux le plus beau.

«—C'est d'un triste augure!» pensa-t-elle.

Elle en fut un peu interdite. Ce qu'il y avait de brusque et de peu gracieux dans le regard de Lucien l'étonnait.

Elle se demandait si, pour conserver son estime, et ne pas manquer à cette délicatesse sans laquelle une femme ne saurait être aimée sincèrement d'un homme lui-même un peu délicat, elle ne devait pas quitter cette maison ou du moins paraître offensée.

«—Il n'y a plus rien de vrai pour moi au monde, se dit-elle tout à coup, si M. Leuwen n'est pas un être sincère et bon.»

Un peu avant son arrivée, Lucien, pour excuser l'heure prématurée de sa visite, avait proposé aux dames de Serpierre une promenade au *Chasseur Vert*. Après quelques mots de politesse à M^{me} de Chasteller et le récit de la proposition faite et acceptée, ces demoiselles quittèrent le jardin en courant pour aller prendre leurs chapeaux. M^{me} de Serpierre les suivait d'un pas plus sage.

Alors ils restèrent seuls dans une grande allée d'acacias assez large; ils se promenaient silencieusement, mais aux deux bords opposés de l'allée.

«—Convient-il, se dit-elle, de suivre ces demoiselles dans cette partie de campagne, ce qui a l'air d'admettre M. Leuwen dans mon intimité?»

* * *

Il n'y avait qu'un instant pour se décider; l'amour tira parti de ce surcroît de trouble.

Tout à coup, au lieu de continuer à marcher en silence et les yeux baissés, pour éviter les regards de Lucien, M^{me} de Chasteller se tourna vers lui:

«—Monsieur Leuwen a-t-il eu quelque sujet de chagrin à son régiment? Il semble plongé dans les ombres de la mélancolie!

«—Il est vrai, madame, je suis profondément tourmenté depuis hier. Je ne conçois rien à ce qui m'arrive. Je suis honteux de ce que j'ai à dire, mais enfin mon devoir d'homme d'honneur veut que je parle.»

À ce préambule si sérieux, les yeux de M^{me} de Chasteller rougirent.

«—La forme même de mon discours, les mots que je dois employer, sont aussi ridicules que le fond même de ce que j'ai à dire est bizarre, et même sot.»

Il y eut un petit silence; enfin, comme dominant péniblement beaucoup de mauvaise honte, il dit en hésitant et d'une voix faible et mal articulée:

«—Le croiriez-vous, madame? Pourrez-vous l'entendre sans vous moquer de moi et sans me croire le dernier des hommes?

«Je ne puis chasser de ma pensée la personne que j'ai rencontrée hier chez vous. La vue de cette figure atroce, de ce nez pointu, avec des lunettes, semble avoir empoisonné mon âme.»

M^{me} de Chasteller eut envie de sourire.

«—Non, madame, jamais depuis mon arrivée à Nancy, je n'ai éprouvé ce que j'ai senti à la vision de ce monstre; mon cœur en a été glacé. Je vous parle, madame, d'une façon un peu emphatique, mais, en vérité, je ne sais comment expliquer en d'autres mots ce qui m'arrive depuis la vue de votre demoiselle de compagnie. Le signe fatal en est que, pour vous parler un peu le langage de l'amour, il faut que je fasse effort sur moi-même.»

M^{me} de Chasteller semblait atterrée.

«—C'est clair, ce n'est qu'un fat. Y a-t-il moyen, se disait-elle, de prendre ceci au sérieux? Dois-je croire que c'est l'aveu naïf d'une âme tendre?»

Les façons de parler de Lucien étaient si simples quand il s'adressait à M^{me} de Chasteller, qu'elle penchait pour ce dernier avis.

D'un autre côté, ses manières, l'accent de ses paroles étaient changés à un tel point, la fin de cette harangue avait l'air si vraie, qu'elle ne voyait pas comment faire pour ne pas y croire.

M^{me} de Chasteller entendait les demoiselles de Serpierre qui revenaient au jardin en courant.

M. et M^{me} de Serpierre étaient déjà dans la grande calèche de Lucien.

Elle ne voulut pas se donner le temps d'écouter la raison.

«—Si je ne vais pas au *Chasseur Vert*, deux de ces pauvres petites perdront cette partie de plaisir.»

Et elle monta en voiture avec les plus jeunes.

Quand on descendit à l'entrée du bois de Burviller, Lucien était un autre homme.

M^{me} de Chasteller le vit du premier coup d'œil. Son front avait repris la sérénité de son âge; ses manières avaient de l'aisance.

Il se trouva qu'au bout de quelques instants il lui donna le bras; deux des demoiselles de Serpierre marchaient à leurs côtés, le reste de la famille suivait à dix pas. Il prit un ton très gai pour ne pas attirer l'attention de ces dames.

«—Depuis que j'ai osé dire la vérité à la personne que j'estime le plus au monde, je suis un autre homme. Avant de me livrer au bonheur inspiré par ces beaux yeux, j'aurais besoin, madame, d'avoir votre opinion sur le ridicule de cette harangue, où il y avait des chaînes, du poison, et autres mots tragiques.

«—Je vous avouerai, monsieur, que je n'ai pas d'opinion bien arrêtée. Mais en général, ajouta-t-elle après un petit silence et d'un air sévère, je crois voir de la sincérité; si on se trompe, du moins l'on ne veut pas tromper. Et la vérité fait tout passer, même les chaînes et le poison.»

Elle trouvait un plaisir extrême à rêver, et ne parlait que juste assez pour ne pas se donner en spectacle à la famille de Serpierre qui s'était réunie. Enfin,

heureusement pour Leuwen, les cors allemands arrivèrent et se mirent à jouer des valses de Mozart et des duos tirés de *Don Juan* et des *Nozze di Figaro*. Lucien était tout à fait transporté dans le roman de la vie; l'espérance du bonheur lui semblait une certitude. Il osa lui dire dans ces courts instants de demi-liberté qu'ils pouvaient avoir:

«—Il ne faut pas tromper le Dieu qu'on adore. J'ai été sincère, c'était la plus grande marque de respect que je puisse donner; m'en punira-t-on?

«—Vous êtes un homme étrange!

«—Il serait plus poli de vous dire oui. Mais, en vérité, je ne sais pas ce que je suis et je donnerais beaucoup à qui pourrait me le dire. Je n'ai commencé à vivre et à chercher à me connaître, que le jour où mon cheval est tombé sous des fenêtres qui ont des persiennes vertes.»

Ces paroles furent dites comme par quelqu'un qui les trouve à mesure qu'il les prononce.

M^{me} de Chasteller ne put s'empêcher d'être profondément touchée de cet air à la fois sincère et noble: Lucien avait senti une certaine pudeur à parler de son amour plus ouvertement, et on l'en remercia par un tendre sourire.

«—Oserais-je me présenter demain? ajouta-t-il. Mais je demanderai une autre faveur, presque aussi grande: celle de n'être pas reçu en présence de cette demoiselle.

«—Vous n'y gagnerez rien, lui répondit-elle avec tristesse, j'ai une trop grande répugnance à vous entendre traiter, en tête-à-tête, un sujet qui semble être le seul dont vous puissiez me parler. Venez, si vous êtes assez honnête homme pour me promettre de me parler de toute autre chose.»

Lucien promit.

Leur bonheur de se trouver ensemble était intime et profond; il avait presque les larmes aux yeux. Plusieurs fois, dans le courant de la promenade, M^{me} de Chasteller avait évité de lui donner le bras, mais sans affectation aux yeux des Serpierre ni dureté pour lui.

Comme il était déjà nuit tombante, on quitta le *Café Haus* pour revenir aux voitures qu'on avait laissées à l'entrée du bois. M^{me} de Chasteller lui dit:

«—Donnez-moi le bras, Monsieur Leuwen.

Lucien serra le bras qu'on lui offrait et le mouvement fut presque rendu.

Les cors étaient délicieux à entendre dans le lointain; il s'établit un profond silence.

Par bonheur, lorsqu'on arriva aux voitures, il se trouva qu'une des demoiselles de Serpierre avait oublié son mouchoir dans le jardin du *Chasseur Vert*; on proposa d'envoyer un domestique.

Lucien, revenant de bien loin à la conversation, fit observer à M^{me} de Serpierre que la soirée était superbe, que M^{lles} de Serpierre avaient moins couru que l'avant-veille, que les voitures pouvaient suivre, etc... Enfin, par une foule de bonnes raisons, il concluait qu'il serait peut-être plus agréable de retourner à pied.

On renvoya la décision à M^{me} de Chasteller.

«—À la bonne heure, dit-elle, mais à condition que les voitures ne suivent pas; ce bruit de roues qui s'arrêtent quand vous arrêtez, est désagréable.»

Lucien pensa que les musiciens étant payés, allaient quitter le jardin; il envoya un domestique les engager à recommencer les morceaux de *Don Juan* et des *Nozze*.

Il revint auprès de ces dames, et reprit sans difficulté le bras de M^{me} de Chasteller.

On marchait tous ensemble; la conversation générale était aimable et gaie. Lucien parlait pour la soutenir et ne pas faire remarquer son silence.

M^{me} de Chasteller et lui n'avaient garde de rien se dire; ils étaient trop heureux ainsi.

Bientôt on entendit les cors recommencer. En arrivant au jardin, Lucien prétendit que M. de Serpierre et lui avaient grande envie de prendre du punch, et qu'on en ferait un très doux pour les dames. Comme l'on se trouvait bien ensemble, la motion du punch passa malgré l'opposition de M^{me} de Serpierre prétendant que rien n'était plus nuisible au teint des jeunes filles.

On ne rentra à Nancy qu'à neuf heures et demie du soir.

* * *

Lucien avait manqué à un devoir de caserne: l'appel du soir avait eu lieu sans lui, et il était de semaine. Il courut bien vite chez l'adjudant qui lui conseilla de s'aller dénoncer au colonel.

Ce colonel était ce qu'on appelait, en 1834, un juste-milieu forcené et commun, et fort jaloux de l'accueil que Lucien recevait dans la bonne compagnie.

Le manque de succès dans ce quartier, comme disent les Anglais, pouvait retarder le moment où ce colonel si dévoué serait fait général, aide de camp du roi, etc... Il ne répondit à la démarche du sous-lieutenant que par quelques mots forts secs qui le mettaient aux arrêts pour vingt-quatre heures.

Cette idée l'occupa toute la nuit.

C'était tout ce que celui-ci craignait. Il rentra chez lui pour écrire à M^{me} de Chasteller.

Après mille incertitudes, il envoya tout simplement un domestique porter à l'hôtel Pointcarré une lettre qui pouvait être lue de tous.

Il n'osait en vérité écrire à M^{me} de Chasteller. Tout son amour était revenu et, avec lui, l'extrême terreur qu'elle lui inspirait.

Le surlendemain, à quatre heures du matin, il fut réveillé par l'ordre de monter à cheval.

Il trouva tout en émoi à la caserne.

Un sous-officier d'artillerie était fort affairé à distribuer des cartouches aux lanciers.

Les ouvriers d'une ville, à huit ou dix lieues de là, venaient, dit-on, de s'organiser et de se confédérer.

Le colonel Malher parcourait la caserne en disant aux officiers, de façon à être entendu des lanciers:

«—Il s'agit de leur donner une leçon qui compte au piquet. Pas de pitié pour ces b...-là. Il y aura des croix à gagner.»

En passant sous les fenêtres de M^{me} de Chasteller, Lucien regarda beaucoup; mais il ne put rien apercevoir derrière les rideaux de mousseline

brodée, parfaitement fermés. Il ne put pas la blâmer; le moindre signe pouvait être aperçu et commenté par les officiers du régiment.

Le fait est que toutes les dames de la ville occupaient les fenêtres de la rue de la Pompe et de la suivante, que le régiment avait à parcourir pour sortir de la ville. Les roues des pièces et des caissons ébranlaient les maisons de bois de Nancy et causaient à ces dames une terreur pleine de plaisir.

Lucien salua M^{mes} d'Hocquincourt, de Puy-Laurens, de Serpierre, de Marcilly.

«—Me voilà allant sabrer les tisserands, comme dit élégamment M. de Wassignies. Si l'affaire est chaude, le colonel sera fait commandeur de la Légion d'honneur, et moi je gagnerai un remords.»

Le 23^e de lanciers employa six heures pour faire les huit lieues qui séparent Nancy de N... Le régiment était retardé par la dernière batterie d'artillerie.

Le colonel Malher reçut trois estafettes et, à chaque fois, il fit changer les chevaux des pièces de canon. On mettait à pied les lanciers dont les chevaux paraissaient les plus propres à être attelés.

À moitié chemin, M. Féron, le préfet, rejoignit le régiment au grand trot; il le longea de la queue à la tête pour parler au colonel et eut l'agrément d'être hué par les lanciers.

Il avait un sabre que sa taille exiguë faisait paraître immense. Le murmure sourd se changea en éclats de rire, qu'il chercha à éviter en mettant son cheval au galop, et le rire redoubla avec les cris ordinaires: «Il tombera, il ne tombera pas!!!»

Mais le préfet eut bientôt sa revanche. À peine engagés dans les rues étroites et sales de N..., les lanciers furent hués par les femmes et les enfants des ouvriers placés aux fenêtres des pauvres maisons, et par les ouvriers eux-mêmes qui, de temps en temps, paraissaient aux coins des ruelles les plus étroites.

On entendait les boutiques se fermer rapidement de toutes parts.

On arriva sur une place irrégulière et fort longue, garnie de cinq ou six mûriers rabougris, et traversée dans toute sa longueur par un ruisseau infect, chargé de toutes les immondices de la ville.

L'eau en était bleue, servant aussi d'égout à plusieurs ateliers de teinture.

Le colonel mit son régiment en bataille le long de ce ruisseau; là, les malheureux lanciers, accablés de soif et de fatigue, passèrent sept heures, exposés à un soleil brillant du mois d'août.

Comme nous l'avons dit, à l'arrivée du régiment toutes les boutiques s'étaient fermées, et les cabarets plus vite que le reste.

«—Nous sommes frais, criait un lancier.

«—Nous voici en bonne odeur, répondait une autre voix.

«—Silence, f...e!» glapissait quelque lieutenant juste-milieu.

Lucien remarqua que tous les officiers qui se respectaient, gardaient un silence profond et avaient l'air fort sérieux.

Il s'observait lui-même, et se trouvait de sang-froid, comme à une expérience de chimie à l'École polytechnique. Ce sentiment égoïste diminuait beaucoup de son horreur pour ce genre de service.

Le grand lieutenant grêlé, dont le lieutenant-colonel Filloteau lui avait parlé, vint lui causer des ouvriers en jurant.

Lucien ne répondit pas un mot et le regarda avec un mépris inexplicable.

Comme le lieutenant s'éloignait, quatre ou cinq voix prononcèrent assez haut: «Espion! espion!!»

Lucien eut l'idée d'envoyer ses domestiques à deux heures de là, dans un village qui devait être paisible, pour acheter à tout prix une centaine de pains et du fourrage.

Les domestiques réussirent et, vers les quatre heures, on vit arriver avec plaisir quatre chevaux chargés de pain, et deux autres chargés de foin.

À l'instant il se fit un profond silence. Les paysans vinrent parler à Lucien qui les paya bien. Il en fit faire la distribution aux soldats de sa compagnie.

«—Voilà le républicain qui commence ses menées,» dirent plusieurs officiers qui ne l'aimaient pas.

Le colonel Filloteau vint plus simplement lui demander deux ou trois pains pour lui, et du foin pour ses chevaux.

Un instant plus tard, Lucien entendit le préfet qui disait au colonel:

«—Quoi! nous ne pourrions pas appliquer un coup de sabre à ces gredins-là?»

La distribution faite par lui avait révélé cette idée ingénieuse, qu'il y avait des villages dans les environs de la ville, et vers les cinq heures, on distribua une livre de pain à chaque lancier, et un peu de viande aux officiers.

À la nuit tombante, on tira un coup de pistolet, mais personne ne fut atteint.

Sur les dix heures, on s'aperçut que les ouvriers avaient disparu. À onze heures il arriva de l'infanterie à laquelle on remit les canons et l'obusier, et, à une heure du matin, le régiment, mourant de faim, hommes et chevaux, repartit pour Nancy.

Pour les détails militaires, stratégiques et politiques de cette grande affaire, voir les journaux du temps:

«Le régiment s'était couvert de gloire, et les ouvriers avaient fait preuve d'une insigne lâcheté.»

Telle fut la première campagne de Lucien. En revenant, il se disait:

«—En supposant que nous arrivions de jour, oserai-je me présenter à l'hôtel de Pointcarré?»

Il osa, mais il mourait de peur en frappant à la porte cochère.

Le cœur lui battait tellement en ouvrant la porte de l'appartement de M^{me} de Chasteller, qu'il se demanda s'il cesserait encore de l'aimer.

Elle était seule, sans M^{lle} Bérard.

Avec de l'audace, il aurait pu se jeter dans ses bras et n'en être pas repoussé; il pouvait du moins établir un traité de paix fort avantageux pour les intérêts de sa passion.

Bientôt elle eut peur; elle comprenait la situation et se sentait attendrie.

«—Il faut que je vous renvoie,» lui dit-elle d'un air triste qui voulait être sévère.

Lucien eut peur de la fâcher et céda.

«—Ai-je l'espoir, madame, de vous revoir chez M^{me} d'Hocquincourt, c'est son jour?

«—Peut-être bien, et vous n'y manquerez pas; je sais que vous ne haïssez point de vous trouver avec cette jeune femme si jolie.»

Une heure après, il était chez M^{me} d'Hocquincourt, M^{me} de Chasteller n'y parut que fort tard.

* * *

Nous prendrons la liberté de sauter à pieds joints sur les deux mois qui suivirent. Cela nous sera d'autant plus facile que Lucien, au bout de ces deux mois, n'était pas plus avancé que le premier jour.

Quoique bien traité en général, et se croyant aimé quand il était de sang-froid, il n'abordait cependant M^{me} de Chasteller qu'avec une sorte de terreur. Il n'avait jamais pu se guérir d'un certain sentiment de trouble en sonnant à sa porte, et il n'était jamais sûr de la façon dont il allait être reçu.

La vieille portière de l'hôtel de Pointcarré était pour lui un être fatal, auquel il ne pouvait parler sans que la respiration lui manquât.

Un soir M^{me} de Chasteller eut à écrire une lettre pressée.

«—Voilà un journal pour amuser vos loisirs,» dit-elle en riant et en jetant à Lucien un numéro des *Débats*, et elle alla en sautant prendre un pupitre fermé qu'elle vint poser sur la table.

Comme elle ouvrait le pupitre en se penchant, avec une petite clef attachée à la chaîne de sa montre, Lucien se baissa un peu sur la table et lui baisa la main. M^{me} de Chasteller releva la tête: ce n'était plus la même femme.

«—Je ne pourrai donc jamais avoir la moindre confiance en vous?» et ses yeux exprimaient la plus vive colère.

«Quoi! je veux bien vous recevoir, quand j'aurais dû fermer ma porte pour vous comme pour tout le monde.

«Je vous admets à une intimité dangereuse pour ma réputation,—ici sa physionomie comme sa voix prirent l'air le plus altier,—je vous traite en frère, et vous profitez de mon peu de défiance pour vous permettre un geste aussi humiliant, à le bien prendre, pour vous comme pour moi.

«Allez, monsieur, je me suis trompée en vous admettant à mon intimité.»

Lucien aurait dû se lever, la saluer froidement et lui dire:

«—Vous exagérez, madame. D'une petite imprudence sans conséquence et peut-être sottise chez moi, vous faites un crime in-folio. J'aimais une femme supérieure par l'esprit et par la beauté, et, en vérité, je ne vous trouve que jolie en ce moment.»

En disant ces paroles, il fallait prendre son sabre, l'attacher tranquillement et sortir.

Bien loin de là, sans songer à ce parti, qu'il eût trouvé trop cruel et trop dangereux, Lucien se bornait à se désoler d'être renvoyé. Il s'était bien levé, mais ne partait pas; il cherchait évidemment un prétexte pour rester.

«—Je vous céderai la place, monsieur,» reprit M^{me} de Chasteller avec une politesse parfaite, au travers de laquelle perçait bien de la hauteur et comme le mépris de ne point le voir partir.

Comme elle repliait son pupitre pour le transporter ailleurs, Lucien, tout à lait en colère, lui dit:

«—Pardon, madame, je m'oubliais.» Et il sortit, outré de dépit contre lui-même et contre elle.

Il n'y avait eu de bon dans toute sa conduite que le ton de ces deux derniers mots.

«—Que je suis un bien petit garçon de me laisser traiter ainsi! Je n'ai absolument que ce que je mérite. Quand je suis auprès d'elle, au lieu de chercher à me faire une position un peu convenable, je ne songe qu'à la regarder comme un enfant.»

Il eut l'idée heureuse de monter chez M^{me} d'Hocquincourt. De toutes les provinciales qui existèrent jamais, c'était celle qui avait le plus de naturel.

«—Ah! vous me décidez, monsieur! s'écria-t-elle en le voyant paraître. Que je suis heureuse de vous voir! Je n'irai pas chez M^{me} de Marcilly.»

Et elle rappela le domestique qui sortait pour dire de faire atteler les chevaux.

«—Mais comment faites-vous pour n'être pas aux pieds de la sublime Chasteller? Est-ce qu'il y aurait brouille dans le ménage?»

M^{me} d'Hocquincourt examinait Lucien d'un air riant et malin.

«—Ah! c'est clair, s'écria-t-elle. Cet air contrit m'a tout dit. Mon malheur est écrit dans ces traits altérés, dans ce sourire forcé; je ne suis qu'un pis aller. Allons, contez-moi vos chagrins. Sous quel prétexte vous a-t-on chassé? Vous chasse-t-on pour recevoir un homme plus aimable, ou vous chasse-t-on parce que vous l'avez mérité? Mais d'abord soyez sincère si vous voulez être consolé.»

Lucien eut beaucoup de peine à se bien tirer des questions de M^{me} d'Hocquincourt. Elle ne manquait pas d'esprit, et cet esprit, se trouvant tous les jours au service d'une volonté ferme et d'une passion vive, avait acquis toutes les habitudes du bon sens. Dans un moment où, tout en répondant, il pensait malgré lui à ce qui lui arrivait avec M^{me} de Chasteller, il se surprit adressant des propos galants, presque des choses aimables et personnelles, à la jeune femme qui, dans un négligé élégant et dans une attitude de l'intérêt le plus vif, se trouvait à demi couchée sur un canapé à deux pas devant lui.

Dans la bouche de Lucien, le langage avait pour M^{me} d'Hocquincourt tout l'attrait de la nouveauté: elle allait sur son compte de découvertes en découvertes et commençait à le trouver l'homme le plus charmant de Nancy.

Cela était d'autant plus dangereux, qu'il y avait déjà plus de dix-huit mois que durait M. d'Antin; c'était un règne bien long et qui étonnait tout le monde.

Le tête-à-tête fut interrompu par l'arrivée de M. Murcé.

C'était un pauvre jeune homme maigre, qui portait avec fierté une petite tête surmontée de cheveux très noirs. Fort taciturne au commencement d'une visite, son mérite consistait en une gaieté parfaitement naturelle et fort drôle, à cause de sa naïveté, mais qui ne le prenait que lorsque depuis une heure ou deux, il se trouvait avec des gens gais. Bientôt après, survint un autre habitué de la maison, M. de Goëlle, un gros homme blond et pâle, de beaucoup d'instruction et d'un peu d'esprit, qui s'écoutait parler et disait une fois au moins par jour qu'il n'avait pas encore quarante ans. Du reste, c'était un être prudent: répondre oui à la question la plus simple, ou avancer à

l'occasion une chaise à quelqu'un, était un sujet de délibération qui l'occupait un quart d'heure.

Depuis cinq ou six ans il était amoureux de M^{me} d'Hocquincourt; il espérait toujours que son tour viendrait, et quelquefois cherchait à faire croire aux nouveaux arrivants que son tour était déjà venu et passé.

M. de Goëlle fut suivi à intervalles pressés par quatre ou cinq jeunes gens.

«—C'est, en vérité, ce qu'il y a de mieux et de plus gai dans la ville, se disait Lucien en les voyant arriver.

«—Je sors de chez M^{me} de Marcilly, dit l'un d'eux; ils sont tous tristes et affectent encore d'être plus tristes qu'ils ne sont.

«—C'est ce qui est arrivé à X... qui les rend si aimables.

«—Moi, disait un autre, choqué de la façon dont M^{me} d'Hocquincourt regardait Lucien, quand j'ai vu que nous n'avions ni M^{me} d'Hocquincourt, ni M^{me} de Puy-Laurens, ni M^{me} de Chasteller, j'ai pensé que je n'avais d'autre ressource que d'enterrer ma soirée dans une bouteille de champagne, et c'était le parti que j'allais prendre si j'avais trouvé la porte de M^{me} d'Hocquincourt fermée au vulgaire.

«—Mais, mon pauvre Térant, reprit M^{me} d'Hocquincourt à cette allusion à la réputation de Lucien, on ne menace pas de s'enivrer, on s'enivre. Il faut avoir l'esprit de voir cette différence.

«—Rien de plus difficile, en effet, que de savoir boire,» s'écria le pédant Goëlle.

On craignit une anecdote.

«—Qu'allons-nous faire, qu'allons-nous faire?» s'écrièrent à la fois Murcé et un des comtes Roller.

C'était la question que tout le monde se faisait, sans que personne trouvât la réponse, quand parut M. d'Antin.

Son air riant éclaircit tous les fronts.

Il n'avait pas le sens commun, mais le meilleur cœur du monde et un fond de gaieté incroyable: il achevait de manger une grande fortune, qu'un père

fort avare lui avait laissée depuis trois ou quatre ans. Il avait quitté Paris où on l'avait pourchassé pour des plaisanteries sur un personnage auguste.

C'était un homme unique pour organiser les parties de plaisir; rien ne pouvait languir dans les lieux où il se trouvait.

M^{me} d'Hocquincourt connaissait toutes ces grâces, et la surprise, élément si essentiel de son bonheur, était impossible.

Goëlle, qui avait appris ce mot, plaisantait lourdement M. d'Antin sur ce qu'il ne faisait plus rien de neuf, lorsque le comte de Wassignies entra.

«—Vous n'avez qu'un moyen de durer, dit-il, devenez raisonnable!

«—Je m'ennuierai moi-même, répondit d'Antin. Je n'ai pas votre courage, moi! J'aurai bien le temps d'être sérieux quand je serai ruiné et, alors, pour m'ennuyer d'une manière utile, je compte me jeter dans la politique et dans les sociétés secrètes en l'honneur de Henri V, qui est mon roi à moi. En attendant, messieurs, comme vous êtes fort sérieux et encore tout endormis de l'amabilité de l'hôtel de Marcilly, jouons à ce jeu italien que je vous ai appris l'autre jour, le pharaon. M. de Wassignies qui ne le sait pas, taillera; Goëlle ne pourra pas dire que j'arrange les règles du jeu pour gagner toujours. Qui sait le pharaon ici?

«—Moi, dit Lucien.

«—Eh bien, soyez assez bon pour surveiller M. de Wassignies et lui faire suivre les règles du jeu. Vous, Roller, vous serez le croupier.

«—Je ne serai rien, dit Roller d'un ton sec, car je file.

«—Après le jeu, à minuit, reprit d'Antin, quand vous serez ruinés comme de braves jeunes gens bien rangés, nous irons souper à la *Grande Chaumière*.» C'était le meilleur cabaret de Nancy, établi dans le jardin d'un ancien couvent de Chartreux.

«—J'y consens, dit M^{me} d'Hocquincourt, si c'est un pique-nique.

«—Sans doute, et comme M. Lafiteau, qui a un excellent vin de Champagne, pourrait se coucher, je vais m'occuper du vin et le faire frapper. En attendant, monsieur Leuwen, voilà cent francs; faites-moi l'honneur de jouer pour moi et tâchez de ne pas séduire M^{me} d'Hocquincourt, ou je me venge et je passe à l'hôtel de Pointcarré pour vous dénoncer.»

Tout le monde obéit à ce qu'avait décidé d'Antin, même le politique Wassignies.

Après un quart d'heure, le jeu était fort animé.

«—Je jette les cartes par la fenêtre, dit M^{me} d'Hocquincourt, si quelqu'un porte plus de cinq francs. Est-ce que vous voulez faire de moi une marquise Brelandière!»

D'Antin revint, et à minuit et demi, on partit pour le jardin de la *Grande Chaumière*. Un petit oranger en fleur, l'unique qui fût dans Nancy, se trouvait placé au milieu de la table. Le souper fut fort gai, personne ne s'enivra, et l'on se sépara les meilleurs amis du monde à trois heures du matin.

C'est ainsi qu'une femme se perd de réputation en province, et c'est ce dont M^{me} d'Hocquincourt se moquait parfaitement. En se levant, le lendemain matin, elle alla voir son mari qui lui dit en l'embrassant:

«—Tu fais bien de t'amuser, ma pauvre petite, puisque tu en as le courage.»

Lucien sortit avec les derniers de ses compagnons de soirée; il s'attachait à leur petite troupe qui s'en allait diminuant à chaque coin de rue, à mesure que chacun prenait le chemin de sa maison. Enfin il accompagna fidèlement celui de ces messieurs qui demeurait le plus loin. Il avait une peine mortelle à se trouver seul avec lui-même.

Le lendemain, il retourna chez M^{me} d'Hocquincourt, que ses amis de Nancy appelaient familièrement M^{me} d'Hocquin.

Il y trouva le bon M. de Serpierre et le comte de Wassignies. On parlait de l'éternelle politique.

M. de Serpierre expliquait longuement, et malheureusement avec preuves, comment les choses allaient mieux avant la révolution, à l'intendance de Metz, sous M. de Calonne, depuis ministre si célèbre.

«—Ce courageux magistrat, disait-il, ce malheureux La Châlotais, le premier des Jacobins... on était alors en 1779...»

Lucien se pencha vers M^{me} d'Hocquincourt et lui dit gravement:

«—Quel langage, madame, et pour vous et pour moi.»

Elle éclata de rire; M. de Serpierre s'en aperçut:

«—Savez-vous bien, monsieur, reprit-il d'un air piqué, en s'adressant à M. Leuwen...

«—Ah! mon Dieu! me voici en scène, pensa celui-ci... Il était écrit que je tomberais de Dupoirier dans le Serpierre.

«—Savez-vous bien, monsieur, continuait le marquis d'une voix tonnante, que les gentilshommes un peu titrés ou parents de titrés, faisaient modérer les tailles et les capitations de leurs protégés, ainsi que leurs propres vingtièmes? Savez-vous que, quand j'allais à Metz, je n'avais d'autre auberge, moi qui vous parle, ainsi que tout ce qu'il y avait de comme il faut en Lorraine, que l'hôtel de l'Intendance de M. Calonne? Là, table somptueuse, des femmes charmantes, les premiers officiers de la garnison, des tables de jeu, un ton parfait! Ah! c'était le beau temps. Au lieu de cela, vous avez un petit préfet morne et sombre, en habit râpé, qui dîne tout seul et fort mal, en supposant qu'il dîne.»

Lucien se pencha vers M^{me} d'Hocquincourt et lui dit tout bas:

«—Ce qu'il pense de M. de Calonne qu'il regrette tant, je le pense, moi, de notre joli tête-à-tête de l'autre jour; je fus bien gauche de ne pas profiter de l'attention sérieuse que je lisais dans vos yeux, pour essayer de deviner si vous vouliez de moi pour ami de cœur.

«—Tâchez de me rendre folle, je ne m'y oppose pas,» dit-elle d'un air simple et froid.

Elle le regardait en silence, avec beaucoup d'attention et une petite moue philosophique charmante. Sa beauté en ce moment était relevée par un petit air de grave impartialité, délicieux.

«—Mais, ajouta-t-elle, comme ce que vous me demandez n'est pas un devoir, au contraire, tant que je ne serai pas folle de vos beaux yeux, mais folle à lier, n'attendez rien de moi.»

À la fin, M. de Serpierre vit bien aux sourires de M^{me} d'Hocquincourt que l'attention que lui prêtait Lucien ne devait être que de la politesse. Le vénérable vieillard prit le parti de se rabattre complètement sur M. de Wassignies.

Ces messieurs se mirent à se promener dans le salon. Lucien était du plus beau sang froid et cherchait à s'enivrer de la peau si blanche et si fraîche et des formes si voluptueuses qui étaient devant ses yeux.

«—Quelle différence entre cet air riant, poli, plein de considération, avec lequel on m'écoute, et celui que je rencontre ailleurs. Et ces bras potelés qui brillent sous cette gorge si transparente! ces jolies épaules dont la molle blancheur flatte l'œil! Rien de tout cela auprès de l'autre. Un air hautain, un regard sévère, et une robe qui monte jusqu'au cou.»

Sa vanité blessée rendait bien vif le plaisir de réussir.

MM. de Serpierre et de Wassignies, dans le feu de leur discussion, s'arrêtaient souvent à l'autre bout du salon.

Lucien sut profiter de ces instants de liberté complète, et on l'écoutait, avec une admiration tendre.

Ces messieurs étaient au fond du salon depuis plusieurs moments, arrêtés apparemment par quelque raisonnement frappant de M. de Wassignies en faveur des vastes terres et de la culture en grand, si favorables à la noblesse, quand arriva tout à coup jusqu'à deux pas de M^{me} d'Hocquincourt, M^{me} de Chasteller, suivant de près, avec sa démarche légère et jeune, le laquais qui l'annonçait et que l'on n'avait pas écouté. Il lui fut impossible de ne pas voir dans les yeux de M^{me} d'Hocquincourt et même dans ceux de Lucien, combien elle arrivait peu à propos. Elle se mit à parler beaucoup, avec gaieté et à voix liante, de ce qu'elle avait remarqué dans ses visites de la soirée.

MM. de Serpierre et de Wassignies avaient quitté leur politique et s'étaient, rapprochés. Lucien parlait assez souvent.

«—Il ne faut pas qu'elle s'imagine que je suis absolument au désespoir parce qu'elle m'a fermé sa porte.»

Mais en parlant et en tâchant d'être aimable, il oublia jusqu'à la présence de M^{me} d'Hocquincourt; sa grande affaire, au milieu de son air riant et occupé, était d'observer du coin de l'œil si ses beaux propos avaient quelque succès auprès de M^{me} de Chasteller. L'unique souci de celle-ci était, de son côté, de voir si Lucien s'apercevait de la vive peine qu'elle avait eue, le trouvant ainsi établi d'un air d'intimité auprès de M^{me} d'Hocquincourt.

«—Il faudrait savoir s'il s'est présenté chez moi avant de venir ici,» pensait-elle.

Peu à peu, il vint beaucoup de monde: MM. Murcé, de Sanréal, Roller, de Lanfort et quelques autres inconnus au lecteur, et dont, en vérité, il ne vaut pas la peine de lui faire faire connaissance; M^{mes} de Puy-Laurens, de Saint-Cyran, etc., enfin M. d'Antin lui-même. M^{me} de Chasteller regardait toujours les yeux de sa brillante rivale. Après avoir répondu à tout le monde et fait rapidement le tour du salon, ses yeux qui, ce soir-là, avaient presque le feu de la passion, revenaient toujours à Lucien et semblaient le contempler avec une curiosité vive.

Quand la conversation fut bien animée et que M^{me} de Chasteller put se taire sans inconvénient, sa physionomie devint sombre.

Lucien se trouva si approché de la table sur laquelle elle était un peu penchée, que ne pas lui parler du tout eut été une chose remarquée.

«—Ce serait du dépit, se dit-il, et c'est ce qu'il ne faut pas.»

Il rougit.

M^{me} de Chasteller, en éloignant une gravure pour en prendre une autre, leva un peu les yeux et vit bien cette rougeur qui ne fut pas sans influence sur elle.

M^{me} d'Hocquincourt voyait fort bien aussi, de loin, ce qui se passait près de la table, et M. d'Antin, qui cherchait à l'amuser dans ce moment par une histoire plaisante, lui parut un conteur infini dans ses développements.

Lucien osa lever les yeux sur M^{me} de Chasteller, mais il tremblait de rencontrer les siens, ce qui l'eût forcé de parler à l'instant. Elle regardait une gravure, mais d'un air hautain et presque en colère. La pauvre femme avait eu la pensée de prendre la main de Lucien qu'il appuyait sur la table et de la porter à ses lèvres. Cette idée lui avait fait horreur, et l'avait mise dans une véritable colère contre elle-même.

«—Il faut en finir, se dit Leuwen, choqué de cet air hautain, et puis n'y plus songer.»

«—Quoi, madame, serais-je assez malheureux pour vous inspirer encore de la colère? S'il en est ainsi, je m'éloigne à l'instant.»

Elle leva les yeux et ne put s'empêcher de lui sourire avec une extrême tendresse.

«—Non, monsieur, lui dit-elle quand elle put parler, j'avais de l'humeur contre moi-même pour une sottise idée qui m'était venue.»

Elle devint si excessivement rouge que M^{me} d'Hocquincourt, dont le regard ne les avait pas quittés, se dit:

«—Les voilà réconciliés et mieux que jamais; en vérité, s'ils l'osaient, ils se jetteraient dans les bras l'un de l'autre.»

Lucien allait s'éloigner. M^{me} de Chasteller le vit.

«—Restez auprès de moi, là, lui dit-elle, mais je ne saurais vous parler en ce moment.»

Et ses yeux se remplirent de larmes; elle se baissa beaucoup et regarda une gravure. Lucien était tout interdit.

«—Est-ce amour, est-ce haine? mais il me semble que ce n'est pas de l'indifférence. Raison de plus pour m'éclairer et en finir.»

«—Vous me faites tellement peur que je n'ose vous répondre, lui dit-il d'un air en effet fort troublé.

«—Et que pourriez-vous me dire? reprit-elle avec hauteur.

«—Que vous m'aimez, mon ange. Dites-le-moi, je n'en abuserai jamais.»

M^{me} de Chasteller allait dire: «Eh bien, oui! mais ayez pitié de moi,» lorsque M^{me} d'Hocquincourt, qui s'approchait rapidement, frôla la table avec sa robe de toile anglaise toute raide d'apprêt, et ce fut par ce bruit seulement que M^{me} de Chasteller s'aperçut de sa présence. Un dixième de seconde de plus et elle répondait à Lucien devant M^{me} d'Hocquincourt.

«—Dieu! quelle horreur, pensa-t-elle, et à quelle infamie suis-je donc réservée ce soir? Si je lève les yeux, M^{me} d'Hocquincourt, lui-même, tout le monde, verront que je l'aime. Ah! quelle imprudence j'ai commise en venant ici ce soir. Je n'ai plus qu'un parti à prendre: dussé-je périr en cette place, je vais rester immobile et en silence.»

M^{me} d'Hocquincourt attendit un instant que M^{me} de Chasteller relevât les yeux, mais sa méchanceté n'alla pas plus loin. Elle n'eut point l'idée de lui adresser quelque parole piquante qui, tout en augmentant son trouble, l'eût forcée à relever la tête et à se donner en spectacle. Elle oublia M^{me} de Chasteller et n'eut plus d'yeux que pour Lucien. Elle le trouva ravissant en ce moment, Il avait des yeux tendres et cependant un petit air mutin. Lorsqu'elle ne pouvait pas s'en moquer chez un homme, cet air mutin décidait de la victoire.

* * *

M^{me} de Chasteller avait oublié son amour pour être uniquement attentive au soin de sa gloire. Elle prêta l'oreille à la conversation générale: le camp de Lunéville et ses suites probables, qui n'étaient rien moins que la chute immédiate du pouvoir qui avait l'imprudence d'en ordonner la formation, occupaient encore toutes les attentions. Mais on en était à répéter des idées et des faits déjà dits plusieurs fois: on était beaucoup plus sûr de la cavalerie que de l'infanterie, etc., etc.

«—Ce rabâchage, pensa M^{me} de Chasteller, va bientôt impatienter M^{me} de Puy-Laurens. Elle va prendre un parti pour ne pas s'ennuyer; placée auprès d'elle et dans les rayons de sa gloire, je pourrai écouter et me taire, et surtout M. Leuwen ne pourra plus me parler.»

Réfugiée dans ce port, M^{me} de Chasteller qui se sentait presque les larmes aux yeux et qui était hors d'état de regarder Lucien, rit beaucoup des ridicules que M^{me} de Puy-Laurens donnait à tout ce qui l'entourait.

Comme Lucien ne s'approcha pas une seule fois de M^{me} de Chasteller, M^{me} d'Hocquincourt en conclut aisément que tout était fini entre eux. D'ailleurs elle devait à son heureux caractère, à son génie naturel, ce point de dissemblance marqué avec la province: elle s'occupait infiniment peu des affaires des autres, et poursuivait, en revanche, avec une activité incroyable, les projets qui se présentaient à sa tête folle. Les siens sur Lucien furent facilités par une circonstance grave: c'était vendredi le lendemain, et, pour ne pas participer à la profanation de cette journée de pénitence, M. d'Hocquincourt s'était allé coucher longtemps avant minuit. À l'instant de son départ, M^{me} d'Hocquincourt avait fait servir du vin de Champagne et du punch.

«—On dit, pensait-elle, que mon bel officier aime à s'enivrer; il doit être bien joli dans cet état-là. Voyons-le.»

Mais Lucien ne se départit pas d'une fatuité digne de Paris; pendant toute la fin de cette soirée il ne daigna pas dire trois mots de suite. Ce fut là tout le spectacle qu'il présenta à M^{me} d'Hocquincourt. Elle en fut étonnée au dernier point et à la fin ravie:

«—Quel être étonnant! Et à vingt-trois ans! Quelle différence avec les autres!»

L'autre partie du *duetto* pensé par Leuwen était celle-ci:

«—Grand Dieu! que ces gens sont bêtes! Dans quelle plate compagnie le hasard m'a-t-il jeté? Comment faire pour être plus sot et plus mesquinement bourgeois? Quel attachement farouche au plus petit intérêt d'orgueil! Et ce sont là les descendants des vainqueurs de Charles le Téméraire!»

Telles étaient ses pensées en buvant avec gravité les verres de vin de Champagne que M^{me} d'Hocquincourt lui versait avec ravissement. Et il ajoutait:

«—Les domestiques de ces gens-là, après deux ans de guerre dans un régiment commandé par un colonel juste, vaudraient cent fois mieux que leurs maîtres. On trouverait chez ces domestiques un dévouement sincère à quelque chose. Et, pour comble de ridicule, ces gens-là parlent sans cesse de *dévouement*, c'est-à-dire justement de la chose au monde dont ils sont le plus incapables.»

Ces pensées égoïstes, philosophiques, politiques, très fausses peut-être, étaient la seule ressource de Lucien quand M^{me} de Chasteller le rendait malheureux. Ce qui faisait de lui un sous-lieutenant philosophique, c'est-à-dire triste et assez plat sous l'effet d'un vin de Champagne admirablement frappé, c'était une idée fatale qui commençait à poindre dans son esprit.

«—Après ce que j'ai osé dire à M^{me} de Chasteller, après ce mot de *mon ange*, d'une familiarité si crue (en vérité, quand je lui parle, je n'ai pas le sens commun, je devrais écrire ce que je veux lui dire) où est la femme, quelque indulgente qu'elle soit, qui ne s'offenserait pas d'être appelée mon ange? Après ce mot si cruellement imprudent, le premier qu'elle m'adressera à notre prochaine entrevue va décider de mon sort. Elle me chassera... je ne

la verrai plus si ce mot est: «Je ne serai pas chez moi avant le 15 du mois prochain!» Cette idée fit tressaillir Lucien.

«—Sauvons du moins la gloire. Il faut redoubler de fatuité atroce envers ces noblaillons; leur haine pour moi ne peut pas être augmentée, ces âmes basses me respecteront en raison directe de mon insolence!»

À ce moment, un des comtes Roller disait à M. de Sanréal, déjà fort animé par le punch:

«—Suis-moi. Il faut que je m'approche de ce fat-là, et lui dire deux mots fermes sur son roi.»

Mais alors précisément l'horloge allemande sonnait avec tous ses carillons, une heure du matin. M^{me} la marquise de Puy-Laurens elle-même, malgré son amour pour les heures avancées, se leva et tout le monde la suivit. Ainsi notre héros n'eut point à montrer sa bravoure ce soir-là.

«—Si j'offre mon bras à M^{me} de Chasteller, elle peut me dire un mot décisif,» et il se tint immobile à la porte; il la vit passer devant lui, les yeux baissés et fort pâle, donnant le bras à M. de Blancet.

«—Et c'est là le premier peuple de l'univers! pensait Lucien en traversant les rues solitaires et puantes de Nancy, pour revenir à son logement. Grand Dieu! que doit-il se passer dans les soirées des petites villes de Russie, d'Allemagne, d'Angleterre? Que de bassesses, que de cruautés froidement atroces! Là, règne ouvertement cette classe privilégiée que je trouve ici, à demi engourdie et *matée* par son exil du budget. Mon père a raison, il faut vivre à Paris et uniquement avec les gens qui mènent joyeuse vie. Ils sont heureux et par là moins méchants. L'âme de l'homme est comme un marais infect, si l'on ne passe pas vite, on enfonce.»

Le lendemain, le régiment eut beaucoup d'affaires: il fallait préparer le livret de chaque lancier pour l'inspection qui devait avoir lieu avant le départ pour le camp de Lunéville; on devait inspecter leur habillement pièce par pièce.

«—Ne dirait-on pas, se disaient les vieilles moustaches, que nous allons passer la revue de Napoléon!»

«—C'est plus qu'il n'en faut, disaient les jeunes sous-officiers, pour la guerre dégradante à laquelle nous sommes appelés... Quel dégoût! Mais si

jamais il y a la *guerre*... il faut se trouver ici, et savoir le *métier*.»

Après le travail d'inspection dans les chambres de la caserne, le colonel donna une heure pour la soupe, fit sonner à cheval, et tint le régiment quatre heures à la manœuvre. Lucien apporta clans ces diverses occupations un sentiment de bienveillance pour les soldats; il se sentit une tendre pitié des faibles et, au bout de quelques heures, n'était plus qu'un amant passionné. Il avait oublié M^{me} d'Hocquincourt, ou, s'il s'en souvenait, ce n'était que comme d'un pis aller qui sauverait sa gloire, mais en l'accablant d'ennuis. Son affaire sérieuse, à laquelle il revenait dès que la manœuvre ne s'emparait pas de toute son attention, c'était le problème: «comment M^{me} de Chasteller le recevra-t-elle ce soir?»

Dès qu'il fut seul, l'incertitude à cet égard alla jusqu'à l'anxiété. Après la pension, il tira sa montre et monta à cheval:

«—Il est cinq heures, je serai de retour à sept heures et demie et, à huit, mon sort sera décidé. Cette façon de parler: *mon ange*, est peut-être de mauvais goût avec tout le monde. Envers une femme légère, comme M^{me} d'Hocquincourt, elle pourrait passer; mais avec M^{me} de Chasteller! Pour quelle imprudence ce mot si cru a-t-il été mérité par cette femme sérieuse, raisonnable et sage!... oui, *sage*, car enfin je n'ai pas vu son intrigue avec le lieutenant-colonel de chasseurs. Et ces gens-ci sont si menteurs, si calomniateurs! Quelle foi peut-on ajouter à ce qu'ils disent? Enfin, je ne l'ai pas vu et désormais je ne veux croire ce que *j'aurai vu*.»

À Darney, cette petite ville où autrefois il était allé chercher ses lettres, il tira sa montre, il était huit heures.

«—Impossible de voir ce soir M^{me} de Chasteller,» se dit-il en respirant plus librement.

C'était un malheureux condamné qui vient d'obtenir un sursis.

Le lendemain soir, après la journée la plus occupée de sa vie, et pendant laquelle il changea deux ou trois fois de projets, il fut cependant forcé de se présenter chez M^{me} de Chasteller. Elle le reçut avec ce qui lui sembla une froideur extrême: c'était de la colère contre elle-même et de la gêne avec Lucien. S'il se fût présenté la veille, elle avait pris son parti, s'était décidée; elle l'eût prié de ne venir chez elle à l'avenir qu'une fois la semaine. Elle

était encore sous l'empire de la terreur causée par le mot que, la veille, M^{me} d'Hocquincourt avait été sur le point d'entendre, et elle de prononcer. Mais à peine ce parti pris, elle en sentit toute l'amertume. Jusqu'à l'apparition de Lucien à Nancy, elle avait été en proie à l'ennui, mais cet ennui eût été maintenant pour elle un état délicieux, comparé au malheur de voir rarement cet être qui était l'objet unique de sa pensée. La veille, elle l'avait attendu avec impatience. Mais l'absence de Lucien dérangerait tous ses plans; son courage avait été mis aux plus rudes épreuves. Vingt fois pendant trois mortelles heures, elle avait été sur le point de changer de résolution. Quand enfin dix heures sonnèrent, ce qui est, à Nancy, le moment après lequel il n'est plus permis de se présenter dans une maison non ouverte:

«—C'en est fait, se dit-elle, il est chez M^{me} d'Hocquincourt. Puisqu'il ne vient plus, ajouta-t-elle avec un soupir, en perdant toute occasion de le voir, il est inutile de tant m'interroger moi-même pour savoir si j'aurai le courage de lui parler sur la fréquence de ses visites. Peut-être ce sera lui qui, sans effort de ma part, et tout naturellement, cessera de venir ici tous les jours.»

Lorsque Lucien parut enfin le lendemain, elle aussi, deux ou trois fois depuis la veille, avait entièrement changé d'opinion à son égard. Après les salutations d'usage, une fois assis l'un vis-à-vis de l'autre, ils étaient pâles, ils se regardaient, ils ne trouvaient rien à se dire.

«—Vous étiez hier, monsieur, chez M^{me} d'Hocquincourt?

«—Non, madame, dit Lucien, honteux de son embarras et reprenant la résolution héroïque d'en finir et faire décider son sort une fois pour toutes. Je me trouvais à Darney lorsque a sonné l'heure à laquelle j'aurais pu avoir l'honneur de me présenter chez vous. Au lieu de revenir, j'ai poussé mon cheval comme un fou pour me mettre dans l'impossibilité de vous voir. Je manquais de courage..., il était au-dessus de mes forces de m'exposer à votre sévérité habituelle pour moi.»

Il se tut, puis ajouta d'une voix mal articulée et qui feignait la timidité la plus complète:

«—La dernière fois que je vous ai vue... auprès de la petite table verte, je l'avouerai... j'ai osé me servir d'un mot qui, depuis, m'a causé bien des remords. Je crains d'être puni par vous d'une façon sévère, car vous n'avez pas d'indulgence pour moi.

«—Oh! monsieur, puisque vous avez le repentir, je vous pardonne ce mot, dit M^{me} de Chasteller en essayant de prendre une manière d'être gaie et sans conséquence. Mais j'ai à vous parler, monsieur, d'objets bien plus importants pour moi;» et son œil, incapable de soutenir plus longtemps l'apparence de la gaieté, prit un sérieux profond.

Lucien frémit; il n'avait point assez de vanité pour que le dépit d'avoir peur lui donnât le courage de vivre séparé de M^{me} de Chasteller. Que deviendrait-il les jours où il ne lui serait pas permis de la voir?

«—Monsieur, reprit-elle avec gravité, je n'ai point de mère pour me donner de sages avis. Une femme qui vit seule ou à peu près, dans une ville de province, doit être attentive aux moindres apparences. Vous venez souvent chez moi!...

«—Eh bien?» dit Leuwen, respirant à peine.

Ce simple mot changea tout. Il y avait tant de malheur, tant d'assurance d'obéir ponctuellement, que M^{me} de Chasteller en fut comme désarmée. Elle avait rassemblé tout son courage pour combattre un être fort, et elle trouvait l'extrême faiblesse.

D'une voix éteinte et avec des lèvres pâles et comprimées avec effort, pour tâcher d'avoir l'air de la fermeté, elle expliqua à notre héros les raisons qui la faisaient désirer de le voir moins souvent et moins longtemps, tous les deux jours, par exemple. Il s'agissait d'éviter de faire naître des idées bien peu fondées, sans doute, au public qui commençait à s'occuper de ces visites, et à M^{lle} Bérard surtout, qui était un témoin bien dangereux.

M^{me} de Chasteller eut à peine la force d'achever ces deux ou trois phrases. La moindre objection, le moindre mot de Lucien, renversaient tous ces projets. Elle avait une vive pitié du malheur où elle le voyait; elle ne voyait plus que lui dans tout l'univers. Si Lucien eût eu moins d'amour ou plus d'esprit, il eût agi tout autrement. Figurez-vous un lâche qui adore la vie et qui entend son arrêt de mort! M^{me} de Chasteller voyait clairement l'état de Lucien, de son cœur; elle était elle-même sur le point de fondre en larmes.

«—Mais, se dit-elle tout à coup, s'il voit une larme, me voici plus engagée que jamais. Il faut à tout prix mettre fin à cette visite pleine de dangers.

«—D'après le vœu que je vous ai exprimé... monsieur... il y a déjà longtemps que je puis supposer M^{lle} Bérard comptant les minutes que vous passez avec moi... Il serait plus prudent d'abrégé.»

Lucien se leva; il ne pouvait parler, à peine si sa voix put articuler:

«—Je serais au désespoir... madame.»

Il ouvrit une porte de la bibliothèque, qui donnait sur un petit escalier intérieur qu'il prenait souvent, pour éviter de passer dans le salon et sous les yeux de M^{lle} Bérard.

M^{me} de Chasteller l'accompagna, comme pour adoucir, par cette politesse, ce qu'il pouvait y avoir de blessant dans la prière qu'elle venait de lui adresser; sur le palier de ce petit escalier, elle lui dit:

«—Adieu, monsieur... à après-demain...»

Il appuyait la main droite sur la rampe d'acajou; il chancelait évidemment.

M^{me} de Chasteller eut pitié de lui; elle eut l'idée de lui prendre la main à l'anglaise, en signe de bonne amitié. Lucien, voyant la main de M^{me} de Chasteller s'approcher de la sienne, la prit et la porta lentement à ses lèvres. En faisant ce mouvement, sa figure se trouva tout près de celle de M^{me} de Chasteller; il quitta sa main et la serra dans ses bras, en collant ses lèvres sur sa joue. Elle n'eut pas la force de s'éloigner et resta immobile et presque abandonnée dans les bras de Lucien. Il la serrait avec extase et redoublait ses baisers. À la fin, elle s'éloigna doucement, mais ses yeux baignés de larmes exprimaient franchement la plus vive tendresse. Elle parvint à lui dire pourtant:

«—Adieu, monsieur!»

Et, comme il la regardait éperdu, elle se reprit:

«—Adieu, mon ami, à demain... mais laissez-moi.»

Et il la laissa, et il descendit l'escalier, en se retournant, il est vrai pour la regarder.

Il fut ivre de bonheur, ce qui l'empêcha de voir qu'il était bien jeune, bien sot.

Quinze jours ou trois semaines se passèrent; ce fut peut-être le plus beau moment de la vie de Lucien, mais jamais il ne retrouva un tel instant d'abandon et de faiblesse. Il va sans dire qu'il était incapable de le faire naître.

Il voyait M^{me} de Chasteller tous les jours; ses visites duraient quelquefois deux ou trois heures, au grand scandale de M^{lle} Bérard. Elle exigeait qu'il ne lui parlât pas ouvertement de son amour, mais, en revanche, souvent elle plaçait la main sur son épaulette et jouait avec sa frange d'argent. Quand elle était tranquille sur ses entreprises, elle était avec lui d'une gaieté douce et intime qui, pour cette pauvre femme, était le bonheur parfait.

Ils se parlaient de tout avec une sincérité parfaite qui quelquefois eût semblé bien impolie à un indifférent, et toujours trop naïve. Il fallait l'intérêt de cette franchise sans bornes, pour faire oublier un peu le sacrifice qu'on faisait en ne parlant pas d'amour. Souvent un petit mot indiscret amené par la conversation les faisait rougir,—alors il y avait un petit silence. C'était lorsqu'il se prolongeait trop que M^{me} de Chasteller avait recours aux échecs. Elle aimait surtout que Lucien lui confiât ses idées sur elle-même, à diverses époques: dans le premier mois de leur connaissance, à cette heure... Cette confidence tendait à affaiblir une des suggestions de ce grand ennemi de notre bonheur, nommé la prudence. Elle disait, cette prudence:

«—Ceci est un jeune homme d'infiniment d'esprit et fort adroit, qui joue la comédie avec vous.»

Jamais Lucien n'osa lui confier les propos de Bouchard sur le lieutenant-colonel de chasseurs, et l'absence de toute feinte était si complète entre eux que, deux fois, ce sujet approché par hasard, fut sur le point de les brouiller.

M^{me} de Chasteller vit dans ses yeux qu'il lui cachait quelque chose.

«—Et c'est ce que je ne pardonnerai jamais,» lui dit-elle avec fermeté.

Elle lui cachait, elle, que presque tous les jours son père lui faisait une scène à ce sujet.

«—Quoi? ma fille passer deux heures tous les jours avec un homme de ce parti! et dont la naissance ne permet pas d'aspirer à sa main!»

Venaient ensuite les paroles attendrissantes sur un vieux père presque octogénaire, abandonné par sa fille, par son unique appui...

Le fait est que M. de Pointcarré avait peur du père de Lucien. Le docteur Dupoirier lui avait dit que c'était un homme de plaisir et d'esprit, dominé par ce penchant infernal, le plus grand ennemi du trône et de l'autel: *l'ironie*.

Ce banquier pouvait être assez méchant pour deviner quel était le motif de son attachement passionné pour l'argent comptant de sa fille et, qui plus est, le dire.

Pendant que la pauvre M^{me} de Chasteller oubliait le monde et croyait en être oubliée, tout Nancy s'occupait d'elle. Grâce aux plaintes de son père, elle était devenue, pour les habitants de cette ville, le remède qui les *guérissait de l'ennui*. À qui peut comprendre l'ennui profond d'une ville de second ordre, c'est tout dire.

* * *

M^{me} de Chasteller était aussi maladroite que Lucien: lui, ne savait pas s'en faire aimer tout à fait; elle, comme la société de Nancy était tous les jours moins amusante pour une femme occupée avec passion d'une seule idée, on ne la voyait presque plus chez M^{mes} de Commercy, de Marcilly, de Puy-Laurens, de Serpierre, etc., etc. Cet oubli passa pour du mépris et donna des ailes à la calomnie.

On s'était flatté, je ne sais à propos de quoi, dans la famille de Serpierre, que Lucien épouserait M^{lle} Théodelinde; car, en province, une mère ne rencontre jamais un homme jeune ou noble sans voir en lui un mari pour sa fille.

Quand toute la société retentit des plaintes que M. de Pointcarré faisait à tout venant de l'assiduité de Lucien chez sa fille, M^{me} de Serpierre en fut choquée infiniment plus que ne le comportait même sa vertu si sérieuse.

Lucien fut reçu dans cette maison avec cette rigueur de l'espoir de mariage trompé qui sait se présenter avec tant de variété et sous des formes si aimables, dans une famille composée de six demoiselles peu jolies.

M^{me} de Commercy, fidèle à la politesse de la cour de Louis XVI, traita toujours Lucien élégamment bien. Il n'en était pas de même du salon de M^{me} de Marcilly. Depuis la réponse indiscrete, faite à propos de l'enterrement d'un cordonnier, à M. le grand vicaire Rey, ce digne et prudent ecclésiastique avait entrepris de miner la position que le sous-lieutenant

avait obtenue à Nancy. En moins de quinze jours, M. Rey eut l'art de faire pénétrer de toutes parts et d'établir dans le salon de M^{me} de Marcilly, que le ministre avait une peur particulière de l'opinion publique de Nancy, ville voisine de la frontière, ville considérable, centre de la noblesse de Lorraine, et surtout, en particulier, de l'opinion telle qu'elle se manifestait dans le salon de M^{me} de Marcilly. Cela passé, le ministre avait expédié à Nancy un jeune homme, évidemment d'un autre bois que ses camarades, pour bien voir la manière d'être de cette société et en pénétrer les secrets: y avait-il du mécontentement simple, ou était-il question d'agir? La preuve de tout ceci, c'est que Leuwen entend sans sourciller des choses sur le dos de Louis-Philippe qui compromettraient tout autre qu'un observateur. Il avait été précédé à son régiment d'une réputation de légitimisme que rien ne justifiait et dont il semblait faire bon marché devant le portrait de Henri V.

Lucien était donc un espion du juste-milieu.

M. Rey avait trop de sens pour croire à une telle sottise, et comme il se pouvait faire qu'il eût besoin de quelque histoire mieux bâtie pour détruire la position de Lucien dans les salons de M^{mes} de Puy-Laurens ou d'Hocquincourt, il avait écrit à M., chanoine de..., à Paris. Cette lettre avait été renvoyée à un vicaire de la paroisse sur laquelle résidait la famille de Lucien, et M. Rey attendait chaque jour une réponse détaillée.

Par les soins du même M. Rey, Lucien vit tomber son crédit dans la plupart des salons où il se présentait. Il y fut peu sensible, et ne s'arrêta même pas trop à cette idée, car le salon de M^{me} d'Hocquincourt faisait exception, et une brillante exception. Depuis le départ de M. d'Antin, M^{me} d'Hocquincourt avait si bien fait, que son tranquille mari avait pris Lucien en amitié particulière.

À dix heures ou dix heures et demie au plus tard, la décence et la peur de M^{lle} Bérard forçaient Lucien à quitter M^{me} de Chasteller.

Il était peu accoutumé à se coucher à cette heure, et allait chez M^{me} d'Hocquincourt.

Sur quoi il arriva deux choses: M. d'Antin, homme d'esprit, qui ne tenait pas infiniment à une femme plutôt qu'à une autre, voyant le rôle que M^{me} d'Hocquincourt lui préparait, reçut une lettre de Paris qui le forçait à un

petit voyage. Le jour du départ, M^{me} d'Hocquincourt le trouva bien aimable; mais, à partir du même moment, Lucien le devint beaucoup moins. En vain le souvenir des conseils d'Ernest Déverloy lui disait: «Puisque M^{me} de Chasteller est une vertu, pourquoi ne pas avoir une maîtresse en deux volumes? M^{me} de Chasteller pour les plaisirs du cœur, et M^{me} d'Hocquincourt pour les instants moins métaphysiques.»

Il lui semblait qu'il mériterait d'être trompé par M^{me} de Chasteller s'il la trompait lui-même. La vraie raison de la vertu héroïque de notre héros, c'est que M^{me} de Chasteller, elle seule au monde, semblait une femme à ses yeux. M^{me} d'Hocquincourt n'était qu'importune pour lui, et il redoutait mortellement les tête-à-tête avec cette jeune femme, la plus jolie de la province. La froideur subite de ses discours après le départ de d'Antin, porta presque jusqu'à la passion le caprice de M^{me} d'Hocquincourt. Elle lui disait, même devant sa société, les choses les plus tendres.

Lucien avait l'air de les recevoir avec un sérieux glacial que rien ne pouvait dérider.

Cette folie de M^{me} d'Hocquincourt fut peut-être ce qui le fit le plus haïr parmi les hommes prétendus raisonnables de Nancy. M. de Wassignies, lui-même, homme de mérite, M. de Puy-Laurens, personnages d'une tout autre force de tête que de MM. de Pointcarré, de Sanréal, Roller, et parfaitement inaccessibles aux idées adroitement semées par M. Rey, commencèrent à trouver fort incommode ce petit étranger.

Telle commençait à être sa position, même dans le salon de M^{me} d'Hocquincourt, et il n'avait plus pour lui que l'amitié de M. de Lanfort et le cas que M^{me} de Puy-Laurens, inexorable sur l'esprit, faisait de son esprit.

Lorsqu'on sut que M^{me} Malibran, allant ramasser des thalers en Allemagne, allait passer à deux lieues de Nancy, M. de Sanréal eut l'idée d'organiser un concert. Ce fut une grande affaire qui lui coûta cher.

M^{me} de Chasteller n'y vint pas; M^{me} d'Hocquincourt y parut environnée de tous ses amis.

On arriva à parler d'amis de cœur, et on fit sur ce thème de la morale de concert.

«—Vivre sans un ami de cœur, disait M^{me} de Sanréal, plus qu'à demi ivre de gloire et de punch, serait la plus grande des sottises si ce n'était pas une impossibilité.

«—Il faut se hâter de choisir,» dit M. de Wassignies.

M^{me} d'Hocquincourt se pencha vers Lucien qui était devant elle.

«—Et si celui qu'on a choisi, lui dit-elle à voix basse, porte un cœur de marbre, que faut-il faire?»

Lucien se retourna en riant et fut bien surpris de voir qu'il y avait des larmes dans les yeux qui étaient fixés sur les siens.

Ce miracle lui ôta l'esprit, et il songea au miracle, au lieu de songer à la réponse.

Elle se borna de sa part à un sourire banal.

En quittant le concert, on revint à pied, et M^{me} d'Hocquincourt prit son bras. Elle ne parlait guère.

Au moment où tout le monde la saluait dans la cour de son hôtel, elle serra le bras de Lucien; il la quitta avec les autres.

Elle monta chez elle et fondit en larmes, mais ne le haït point, et, le lendemain, à une visite, comme M^{me} de Serpierre blâmait avec la dernière aigreur la conduite de M^{me} de Chasteller, elle se tut et ne dit pas un mot contre sa rivale.

Le lendemain du concert, M^{me} de Chasteller sut, par les plaisanteries fort claires de son cousin de Blancet, que, la veille, M^{me} d'Hocquincourt s'était *donnée en spectacle*; le goût qu'elle commençait à prendre pour Lucien était *une vraie fureur*, disait le cousin. Le soir, Lucien la trouva fort sombre; elle le traita mal. Cette humeur sombre ne fit que s'accroître les jours suivants, et il régna entre eux des moments de silence d'un quart d'heure ou vingt minutes.

Mais ce n'était plus ce silence délicieux d'autrefois, qui forçait M^{me} de Chasteller à avoir recours à une partie d'échecs. Étaient-ce là les memes êtres qui, huit jours auparavant, n'avaient pas assez de toutes les minutes de deux longues heures pour s'apprendre tout ce qu'ils avaient à se dire?

Le surlendemain, M^{me} de Chasteller fut saisie d'une fièvre violente. Elle avait des remords affreux, elle voyait sa situation perdue; mais tout cela n'était rien: elle doutait du cœur de Lucien.

Sa dignité de femme était effrayée par la nouveauté du sentiment qu'elle éprouvait et surtout par la violence de ses transports.

Dans un cas d'extrême danger, un voyage à Paris, où Lucien ne pourrait la suivre, la mettrait à l'abri de tous les périls tout en la séparant violemment du seul lieu de la terre où elle crût le bonheur possible.

Depuis quelques jours, la possibilité de ce remède l'avait rassurée, et lui avait rendu en quelque sorte une vie tranquille. Une lettre envoyée, à l'insu du marquis et par un exprès, à M^{me} de Constantin, son amie intime, pour lui demander conseil, avait rapporté une réponse favorable, et approuvé le voyage de Paris en ce cas extrême. Ses remords une fois adoucis, M^{me} de Chasteller était heureuse.

Tout à coup, le lendemain du concert de M^{me} Malibran, aux plaisanteries grossières, quoique exprimées en bons termes, de M. de Blancet sur ce qui s'était passé la veille, elle fut surprise d'une douleur atroce dont elle était victime. Le second jour, la fièvre fut terrible et les chimères qui déchiraient son cœur encore plus sombres. Le docteur Dupoirier la soignait avec l'activité et la suite qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait; il venait trois fois le jour à l'hôtel de Pointcarré. Ce qui frappa surtout M^{me} de Chasteller dans les soins qu'il lui donnait, c'est qu'il lui défendit absolument de se lever. Dès lors, elle ne put plus espérer de voir Lucien; elle n'osait prononcer son nom et demander à sa femme de chambre s'il venait prendre de ses nouvelles. Sa fièvre était augmentée par l'attention continue et impatiente avec laquelle elle prêtait l'oreille pour chercher à entendre le bruit de son tilbury qu'elle connaissait si bien.

Lucien se permettait de venir tous les matins; le troisième jour de la maladie, il quittait l'hôtel de Pointcarré fort inquiet des réponses ambiguës de M. Dupoirier. En montant en tilbury il lança son cheval avec trop de rapidité et, sur la place, garnie de tilleuls taillés en parasol, qu'on appelait «promenade publique,» passa fort près de M. de Sanréal. Celui-ci sortait de déjeuner et, en attendant le dîner s'appuyant sur le bras du comte Ludwig Roller, promenait son oisiveté dans les rues de Nancy.

Ce couple formait un contraste burlesque.

Sanréal, quoique fort jeune, était énorme, haut en couleur, n'avait pas cinq pieds de haut et portait d'énormes favoris d'un blond hasardé: Ludwig Roller long, blême, malheureux.

Au haut d'un grand corps, une petite tête recouverte de cheveux noirs retombant sur les oreilles en couronne, comme ceux d'un moine; des traits maigres et immobiles entouraient un œil éteint et insignifiant. Un habit noir serré et râpé achevait le contraste entre l'ex-lieutenant de cuirassiers, pour qui sa solde était une fortune, et l'heureux Sanréal dont, depuis de longues années, l'habit ne pouvait plus se boutonner et qui jouissait de 40.000 livres de rente, au moins.

Comme il n'était que midi quand le tilbury de Lucien fit trembler le pavé sous les pas de l'énorme Sanréal, il n'était encore entré dans aucun café et ne se trouvait pas tout à fait gris.

Soutenu par Roller, il s'amusait à prendre sous le menton les jeunes paysannes qui passaient à sa portée. Il donnait des coups de cravache aux tentes placées devant la porte des cafés et aux chaises rangées sous ces tentes; il effeuillait aussi les branches des tilleuls de la promenade publique qui pendaient trop bas.

Le passage du tilbury le tirade ces aimables passe-temps.

«—Crois-tu qu'il ait voulu nous braver? dit-il à Ludwig Roller, en le regardant avec un sérieux de matamore.

«—Écoute, lui dit le comte Ludwig en pâlisant, ce fat-là est assez poli et je ne crois pas qu'il ait voulu nous offenser avec son tilbury; mais je ne l'en déteste que plus à cause de sa politesse. Il sort de l'hôtel de Pointcarré; il prétend nous enlever en toute douceur, et sans nous lâcher, la plus jolie femme de Nancy et la plus riche héritière, du moins dans la classe où toi et moi pouvons choisir une héritière. Et cela, ajouta Roller d'un ton ferme, je ne le souffrirai pas!

«—Dis-tu vrai? répondit Sanréal enchanté.

«—Dans ces choses-là, mon cher, répliqua Roller d'un ton sec et piqué, tu dois savoir que je ne dis jamais faux.

«—Est-ce que tu vas me faire des phrases à moi? répondit Sanréal d'un air de spadassin; nous nous connaissons. L'essentiel est qu'il ne nous échappe pas; l'animal est futé et s'est bien tiré des deux duels qu'il a eus à son régiment.

«—Des duels à l'épée! C'est une belle affaire! On a appliqué deux sangsues à la blessure qu'il a faite au capitaine Robé. Mais avec moi, morbleu, ce sera un bon duel au pistolet et à dix pas, et s'il ne me tue pas, je te réponds qu'il lui faudra plus de deux sangsues.

«—Allons, cher ami, il ne faut pas parler de ces choses devant les espions du juste-milieu qui remplissent notre promenade. J'ai reçu hier une cassette de kirschwasser de Fribourg-en-Brisgau. Envoyons prévenir les frères et Lanfort.

«—Ai-je besoin de tant de monde, moi? Une demi-feuille de papier va faire l'affaire!—et le comte Ludwig marchait vivement vers un café.

«—Si tu veux faire le brutal avec moi, je te plante là... Il s'agit d'empêcher, par quelque tour de passe-passe, ce maudit Parisien de nous mettre dans notre tort, et par suite de se moquer de nous. Qui l'empêche de répandre dans son régiment que nous avons formé entre nous, jeune noblesse lorraine, une société d'assurance pour ne pas nous laisser enlever les veuves qui ont de bonnes dots?»

Les trois Roller, Murcé et Goëlle que le garçon de café trouva à dix pas de là faisant une poule au billard, furent bientôt rassemblés dans le bel hôtel de M. de Sanréal, enchantés d'avoir à parler de quelque chose; aussi parlaient-ils tous ensemble. Le conseil se tenait autour d'une superbe table d'acajou massif. Il n'y avait pas de nappe, mais sur l'acajou circulaient de magnifiques flacons de cristal de la manufacture voisine de Baccarat. Un kirschwasser limpide comme de l'eau de roche, une eau-de-vie d'un jaune ardent comme du madère, brillaient dans ces flacons. Il se trouva bientôt que chacun des trois frères Roller voulait se battre avec Lucien. De Goëlle, fat de trente-six ans, sec et ridé, qui dans sa vie avait prétendu à tout, même à la main de M^{me} de Chasteller, plaidait sa cause avec poids et mesure et voulait se battre le premier, car enfin il se trouvait lésé plus qu'aucun.

«—Est-ce qu'avant son arrivée je ne prêtais pas à la dame des romans anglais de Baudry?

«—Baudry toi-même, dit M. de Lanfort qui était survenu. Ce beau monsieur nous a tous offensés et personne plus que le pauvre d'Antin, mon ami, qui est allé se dépiquer à Paris; s'il était ici, il se battrait avec vous tous, plutôt que de n'avoir pas affaire le premier à cet aimable vainqueur. Et pour toutes ces raisons, moi aussi je veux me battre.»

Le courage de Sanréal se trouvait depuis dix minutes dans une situation pénible. Il voyait fort bien que tout le monde voulait se battre, lui seul n'avait point annoncé de prétention. Celle de Lanfort, être doux, aimable, élégant par excellence, le poussa à bout.

«—Dans tous les cas, messieurs, dit-il enfin d'une voix contrainte et criarde, je me trouve le second sur la liste: c'est Roller et moi qui avons fait le projet dans la promenade sous les tilleuls.

«—Il a raison, dit M. de Goëlle, tirons au sort à qui défera le pays de cette pute publique,—et il se rengorgea, fier de la beauté de sa phrase.

«—À la bonne heure, dit M. de Lanfort; mais, messieurs, qu'on ne se batte qu'une fois. Si M. Leuwen doit avoir affaire à quatre ou cinq d'entre nous, l'*Aurore* s'emparera de cette histoire, je vous en avertis, et vous vous verrez dans les journaux de Paris.

«—Et s'il tue un de nos amis? répondit Sanréal; faudra-t-il donc laisser le mort sans vengeance?»

La discussion se prolongea jusqu'au dîner, que Sanréal avait fait préparer abondant et excellent. On se donna parole d'honneur en se quittant, à six heures, de ne parler de cette affaire à qui que ce soit, et, avant huit heures, M. Dupoirier savait tout.

Or, il y avait ordre précis de Prague d'éviter toute querelle entre la noblesse et les régiments du camp de Lunéville ou des villes voisines.

Le soir, M. Dupoirier s'approcha de Sanréal avec la grâce d'un bouledogue en colère; ses petits yeux avaient le brillant d'un chat en colère.

«—Demain vous me donnez à déjeuner à dix heures. Invitez MM. Roller, de Lanfort, Goëlle et tous ceux qui sont du projet. Il faut qu'ils m'entendent.»

Sanréal eût bien voulu se fâcher, mais il craignait un mot piquant de Dupoirier qui serait répété par tout Nancy, et accepta d'un signe de tête

presque aussi gracieux que la figure du docteur.

Le lendemain, tous les convives du déjeuner firent la mine, quand ils apprirent à qui ils avaient affaire. Il arriva d'un air affairé.

«—Messieurs, dit-il aussitôt et sans saluer personne, la religion et la noblesse ont bien des ennemis, les journaux entre autres, qui racontent tout à la France et enveniment tout ce que nous faisons. S'il ne s'agissait ici que de bravoure chevaleresque, je me contenterais d'admirer et je me garderais d'ouvrir la bouche, moi, pauvre plébéien, fils d'un petit marchand, et qui ai l'honneur de m'adresser aux représentants de ce qu'il y a de plus illustre parmi la noblesse lorraine. Mais, messieurs, il me semble que vous êtes un peu en colère; la colère seule, sans doute, vous a empêchés de faire une réflexion qui est de mon domaine à moi. Vous ne voulez pas qu'un petit officier vous enlève M^{me} de Chasteller? Eh bien, quelle force au monde peut empêcher M^{me} de Chasteller de quitter Nancy et de s'établir à Paris? Là, environnée de ses amies qui lui donneront de la force, elle adressera les lettres les plus touchantes du monde à M. de Pointcarré. «Je ne puis être heureuse «qu'avec M. Leuwen,» dira-t-elle, et elle le dira bien, parce que, d'après ce que vous avez observé, elle le pense. M. de Pointcarré refusera-t-il? C'est douteux, car sa fille parle sérieusement, et il ne voudra pas rompre avec une personne qui a 400.000 francs dans les fonds publics. Êtes-vous sûrs de tuer M. Leuwen raide? En ce cas je n'ai rien à dire; M^{me} de Chasteller ne l'épouse pas. Mais, croyez-moi, elle n'épousera pour cela aucun de vous. C'est, selon moi, une femme d'un caractère sérieux, tendre, obstiné. Une heure après la mort de M. Leuwen, elle fera mettre ses chevaux, s'en ira en prendre d'autres à la poste prochaine, et Dieu sait où elle s'arrêtera. À Bruxelles, à Vienne peut-être, si son père a des objections invincibles contre Paris. Quoi qu'il en soit, tenez-vous-en à ceci: Si Leuwen est mort, vous la perdrez pour toujours; s'il est blessé, tout le département saura la cause du duel. Avec sa timidité, elle se croira déshonorée et, le jour où Leuwen sera hors de danger, elle s'enfuira à Paris où, un mois après, il la rejoindra.

«En tuant Leuwen, vous satisferez un bel accès de colère et, à vous sept, vous le tuerez sans doute. Mais les beaux yeux et la dot de M^{me} de Chasteller s'éloigneront de vous à jamais.»

Ici l'on murmura, mais l'audace de Dupoirier en fut doublée.

«—Deux ou trois d'entre vous, reprit-il avec énergie et en élevant la voix, se battront successivement contre Leuwen; vous passerez pour des assassins, et le régiment tout entier prendra parti contre vous.

«—C'est justement ce que nous demandons, s'écria Ludwig Roller, avec toute la fureur d'une colère longtemps contenue.

«—C'est cela, dirent ses frères...

«—Et c'est justement ce que je vous défends, messieurs, au nom de M. le commissaire du roi en Alsace, Franche-Comté et Lorraine.»

Tout le monde se leva à la fois; on s'insurgea contre l'audace de ce petit bourgeois qui prenait ce ton avec la fleur de la noblesse du pays. C'était précisément dans ces occasions que jouissait la vanité de Dupoirier; son génie fougueux aimait ces sortes de batailles.

Il n'était pas sans sentir vivement les marques de mépris et avait besoin, dans l'occasion, d'écraser l'orgueil de ces gentilshommes. Après tant de torrents de phrases insensées, dictées par la vanité puérile qu'on appelle orgueil de la naissance, la présente bataille tourna tout à fait à l'avantage du tacticien Dupoirier.

«—Voulez-vous désobéir, non à moi, qui suis un ver de terre, mais à notre roi légitime Charles X?» leur dit-il quand il vit que chacun à son tour s'était donné le plaisir de parler de ses aïeux, de sa bravoure, et de la place qu'il avait occupée dans l'armée avant les fatales journées de 1830.

«—... Le roi ne veut pas se brouiller avec ses régiments. Rien de plus impolitique qu'une querelle entre son corps de noblesse et ses régiments.»

Dupoirier répéta cette vérité si souvent et avec tant de termes différents, qu'elle finit par pénétrer dans ces têtes peu habituées à comprendre le nouveau. Les amours propres capitulèrent au moyen d'un bavardage dont il calcula la durée à trois quarts d'heure ou une heure. Pour tâcher de perdre moins de temps, Dupoirier, dont l'âpre vanité commençait à être calmée par l'ennui, prit sur soi d'adresser un mot agréable à tout le monde.

«—Voulez-vous réellement, messieurs, éloigner M. Leuwen de Nancy, et ne pas perdre M^{me} de Chasteller?

«—Sans doute, répondit-on avec humeur.

«—Eh bien, je sais un moyen assuré... vous le devinerez probablement en y songeant...»

Et son œil malin jouissait de leur air attentif.

«—Demain, à pareille heure, je vous dirai quel est ce moyen. Il n'y a rien de plus simple, mais il a un défaut: il exige un secret profond pendant un mois. Je demande à ne m'ouvrir qu'à deux commissaires, désignés par vous, messieurs.»

En disant ces mots, il sortit brusquement, et, à peine parti, Ludwig Roller le chargea d'injures atroces. Tous suivirent cet exemple, à l'exception de Lanfort, qui dit:

«—Il a un fichu physique, il est laid, malpropre, son chapeau a bien dix-huit mois de date, il est familier jusqu'à la grossièreté. La plupart de ses défauts tiennent à sa naissance; son père était marchand comme il nous l'a dit, mais les plus grands rois se sont servis d'ignobles conseillers. Dupoirier est plus fin que moi, car du diable si je devine son moyen infallible. Et toi, Ludwig, qui parle tant, le devineras-tu?»

Tout le monde rit, excepté Ludwig, et Sanréal, enchanté de la tournure que prenaient les affaires, les engagea à déjeuner pour le lendemain.

Mais avant de se séparer, quelque piqué que l'on fût contre Dupoirier, on désigna les deux commissaires qui devaient s'aboucher avec lui, et naturellement, le choix tomba sur les deux personnes qui auraient le plus crié de n'être pas nommées, MM. de Sanréal et Ludwig Roller.

En quittant ces fougueux gentilshommes, Dupoirier alla d'un pas pressé chercher, au fond d'une rue étroite, un petit prêtre que le préfet croyait son espion dans la bonne compagnie, et qui, comme tel, accrochait un assez bon lot de *fonds secrets*.

«—Vous allez dire à M. Féron, mon cher Olive, que nous avons reçu une dépêche de Prague, sur laquelle nous avons délibéré cinq heures, en séance, chez M. de Sanréal; mais cette dépêche est d'une telle importance que demain, à dix heures et demie, nous nous réunissons de nouveau au même lieu.»

L'abbé Olive avait la permission de Mgr l'évêque de porter un habit bleu extrêmement râpé et des bas gris de fer. Ce fut dans ce costume qu'il alla

trahir M. Dupoirier et annoncer à M. l'abbé Rey, grand vicaire, la commission qu'il venait de recevoir du docteur. Ensuite il se glissa chez le préfet qui, sur cette grande nouvelle, ne dormit pas de la nuit.

Le lendemain, celui-ci fit dire de grand matin à l'abbé Olive qu'il paierait cinquante écus une copie fidèle de la dépêche de Prague, et, en même temps, écrivit directement au ministre de l'Intérieur.

* * *

«—Quoi! se dit Dupoirier, en apprenant le choix des deux commissaires qu'on lui avait donnés, ces animaux-là ne sauront pas même nommer deux commissaires! Du diable si je leur raconte mon projet.»

À la réunion du lendemain, Dupoirier, plus grave et plus rogue que jamais, prit par le bras MM. Ludwig Roller et de Sanréal, et les conduisit dans le cabinet du dernier qu'il ferma à clef. Il fut avant tout fidèle aux formes; il savait que c'était la seule chose que Sanréal comprendrait dans cette affaire.

Une fois placés dans trois fauteuils, Dupoirier dit après un petit silence:

«—Messieurs, nous sommes ici réunis pour le service de S. M. Charles X, notre roi légitime. Vous me jurez un secret absolu, même sur le peu qu'il m'est permis de vous révéler aujourd'hui?

«—Parole d'honneur! dit Sanréal ahuri de respect et de curiosité.

«—Hé! f...! dit Roller impatienté.

«—Messieurs, vos domestiques sont payés par les républicains; cette secte se glisse partout, et, sans un secret absolu, même envers nos meilleurs amis, le bon parti ne pourrait parvenir à rien, et vous, messieurs, ainsi que moi, pauvre plébéien, nous nous verrions vilipendés dans l'*Aurore*.»

En faveur du lecteur, j'abrège infiniment le discours que Dupoirier se vit dans la nécessité de débiter. Comme il ne voulait leur rien dire, il l'allongea encore plus qu'il n'était nécessaire.

«—Le secret que j'espérais pouvoir vous confier, dit-il enfin, n'est plus à moi. Pour le moment, je ne suis chargé que de demander à votre bravoure, ajouta-t-il en s'adressant surtout à Sanréal, une trêve qui lui coûtera beaucoup.

«—Certes, dit Sanréal, mais quand on est membre d'un grand parti, il faut savoir faire des sacrifices à la volonté générale, eût-elle tort. Autrement, *on n'est rien*, on ne parvient à rien.

«—Il faut, messieurs, que personne d'entre vous ne provoque M. Leuwen avant quinze grands jours.

«—Il faut! il faut! répéta Roller avec amertume.

«—Vers cette époque M. Leuwen quittera Nancy ou du moins il n'ira plus chez M^{me} de Chasteller. C'est, ce me semble, ce que vous désiriez, et, ce que je vous ai montré que vous n'obtiendriez pas par le duel.»

Il fallut répéter cela en termes différents pendant une heure. Les deux commissaires prétendaient que leur droit, comme leur devoir, étaient de savoir ce secret.

«—Quel rôle jouerons-nous, disait Sanréal, si ces messieurs qui nous attendent dans mon salon, apprennent que nous sommes restés ici une heure entière pour ne rien savoir?

«—Eh bien, laissez croire que vous savez, dit froidement Dupoirier; je vous seconderai.»

Il fallut encore une bonne heure pour faire accepter ce *mezzo termine* à la vanité de ces messieurs.

Le docteur Dupoirier se tira bien de cette épreuve de patience, au milieu de laquelle son orgueil jouissait.

Il aimait surtout à parler et à convaincre des personnes ennemies.

C'était un homme d'un extérieur repoussant, mais d'un esprit ferme, vif, entreprenant. Depuis qu'il se mêlait d'intrigues politiques, l'art de guérir, où il avait obtenu l'une des premières places, l'ennuyait. Le service de Charles X,—ou ce qu'il appelait *la politique*,—donnait un aliment à son envie de faire, de travailler, d'être compté.

Ses flatteurs lui disaient:

«—Si des bataillons prussiens ou russes ramènent Charles X, vous serez député, ministre, etc.; vous serez le Villèle de cette nouvelle position.

«—Alors comme alors!» répondait Dupoirier.

En attendant, il avait tous les plaisirs de l'ambition conquérante.

Voici comment:

MM. de Puy-Laurens et de Pointcarré avaient reçu des pouvoirs, de «qui de droit», pour diriger les efforts des royalistes dans la province dont Nancy était le chef-lieu; Dupoirier ne devait être que l'humble secrétaire de cette commission ou plutôt de ce pouvoir occulte, lequel n'avait qu'une chose de raisonnable: il ne se divisait pas. Il était confié à M. de Puy-Laurens, en son absence à M. de Pointcarré, et, en l'absence de ce dernier, à M. Dupoirier, et cependant depuis un mois Dupoirier faisait tout. Il rendait des comptes fort légers aux deux titulaires de l'emploi, et ceux-ci ne se lâchaient pas trop. C'est qu'il avait l'art de leur faire entrevoir la guillotine, ou tout au moins le château de Ham, au bout de leurs menées, et ces messieurs qui n'avaient ni zèle, ni fanatisme, ni dévouement, étaient bien aises de laisser se compromettre ce bourgeois hardi et grossier, sauf à se brouiller avec lui et à tâcher de le jeter au bas de l'échelle, s'il y avait succès quelconque ou troisième restauration.

Dupoirier n'avait nulle haine contre Leuwen, mais dans son ardeur d'agir, puisqu'il s'était chargé de le faire déguerpir, il voulait fermement en venir à bout.

Lorsqu'il se débarrassa de la curiosité inquiète des deux commissaires, il n'avait encore aucun plan bien arrêté. Celui qu'il suivit ne se présenta en lui que par parties successives et à mesure qu'il se persuada que laisser avoir lieu un duel qu'il avait défendu au nom du roi serait une défaite marquée, un *fiasco* pour sa réputation et son influence en Lorraine, dans la moitié jeune du parti.

Il commença par confier sous le sceau du secret à M^{mes} de Serpierre, de Marcilly et de Puy-Laurens que M^{me} de Chasteller était plus malade qu'on ne le pensait, ou que sa maladie serait longue tout au moins. Il engagea M^{me} de Chasteller à souffrir un vésicatoire à la jambe, et l'empêcha ainsi de marcher pendant un mois.

Peu de jours après, il arriva chez elle d'un air sérieux qui devint sombre en lui tâtant le pouls, et il l'engagea à toutes les cérémonies religieuses qui en province sont comprises dans ce seul mot: se faire administrer. Tout Nancy

retentit de ce grand événement et l'on peut juger de l'impression qu'il fit sur Leuwen: M^{me} de Chasteller était donc en danger de mort?

«—Mourir n'est-ce donc que cela? se disait M^{me} de Chasteller, qui était loin de se douter qu'elle n'avait qu'une fièvre fort ordinaire. La mort ne serait rien absolument si j'avais M. Leuwen, là, auprès de moi! Il me donnerait du courage, si je venais à en manquer. Au fait, la vie sans lui aurait eu peu de charme pour moi; on me fait bouder au fond de cette province ou avant lui j'étais si triste... Mais il n'est pas noble, mais il est soldat du juste-milieu, et, ce qui est encore pis, de la République!...»

Lucien, dans son désespoir, était allé mettre trois lettres à la poste de Darney, heureusement fort prudentes, lesquelles avaient été interceptées par M^{lle} Bérard, maintenant parfaitement d'accord avec le docteur Dupoirier. Leuwen ne quittait plus celui-ci.

Ce fut une fausse démarche; il était loin d'être assez savant en hypocrisie pour pouvoir se permettre la société intime d'un intrigant sans moralité.

Sans s'en douter, il l'offensa mortellement.

Le docteur, piqué de la naïveté du mépris de Lucien pour les fripons et les hypocrisies, parvint à le haïr.

Étonné de la chaleur de son bon sens, lorsqu'il était question entre eux du peu d'apparence de retour des Bourbons:

«—Mais à ce compte, moi, lui dit un jour Dupoirier, poussé à bout, je ne suis donc qu'un imbécile!»

Il continua tout bas:

«—Moi, homme de mauvaise manière à tes yeux, je vais t'infliger la douleur la plus cruelle, à toi, beau, jeune, riche, doué par la nature de manières nobles, et en tout si différent de moi, Dupoirier! J'ai usé les trente premières années de ma vie à mourir de froid dans un cinquième étage, en tête-à-tête avec un squelette; toi, tu t'es donné la peine de naître, et tu prétends en secret que, quand ton *gouvernement raisonnable* sera établi, on ne punira que par le mépris les hommes forts, tels que moi. Cela serait bête à ton parti; en attendant c'est bête à toi de ne pas deviner que je vais te faire du mal, et beaucoup. Souffre! jeune bambin!»

Et le docteur se mit à parler à Lucien de la maladie de M^{me} de Chasteller dans les termes les plus inquiétants.

S'il voyait le sourire effleurer ses lèvres, il lui disait:

«—Tenez! c'est dans cette église qu'est le caveau de la famille de Pointcarré. Je crains bien, ajoutait-il, que bientôt il ne soit rouvert.»

Il attendait depuis plusieurs jours que Lucien, fou comme le sont tous les amants, entreprît de voir en secret M^{me} de Chasteller.

Depuis la conférence avec les jeunes gens du parti, chez M. de Sanréal, Dupoirier, qui méprisait assez la méchanceté plate et sans but de M^{lle} Bérard, s'était rapprochée d'elle.

Il cherchait à lui faire jouer un rôle dans la famille; c'était à elle de préférence et non pas à M. de Pointcarré, ni à M. de Blancet, ni aux autres parents qu'il s'ouvrait sur le prétendu danger de M^{me} de Chasteller.

Il y avait une grande difficulté dans le projet qui peu à peu se débrouillait dans la tête du docteur: c'était M^{lle} Beaulieu, la femme de chambre, qui adorait sa maîtresse.

Il la gagna en lui témoignant toute confiance, et fit consentir M^{lle} Bérard à ce que, souvent, en sa présence, il s'entretînt de préférence avec M^{lle} Beaulieu, sur les soins nécessaires à la malade, jusqu'à sa prochaine visite.

Cette bonne femme de chambre, comme la très peu bonne M^{lle} Bérard, croyaient également M^{me} de Chasteller fort dangereusement malade.

Le docteur confia à M^{lle} Beaulieu qu'il suffirait d'un chagrin de cœur pour augmenter la maladie de sa maîtresse. Il insinua qu'il trouverait naturel que M. Leuwen cherchât à voir une fois M^{me} de Chasteller.

«—Hélas! monsieur le docteur, il y a quinze jours que M. Leuwen me tourmente pour le laisser venir ici pendant cinq minutes. Mais que dirait le monde? J'ai refusé absolument.»

Dupoirier répondit par une quantité de phrases arrangées de façon à ce que l'intelligence de la femme de chambre fût hors d'état de jamais les répéter; mais dans le fait, ces phrases engageaient indirectement cette bonne fille à permettre l'entrevue demandée.

Enfin, il arriva qu'un soir, M. de Pointcarré, d'après l'ordre du docteur, alla faire sa partie de whist chez M^{me} de Marcilly, partie interrompue par deux atroces accès de larmes. Justement le vicomte de Blancet n'avait pu résister à une partie de chasse pour le passage des bécasses, et Lucien vit à la fenêtre de M^{lle} Beaulieu le signal dont l'espérance donnait encore à la vie quelque intérêt pour lui. Il vola chez lui, revint habillé en bourgeois et enfin, annoncé, avec des précautions infinies, par la bonne femme de chambre qui ne quitta pas le voisinage du lit, il put passer dix minutes avec M^{me} de Chasteller.

* * *

Le lendemain, le docteur trouva M^{me} de Chasteller sans fièvre et tellement bien, qu'il eut peur d'avoir perdu tous les soins qu'il se donnait depuis trois semaines.

Il affecta l'air très inquiet devant M^{lle} Beaulieu. Il partit comme un homme pressé et revint une heure après, à une heure insolite.

«—Beaulieu, lui dit-il, votre maîtresse tombe dans le marasme.

«—Oh! mon Dieu, monsieur!»

Ici le docteur expliqua longuement ce que c'est que le marasme.

«—Votre maîtresse a besoin de lait de femme; si quelque chose peut lui sauver la vie, c'est l'usage du lait d'une jeune et fraîche paysanne. Je viens de faire courir dans tout Nancy; je ne trouve que des femmes d'ouvriers dont le lait ferait plus de mal que de bien à M^{me} de Chasteller. Il faut une jeune personne...»

Le docteur remarqua que Beaulieu regardait attentivement la pendule.

«—Mon village, Chefmont, n'est qu'à cinq lieues d'ici. J'arriverai la nuit, mais qu'importe...

«—Bien, très bien, brave et excellente Beaulieu. Mais si vous trouvez une jeune nourrice, ne lui faites pas faire les cinq lieues tout d'une traite. N'arrivez qu'après demain matin; le lait échauffé serait un poison pour votre pauvre maîtresse.

«—Croyez-vous, monsieur le docteur, que voir encore une fois M. Leuwen puisse faire du mal à madame? Elle vient en quelque sorte de m'ordonner de

le faire entrer ce soir s'il se présente. Elle lui est si attachée...»

Le docteur croyait à peine au bonheur qui lui arrivait.

«—Bien de plus *naturel*, Beaulieu.»

Il insistait sur le mot naturel.

«—Qui est-ce qui vous remplace?

«—Anne-Marie, cette brave fille si dévote.

«—Eh bien, donnez vos instructions à Anne-Marie. Où M. Leuwen se place-t-il en attendant le moment où vous pouvez l'annoncer?

«—Dans la soupente où couchait Joseph autrefois. Dans l'antichambre de madame.

«—Dans l'état où est votre pauvre maîtresse, elle n'a pas besoin de trop d'émotion à la fois. Si vous m'en croyez, vous ferez défendre la porte pour tout le monde, même pour M. de Blancet.»

Ce détail et beaucoup d'autres furent convenus entre le docteur et M^{lle} Beaulieu. Cette bonne fille quitta Nancy à cinq heures, laissant ses fonctions à Anne-Marie.

Or, depuis longtemps, Anne-Marie, que M^{me} de Chasteller ne gardait que par bonté et qu'elle avait été sur le point de renvoyer une ou deux fois, était entièrement dévouée à M^{lle} Bérard, et son espion auprès de M^{lle} Beaulieu.

Voici ce qui arriva:

À huit heures et demie, dans un moment où M^{lle} Bérard parlait à la vieille portière, Anne-Marie fit passer dans la cour Leuwen qui, deux minutes après, fut placé dans un retranchement en bois peint qui occupait la moitié de l'antichambre de M^{me} de Chasteller. De là, Lucien voyait fort bien ce qui se passait dans la pièce voisine et entendait presque tout ce qui se disait dans l'appartement entier.

Tout à coup il entendit les vagissements d'un enfant à peine né; il vit arriver dans l'antichambre le docteur essoufflé portant l'enfant dans un linge qui lui parut taché de sang.

«—Votre pauvre maîtresse, dit-il en toute hâte à Anne-Marie, est enfin sauvée. L'accouchement a eu lieu sans accident. M. le marquis est-il hors de la maison?

«—Oui, monsieur.

«—Cette maudite Beaulieu n'y est pas?

«—Elle est en route pour son village.

«—Sous un prétexte, je l'ai envoyé chercher une nourrice, puisque celle que j'ai retenue au faubourg ne veut pas d'un enfant clandestin.

«—Et M. de Blancet?

«—Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que votre maîtresse ne veut plus le voir.

«—Je le crois pardieu bien! dit Anne-Marie. Après un tel cadeau!

«—Après tout, peut-être l'enfant n'est pas de lui.

«—Ma foi! ces grandes dames, ça ne va pas souvent à l'église, mais en revanche ça a plus d'un amoureux.

«—Je crois entendre gémir M^{me} de Chasteller. Je rentre, dit le docteur; je vais vous envoyer M^{lle} Bérard.»

M^{lle} Bérard arriva. Elle exécrait Lucien, et dans une conversation d'un quart d'heure, eut l'art, en disant les mêmes choses que le docteur, d'être bien plus méchante. Elle était d'avis que ce gros poupon, comme elle l'appelait, appartenait à M. de Blancet ou au lieutenant-colonel de chasseurs.

«—Ou à M. de Goëlle, dit naturellement Anne-Marie.

«—Non pas de M. de Goëlle; madame ne peut plus le souffrir. C'était de lui la fausse couche qui faillit, dans le temps, la brouiller avec ce pauvre M. de Chasteller...»

On peut juger de l'état où se trouvait Lucien.

Il fut sur le point de sortir de sa cachette et de s'enfuir, même en présence de M^{lle} Bérard.

«—Non, se dit-il, elle s'est moquée de moi, comme d'un vrai blanc-bec que je suis. Mais il serait indigne de la compromettre.»

À ce moment, le docteur, craignant de la part de M^{lle} Bérard quelque raffinement de méchanceté peu vraisemblable, vint à la porte de l'antichambre.

«—Mademoiselle Bérard! Mademoiselle Bérard! dit-il d'un air alarmé, il y a une hémorragie. Vite, vite, le seau de glace que j'ai apporté sous mon manteau.»

Dès que Anne-Marie fut seule, Lucien sortit en lui remettant sa bourse; en le faisant il vit, bien malgré lui, l'enfant qu'elle portait avec ostentation et qui, au lieu de quelques minutes de vie, avait bien un mois ou deux.

C'est ce que Lucien ne remarqua pas.

Il dit avec beaucoup de tranquillité apparente à Anne-Marie:

«—Je me sens un peu indisposé. Je ne verrai M^{me} de Chasteller que demain. Voulez-vous venir parler à la portière pendant que je sortirai.»

Anne-Marie le regardait avec des yeux extrêmement ouverts: «Est-ce qu'il est d'accord, lui aussi,» pensait-elle? Heureusement pour le succès des projets du docteur, comme le geste de Lucien la pressait fort, elle n'eut pas le temps de commettre une indiscretion; elle alla déposer l'enfant sur un lit, dans la chambre voisine, et descendit chez la portière.

«—Cette bourse si pesante, se disait-elle, est-elle remplie d'argent ou de jaunets?»

Elle conduisit la portière au fond de sa loge, et Lucien put sortir inaperçu.

Il courut chez lui et s'enferma à clef. Ce ne fut qu'à ce moment qu'il se permit de considérer son malheur. Il était trop amoureux dans le premier moment pour être furieux contre M^{me} de Chasteller.

«—M'a-t-elle jamais dit qu'elle n'eût aimé personne avant moi? D'ailleurs, vivant avec moi comme avec un frère, par ma sottise et ma très grande sottise, me devait-elle une telle confiance?

«Ma chère Mathilde, je ne puis donc plus t'aimer?» s'écria-t-il tout à coup en fondant en larmes.

«Il serait digne d'un homme, pensa-t-il au bout d'une heure, d'aller chez M^{me} d'Hocquincourt que j'abandonne sottement depuis un mois, et de

chercher à prendre une revanche.»

Il s'habilla en se faisant une violence mortelle, et comme il allait sortir, il tomba évanoui dans le salon.

Il revint à lui quelques heures après; un domestique le heurta du pied en allant voir à trois heures du matin s'il était rentré.

«—Ah! le voilà encore ivre-mort! Quelle saleté pour un maître!» dit cet homme.

Lucien entendit fort bien ces paroles; il se crut d'abord dans cet état, mais tout à coup l'affreuse vérité lui apparut et il fut bien plus malheureux que dans la soirée.

Le reste de la nuit se passa dans une sorte de délire. Il eut un instant l'ignoble idée d'aller faire des reproches à M^{me} de Chasteller; mais il eut horreur de cette tentative.

Il écrivit au lieutenant-colonel Filloteau, qui, par bonheur, commandait le régiment, qu'il était malade, et sortit de Nancy fort matin, espérant ne pas être vu.

Ce fut dans cette promenade solitaire qu'il sentit en plein toute l'étendue de son malheur.

À neuf heures du matin, comme il se trouvait à six lieues de Nancy, l'idée d'y rentrer lui parut horrible.

«—Il faut que j'aille à Paris à franc-étrier, voir ma mère.»

Ses devoirs comme militaire avaient disparu à ses yeux; il se sentait comme un homme à l'agonie qui approche des derniers moments.

Toutes choses du monde avaient perdu leur importance à ses yeux; deux objets seuls surnageaient: sa mère et M^{me} de Chasteller.

Pour cette âme épuisée par la douleur, l'idée folle de ce voyage fut comme une consolation, la seule qu'il entrevît.

Il renvoya son cheval à Nancy et écrivit au colonel Filloteau pour le prier de ne pas parler de son absence.

«—Je suis mandé par le ministre de la Guerre»; ce mensonge se trouva sous sa plume parce qu'il eut la crainte d'être poursuivi.

Il demanda un cheval à une poste; comme, sur son air égaré, on lui faisait quelques objections, il se dit envoyé par le colonel Filloteau, du 23^e de lanciers, à une compagnie du régiment qui était détachée à Reims, pour faire la guerre aux ouvriers. Les difficultés qu'il eut pour obtenir son premier cheval ne se renouvelèrent plus, et trente-deux heures après il était à Paris.

Près d'entrer chez sa mère, il pensa qu'il lui ferait peur; il alla descendre à un hôtel garni voisin, et ne revint chez lui que quelques heures plus tard.



*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LUCIEN
LEUWEN; OU, L'AMARANTE ET LE NOIR. TOME PREMIER ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project

Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to

you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the

efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment

including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a

copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:
www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.